

Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde illustré

Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Editeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

Prix de la revue

Par abonnements: \$2.50 par année, \$1.25 pour 6 mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaï et les Iles Philippines.

Au numéro: 5 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$3.50 par année, ou 18 francs.

Quelques mots à propos de notre revue et des sujets qu'elle traite

Note aux abonnés

Nos abonnés sont priés de prendre note que nous n'envoyons pas de reçu quand ils nous envoient le montant de leur abonnement.

Ce paiement est constaté par l'avis d'expiration qui se trouve imprimé sur la bande de leur journal, à côté de leurs nom et adresse.

Un endroit qu'on ne visite guère et pour cause, c'est la Grosse-Isle, la station de Quarantaine établie par le gouvernement à l'entrée du Saint-Laurent, contre les dangers de l'importation peu désirée de maladies contagieuses. Ceux qui y vont ne s'en vantent pas, d'ordinaire, et sont à peu près tentés de regarder, avec les autres, cette île comme une prison, comme un lieu de déportation. C'est une erreur, et il convient de détruire cette fable. Nous devons à l'une des passagères du "Kensington", qui vient de faire un bout de quarantaine à la Grosse-Isle, une description remarquablement intéressante de cet endroit inconnu. Vingt-quatre instantanés, d'une grande perfection, plaident en faveur de cette île, que notre charmante collaboratrice anonyme appelle un endroit de villégiature, pour peu que l'on sache un peu comment prendre bien les choses.

Chant du Cygne, dernier cri d'un génie musical extraordinaire qui, tout enfant encore, émerveilla les palais des princes, les cours des rois et des empereurs de l'Europe, au XVIIIe siècle, le "Requiem de Mozart", ordonné peut-être, à coup sûr inspiré par l'Ange de la Mort, laisse dans l'âme de l'auditeur une impression indéfinissable et mystérieuse de l'au-delà. Nos lecteurs, amateurs de bonne musique, nous sauront gré de leur donner le dernier trépassement de l'âme de ce maître que fut Mozart. Qu'ils ouvrent l'Album Universel de cette semaine, ils y trouveront et l'historique du "Requiem" fameux, et la biographie de l'auteur qui le composa, un pied déjà dans la tombe.

Pour les gentilles aux doigts de fée qui confectionnent elles-mêmes les toilettes dont elles se parent, nous illustrons et décrivons dans l'une de nos pages intérieures quelques nouvelles modèles de blouses qui seront très portées à la prochaine saison. Nous donnons en même temps le moyen de transformer une chemise de l'an dernier en un corsage à la dernière mode. Nos lectrices bénéficieront grandement de la lecture de cette page, écrite spécialement pour elles.

D'une inspiration heureuse et d'une légèreté de touche remarquable, ces "Croquis de plage", qui font le sujet de l'une de nos pages intérieures. Nos lecteurs doués de sens artistique ne manqueront pas de goûter le charme de l'"heure mauve" au bord des vagues d'argent. Et qui sait si, parmi eux, quelques-uns ne reconnaîtront pas le tableau pour en avoir été les heureux figurants, ou pour en avoir contemplé la grâce pénétrante et douce.

Les magnifiques fêtes qui ont eu lieu dernièrement, à l'occasion de la fondation de la paroisse de L'Epiphanie, ont été suivies avec intérêt, et non sans une profonde émotion, par tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister. L'Album Universel, toujours en quête de ce qui peut intéresser ses nombreux lecteurs, leur donne, dans ce numéro, une description aussi complète que possible de ces splendides fêtes.

De plus, notre correspondant de L'Epiphanie nous ayant fourni des renseignements précis sur l'origine de cette paroisse de progrès et d'avenir, nous nous faisons un véritable plaisir de les mettre sous les yeux de nos lecteurs, dont le nombre va croissant d'une semaine à l'autre.

Les exploits de nos constables athlètes sont bien connus. Mais là où il faut voir à l'œuvre ces vaillants lutteurs, c'est au tournoi annuel de l'Association athlétique de la police de Montréal. Ceux qui n'ont pu assister au dernier tournoi du 26 juillet pourront se convaincre de tout l'intérêt qu'offre un tel spectacle. En voyant les superbes photographies qui animent la

page consacrée au compte-rendu de cette belle fête, ils pourront, comme les autres, applaudir les prouesses du champion Desmarreau.

Où Montréal trouve sa pierre? Ce n'est pas précisément l'endroit où l'on trouve la pierre, qui fait le sujet de cette belle page illustrée avec tant de vie, c'est plutôt la méthode en usage pour opérer l'extraction de ces blocs de granit, qui servent à la construction des édifices à Montréal. L'exploitation d'une carrière n'est pas un jeu d'enfant, et il est vraiment très intéressant de suivre l'ouvrier-carrier dans ses pénibles travaux quotidiens et de faire

Dévotion au Précieux-Sang, tant au Canada qu'aux Etats-Unis et en Europe? lisez la page magnifique que vous donne l'Album Universel dans ce numéro. Vous y trouverez de plus d'intéressants et touchants détails sur la mort de la regrettée Soeur Catherine-Aurèle Caouette, aux prières de laquelle bien des familles doivent plus d'une grâce spirituelle et temporelle.

Le plus grand canal du monde, c'est incontestablement celui du Sault Sainte-Marie. Les journaux ont parlé des fêtes du cinquantenaire qui viennent d'y être célébrées. Nous revenons compléter ces

Les Nègres aux Etats-Unis

LES quelques nègres que nous avons au Canada, vus dans un quartier douteux ou à la porte de quelque "Pullman" en gare, ne nous donnent nullement l'idée de ce qu'est véritablement cette race aux Etats-Unis. ¶ Des efforts sensibles se font cependant chez nos voisins pour améliorer le niveau intellectuel de ces êtres que les conventions sociales forcent à dédaigner et à repousser. ¶ L'effort vient d'un homme énergique — nègre lui aussi — Booker Washington, qui s'honore de l'amitié du président Roosevelt. ¶ Dans notre prochain numéro, nous dirons l'œuvre qu'il a entreprise et que, sans l'injuste guerre de sécession, les Confédérés du Sud auraient mis en pratique bien plus efficacement depuis longtemps.

connaissance avec son terrible auxiliaire, la "dynamite". Si le lecteur observe bien, il trouvera peut-être, dissimulés dans la page, quelques éclats de roc que la mine a fait sauter.

Avec "En revenant de Gaspé", notre collaborateur, M. Galibois, nous mène en pleine Acadie et nous peint un tableau vivant de la vie, que mène aujourd'hui les anciens proscrits. Quel changement, quelle métamorphose!

M. Galibois parle de son pays en homme qui le connaît et l'aime.

Voulez-vous connaître l'origine de la

comptes-rendus par quelques chiffres curieux, mais de vive actualité au moment même où le Canada cherche à modifier et perfectionner encore plus ce merveilleux lacet de canaux qui fait déjà la gloire de notre pays.

Les régates à Saint-Jean d'Iberville ont attiré cette année un public nombreux et élégant. Nos lecteurs n'ont, pour constater cela, qu'à se reporter aux jolies reproductions de photographies que nous donnons cette semaine. Le détail de ces courses en canots à deux, quatre ou huit rameurs, y est aussi indiqué en termes con-

L'Escadre Anglaise à Québec

PLUSIEURS navires de guerre détachés de l'escadre anglaise de l'Atlantique sont actuellement dans le port de Québec.

¶ Le prince Louis de Battenberg, de la famille royale d'Angleterre bat pavillon sur le "Drake", cuirassé de la flotte.

¶ Québec a préparé aux marins anglais et à son hôte royal de jolies fêtes. ¶ Notre prochain numéro donnera, à cette occasion,

une étude très documentée sur la vie des marins anglais, que tous nos lecteurs voudront lire et conserver. ¶ Le frontispice de notre journal donnera aussi, en quatre couleurs, une reproduction de l'arrivée de l'escadre au port. Cette scène de marine, d'un goût artistique des plus moderne, sera également beaucoup appréciée.

Diane des Bois

L'effet nouveau et tout de contraste que donne la "Diane des Bois" qui orne notre première page, dit bien avec quelle rapidité nous marchons vers la perfection dans l'art de la gravure typographique.

Ce dessin est l'œuvre d'un des artistes de l'Album, et les plaques qui ont servi à l'impression sortent également de nos ateliers.

eis. L'ensemble de cette page rappellera à de nombreux excursionnistes de partout l'heureux souvenir d'une jolie fête sportive.

S'il est impossible de ne pas vieillir, on peut néanmoins, par des soins constants et intelligents, conserver aux traits de son visage une jeunesse et une fraîcheur plus grandes que si l'on ne prenait nul soin de sa beauté. Nous verrons, dans notre article intitulé: "Quelques préceptes de beauté", à côté de quelques règles essentielles, l'indication de certains procédés de massage et de modelage basés sur des vérités physiques rationnelles, et qui pourront être utiles à quelques-unes, qui, en tout cas, amuseront toutes les femmes.

Pour la table. Tel est le titre d'une page où l'une de nos collaboratrices, experte en les choses culinaires, donne aux ménagères de précieux conseils sur l'art de combiner ses menus de manière à ce qu'ils remplissent les trois conditions si essentielles de succulence, de salubrité et d'économie. Cette page est à lire par toutes celles qui veulent amener sur la figure du mari et des enfants cette constante belle humeur que donne un estomac bien traité.

La question des servantes est à l'ordre du jour; il devient de plus en plus difficile d'en trouver, c'est vrai, mais aussi, nos bonnes deviennent chaque jour plus exigeantes et moins attachées à leur service. De là pour la maîtresse de maison l'obligation de se faire l'initiatrice de sa bonne à tous les travaux du ménage. L'article que nous publions sur ce sujet enseignera à nos lectrices la façon de faire l'éducation ménagère des domestiques, de la manière la plus pratique qui soit. Les réponses aux correspondants complètent cette intéressante page.

Pour rire, cette semaine, nous avons glané les choses les plus comiques des cartons des caricaturistes et écrivains de tous les pays. "Riez et le monde rira avec vous". C'est un peu de ce dicton et de ce vaccin contagieux de rire fou, mais sain, que nous voulons inoculer aux lecteurs qui liront cette page. A ceux qui ne riront pas en lisant, nous offrirons une jolie prime. Qu'on se le dise.

L'utilité de la théorie en musique est démontrée d'une façon nette par un de nos collaborateurs les plus soucieux de l'exactitude et de la vérité. Professeurs et élèves feront leur profit de l'argumentation solide et raisonnée de cette étude.

Notre page de recettes et de procédés de ménage constitue à elle seule tout un traité d'économie domestique indispensable. Nous vous recommandons les conseils de cette semaine. Ils forment un chapitre important de ce curieux traité.

Ce que dit le docteur, cette semaine, comporte un intérêt considérable en ce moment. Il traite de la viande crue comme alimentation dans les cas de tuberculose et des expériences concluantes faites par des savants. Il indique ensuite le traitement à suivre pour faire disparaître ces malencontreux "boutons" qui défigurent tant de jolis visages. Des réponses aux correspondants complètent cette page.

C'est aux habiles, aux patients et aux persévérants que nous nous adressons aujourd'hui en donnant aux lecteurs de l'Album notre concours de cette semaine. Cependant, si les amateurs veulent prendre la peine de lire attentivement et de suivre point par point les explications données plus loin, ils verront les difficultés disparaître les unes après les autres et faire place à une facilité qui permettra à un enfant de résoudre aisément le problème. A l'œuvre donc, et bonne chance!



Pèlerine en dentelle de Bruges, de forme très nouvelle, à longs pans descendant jusqu'aux genoux. Parasol orné de même dentelle posée en volants très froncés. La robe de visite est en crêpe de Chine de nuance claire. Jupe froncée et corsage orné de dentelle de Bruges.



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



Québec est en fête!

Une escadre anglaise, sous les ordres de Son Altesse le Prince Louis de Battenburg, est en ce moment l'hôtesse de la vieille capitale du Canada et les fêtes splendides auxquelles donne lieu déjà la visite du "blue jacket" ont mis en relief la vieille et toujours franche hospitalité de la population québécoise.

Pour le quart d'heure le marin anglais est un gros personnage sur plusieurs points du globe. Nous l'avons vu à Toulon et à Brest, en France, où il a été reçu à bras ouvert. Il a fait escale à Alger, en Afrique, aux portes du Maroc. Le voici en Amérique, où il est un peu chez lui. Demain il sera dans la Baltique, pour faire peur aux teutons.

L'Union Jack vole de mer en mer et il semble que la flotte anglaise ait entrepris de faire une démonstration navale, qui soit en proportion de sa taille. Pour cela elle n'a pas trop de trois océans. L'heure en effet commande l'attention des deux continents sur la puissance et l'efficacité tant vantées de la redoutable flotte anglaise. Des événements politiques, dont on ne saurait nier l'importance et la gravité, ont éveillé à la réalité les nations d'Europe et mis en péril la paix du monde. L'annihilation de la troisième flotte du monde par une puissance nouvelle a excité la convoitise du potentat allemand, qui rêve d'enlever à l'Angleterre la suprématie des mers et il vient de lancer le gant. Pour toute réponse Albion envoie ses innombrables navires de guerre sillonner les mers du globe, mettant en pleine lumière sa devise: "What we have we hold".

A Québec comme à Paris, dans la vieille cité française d'Amérique comme dans la capitale de la France, le marin anglais aura été acclamé cette année presque en même temps. Les démonstrations françaises ont revêtu un tel éclat et un caractère de si profonde sympathie, que les bonnes relations qui doivent exister dans l'avenir entre la France et l'Angleterre sont désormais assurées, et ce n'est pas nous qui songerons à nous en plaindre, car cette belle entente ne peut que faciliter le rapprochement si désiré des deux nationalités, appelées à vivre ensemble sous le même drapeau au Canada. Ici comme en France on arborera les couleurs françaises et anglaises pour saluer l'Union Jack et si le canon du "Drake" ne salue pas la "Marseillaise" il saluera du moins "Vive la canadienne". C'est tout comme.

Bienvenue aux marins anglais.

* * *

Une grande épidémie vient de fondre sur le monde et afflige sérieusement l'humanité. Contre elle la médecine, l'hygiène ne peuvent rien. Elle envahit tout, pénètre partout, s'attaquant aux grands et aux petits.

On a cru au début que c'était un mal passager, une fantaisie, qu'elle disparaîtrait comme la mode ou un mal de dent.

Hélas, c'est devenu une contagion irrésistible, une maladie incurable, j'allais écrire une folie.

Au fait, pourquoi pas? La folie c'est l'asservissement de la raison à une idée, qui à force de se développer finit par atrophier toutes les autres.

Or la manie de la carte postale illustrée — vous l'aviez deviné, hein? — une fois qu'elle s'est emparée de son homme, (1) elle le tient bien et si l'on n'y prend garde elle le mènera loin.

La jolie carte postale illustrée — elles ne sont pas toutes jolies, il y en a de bêtes et de prodigieusement ridicules — est devenue une énorme industrie, qui rapporte gros au fabricant et à l'Etat. D'après les statistiques américaines et canadiennes des millions de cartes circulent tous les jours en Amérique, tandis que l'Europe et l'Amérique se battent à coups de petits carrés illustrés, détaillant les beautés pittoresques des deux continents. Par ce temps de villégiature la carte postale est souveraine. On ne s'écrit plus. On s'envoie des images. L'impression que l'on recueille de telle ville visitée,

(1) Terme générique qui embrasse la femme et les enfants.

de tel monument admiré, on la trouve imprimée chez le marchand du coin, le camelot de la rue, dans les gares, les bateaux, partout. Plus d'effort. Même qu'aujourd'hui on ne se donne plus la peine de visiter ni la ville ni le monument. Aussitôt débarqué le voyageur pressé fait sa collection de cartes, qu'il enverra à ses parents, amis et connaissances et s'il a le temps il ira voir et admirer les beaux sites de l'endroit, qui ne lui diront plus rien, car il les a déjà découverts sur un carton coloré de quatre sous.

Et voilà.

L'autre jour je reçus, de deux amis en villégiature à X... deux cartes postales, que je n'attendais pas. Ils ont voulu me faire plaisir évidemment. Peut-être voulaient-ils ironiquement me rappeler que je moisissais en ville. En tout cas j'accueillis avec curiosité les deux missives en toilette bariolée de vert, de rouge et de bleu. L'une représentait une plage. Le ciel et la mer étaient bleu prusse, la côte, arbre et sable, verte et les maisons jaunes. L'autre me donnait le profil d'une grosse baigneuse sortant de l'onde — une Vénus de l'endroit. L'une et l'autre portaient une légende et une ligne de prose, genre télégraphique, que mes deux amis avaient griffonnée hâtivement chacun sur sa carte et qui répondait bien au caractère des deux individus. Le premier homme idéaliste, un brin distrait, avait écrit: "Nous arrivons. Temps superbe. Endroit idéal. Amitié..." L'autre, homme pratique, écrivait au même moment: "Arrivés depuis ce matin. N'avons pu sortir de l'hôtel. Il pleut à torrents. On dit l'endroit très joli. Au revoir". Celui-ci c'était l'homme à la plage; l'autre à la baigneuse; c'est clair. Avez-vous la manie des cartes postales? Après tout vous n'êtes pas seul.

* * *

Avec un immense soupir de satisfaction le monde littéraire et avec lui toutes les âmes sensibles, qui ont vibré au chant du grand poète, ont appris que bientôt la ville de Paris élèvera un monument à la mémoire d'Alfred de Musset.

Tardif hommage, qui n'ajoutera rien à son immortalité, car son oeuvre est là pour garantir son nom d'une impérissable gloire, mais il consacrerait aux yeux de la postérité les traits d'un des plus grands poètes dont s'honore la France.

Depuis quelques années la gloire de Musset a pris un nouvel éclat et des légions de nouveaux admirateurs viennent tous les jours grossir le nombre de ses fidèles. Les générations nouvelles se passionnent pour les poèmes de cet écrivain mélancolique, qui fut l'idéal de la jeunesse d'il y a cinquante ans et il semble qu'à notre époque, l'on sente un peu le besoin de revenir à cette source si pure de la poésie française.

On vient de déterrer quelque part à Paris des vers inédits d'Alfred de Musset. C'est tout un événement. Perdue dans le bazar d'un collectionneur d'autographes on a trouvé une ballade intitulée la "Nuit", dont seules la première et la troisième strophes ont été publiées jusqu'ici. D'après un de ses biographes Musset a composé cette ballade avant d'avoir achevé ses études. On y retrouve le rythme puissant, qui caractérise toutes les oeuvres de ce poète, qui composait des ballades à la lune en se promenant sous les grands arbres du bois de Boulogne.

Musset n'a écrit qu'une seule pièce politique et il ne l'a jamais publiée. Il a bien fait, car il n'était pas né pour faire de la politique et il trouvait ça trop bête. Je crois même qu'il avait raison.

Après l'avoir dicté, Musset trouva son poème mauvais, ou bien il avait décidé de le retoucher plus tard. Quoiqu'il en soit il le jeta dans un tiroir aux oubliettes, où on le retrouva enfoui parmi des lettres d'amour, des boucles de cheveux, des roses séchées, tous ses trésors.

La publication de ces vers inconnus et le projet d'élever une statue à l'auteur des "Nuits" remettent en pleine lumière la vie si étrangement romanesque de cet écrivain, qui restera l'idole de tous les véritables "enfants du siècle".

"Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
"Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets;
"C'est cette voix du coeur, qui seule au coeur arrive,
"Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais!"

* * *

Depuis que des savants curieux ont inventé la graphologie, il n'y a plus de secrets possibles. Nous voilà bel et bien à découvert. Nos moindres émotions, nos joies les plus intimes, nos peines cachées, nos travaux, nos fatigues, nos vertus, — hélas, nos vices, tout ce "moi", que le jeune homme et la jeune fille n'ont pas encore appris à bien définir et à bien connaître, et que nous nous ne connaissons que très mal, ce moi est violé et volé à la fois et livré à la curiosité du premier venu et à la critique de tous. Il paraît en effet que ce moi passe tout entier dans notre écriture et que nos écritures, comme nos visages, peuvent se ressembler, sans jamais être identiques. Elles sont marquées d'un signe distinctif, fatal, qui nous lie à notre destin.

La main qui trace ce signe obéit à une force morale indépendante de notre volonté et révèle impitoyablement notre nature véritable. En vain tenterions-nous de nous tromper nous-mêmes en dénaturant notre écriture, "le naturel revient au galop" et nous guette au passage. La main ne sait pas dissimuler. Elle sert de gage à tous nos sentiments dit Balzac.

Elle traduit par le geste instinctif l'état moral, or l'écriture c'est le "geste fixé". Impossible d'échapper à son verdict. Le délicat n'écrit pas comme le matérialiste. Musset griffonnait de petites pages d'album d'une écriture fine et libre, Napoléon brisait sa plume en écrivant son nom. Le premier laissait deviner sa soif ardente d'idéal, le second laissait passer dans sa main et son écriture la somme entière de sa force.

La graphologie est devenue aujourd'hui une science certaine, basée sur des données sérieuses. Tout le monde peut être graphologue. Il s'agit de s'y mettre. Mais où nous mènera cette science occulte? Elle ne saurait diminuer le libre arbitre de l'homme, mais en découvrant ce que nous sommes réellement, et non ce que nous voulons paraître, elle influe sur la destinée de l'homme et peut mettre obstacle à son honneur.

Si vous m'en croyez, cessez d'écrire des lettres ou n'écrivez qu'au clavographe.

C'est un moyen radical. La machine n'a pas d'âme.

* * *

La guérison du cancer, après laquelle courent tant de savants et que l'on croyait tenir enfin, vient de nous échapper sans retour.

La Société de chirurgie française, appelée à se prononcer sur la valeur du traitement du cancer par la méthode du docteur Doyen de Paris, vient de tordre le cou à bien des illusions et bien des espérances. Le docteur Doyen avait étonné le monde entier du bruit de sa fameuse découverte et il s'était placé d'un coup au rang des plus grands savants de France. Il paraît qu'il faut en rabattre.

De vingt-six cas observés par une commission médicale, aucun n'a été amélioré par les injections du sérum inventé par Doyen et celui-ci a été tout simplement victime de ses illusions tout comme un inventeur, qui croit avoir trouvé le mouvement perpétuel.

Ce jugement n'est pas définitif, dira-t-on.

Que si.

Le 14 décembre dernier, à la demande de Doyen, qui déclara s'en rapporter au verdict de la science, une commission fut formée pour aller étudier à la clinique même de Doyen, la méthode préconisée par le célèbre médecin et c'est cette commission, dont on ne peut mettre en doute ni le talent ni l'intégrité, qui vient de rendre ce jugement si inattendu.

Espérons néanmoins que Doyen ne se laissera pas décourager par le soufflet et qu'il va continuer ses études et ses expériences. Qui sait s'il ne tient pas déjà sa revanche?

A. BEAUCHAMP.

A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

28 juillet — ETRANGER — D'après les plénipotentiaires japonais un armistice est possible en Mandchourie.

—Le gouvernement norvégien décide de soumettre au peuple la question de la rupture de l'union avec la Suède, le 13 août prochain.

—On découvre toute une conspiration ourdie contre le Sultan de Turquie.

—Le "Teutonic" de la ligne White Star, est menacé de destruction à la suite d'un violent incendie.

—On mande de Rome que l'empereur d'Allemagne a promis aide et secours au Tsar, à condition que la Russie joigne la Triple Alliance.

—La croisière projetée de la flotte anglaise dans la mer Baltique jette de l'alarme en Allemagne.

—Un journal russe, le "Novosti", est suspendu pour avoir publié les comptes rendus des séances du congrès des Zemstvos.

—Vingt-six personnes sont mortes de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans.

—Un sursis a été accordé à John Hoch, le moderne "Barbe bleue" condamné à mort à Chicago.

—Un emprunt suédois de \$25,000,000 sera négocié à l'étranger.

INTERIEUR — M. E. T. Gaudet, M.D., de Memramcook, est élu président de l'Association médicale du Nouveau-Brunswick.

—Un ordre en conseil du gouvernement fédéral donne le droit au chemin de fer Victoria-Vancouver, de franchir la frontière.

—D'après les rapports du gouvernement il est arrivé 146,266 immigrants au Canada en 1904-1905.

—Un voleur surpris par la police tente de se suicider en se jetant dans le canal à Montréal.

—Dans un accès de somnambulisme une fillette de 12 ans, enfant de M. Nadeau, rue Saint-Denis, se jette d'une fenêtre du troisième étage et se blesse mortellement.

—Le "Corinthian", échoué en face de Montréal, est renfloué.

—On demande la suppression de plusieurs affiches-réclame qui gâtent les beautés de la nature, à Montréal et dans les environs.

—Une jeune juive abandonnée par un compatriote, s'ouvre la gorge avec un couteau, dans un magasin de Montréal.

29 juillet — ETRANGER — Seize personnes sont tuées et cinquante-trois blessées dans une bagarre à Nizhni Novgorod.

—Baron Moden est nommé préfet de police de Moscou, à la place de feu le comte Shouvaloff assassiné.

—Un nuage d'abeilles s'abat sur un village en Angleterre et en chasse les habitants.

—Les grandes compagnies américaines engagées dans la construction des tramways se sont amalgamées avec un capital de \$54,000,000.

—La grande presse russe rejette comme humiliantes les conditions de paix telles qu'énoncées par les plénipotentiaires japonais, et demande la poursuite des opérations militaires.

—Le prince Ferdinand a résolu à se faire roi de Bulgarie, avec le consentement des grandes puissances européennes, sauf la Russie.

INTERIEUR — Un vieillard de 72 ans est arrivé de la campagne à Montréal, à la recherche de ses enfants et est obligé de chercher refuge à l'Assistance Publique.

—Une demi-douzaine de bouges sont fermés à Montréal par la police.

—Au péril de sa vie, M. Théo. Beauchemin, un hôtelier de Montréal, arrête un cheval emporté, qui menait à une mort certaine trois enfants qui se trouvaient dans la voiture.

30 juillet — ETRANGER — Les Russes sont forcés de fuir devant les Japonais à l'île Saghaline.

—A une assemblée du conseil des ministres à St Pétersbourg, on approuve le principe d'un système électoral populaire.

—Cinq personnes sont tuées et neuf blessées par la foudre à Coney Island.

—Le général Stoessel, le héros de Port Arthur, est relevé du commandement du troisième corps de l'armée sibérienne.

—On commente beaucoup en ce moment dans les sphères politiques anglaises l'inimitié qui existe entre Edouard VII et le premier ministre M. Balfour.

—Un exemplaire de la première édition du "Richard III" de Shakespeare, vient de se vendre \$9,000.

—Pierre Currie, l'éminent savant qui a découvert

le radium vient d'être élu membre de l'Académie des Sciences à Paris.

INTERIEUR — Un incendie détruit de gros établissements de commerce à Toronto, et cause pour \$125,000 de dommages.

—Un programme très élaboré vient d'être arrêté pour la réception à Québec du prince de Battenburg et des officiers de l'escadre anglaise.

—On annonce que la nouvelle commission du tarif commencera ses travaux à la fin d'août.



M. ELIHU ROOT, Secrétaire d'Etat des Etats-Unis.

—Une fillette de quatre ans, enfant de Georges Marsden, de Québec, met le feu à ses vêtements avec des allumettes et est brûlée vive.

—M. Deschênes, ingénieur au service du G. T. P. s'est perdu dans les bois au nord du lac de l'Esturgeon.

—M. Elihu Root, le nouveau secrétaire d'Etat des Etats-Unis, est de passage à Montréal.

—On retire du canal Lachine le cadavre d'un jeune homme, nommé Jos. Boisvert de Verdun.

31 juillet — ETRANGER — Jusqu'à date 302 personnes sont mortes de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans.

—Un changement de front se produit dans la politique du Kaiser au sujet du Maroc. Il veut maintenant que la conférence internationale ait lieu à Madrid, en Espagne.

—Une autre crise politique est probable en Italie, à la rentrée des Chambres.

—Deux importantes maisons de courtage françaises font faillite à la suite d'une baisse formidable du marché du sucre, entraînant la suspension du gros spéculateur Jaluzot, propriétaire du journal "La Patrie", de Paris.

—Les Chinois ferment le port de Nakasaki au commerce américain.

—Un gouvernement civil est institué par les Japonais à l'île Saghaline.

—Un réservoir crève à Bridgeport, Connecticut, Etats-Unis, à la suite de pluies torrentielles et cause des pertes pour un demi-million.

—Le conflit franco-allemand s'aggrave à nouveau et l'on entretient des doutes sur la sincérité allemande.

—D'après les derniers rapports les récoltes sont complètement nulles en Russie et la famine est menaçante.

Trente directeurs de la compagnie d'assurance l'Equitable sont traduits devant la Cour Suprême de l'Etat de New-York.

INTERIEUR — Les gouvernements américain et canadien ont organisé de grandes fêtes pour célébrer le cinquantième de la construction du canal du Sault Ste Marie, les 2 et 3 août prochains.



L'HON. PETER WHITE, à l'initiative duquel est due la célébration du cinquantième de la construction du canal du Sault Ste-Marie.

—D'après le rapport annuel de la Ligue anti-tuberculeuse de Montréal, 692 décès causés par la tuberculose pulmonaire ont été enregistrés en 1904.

—Par suite d'un malentendu l'exportation de la monnaie américaine en circulation au Canada, ne pourra pas se faire avant qu'une nouvelle législation ne soit passée à Ottawa.

1er août — ETRANGER — Dans une dépêche adressée au Tsar le général Linévitch nie qu'il soit cerné et ajoute qu'il est prêt à la lutte.

—Sir Ambrose Shea, délégué de Terrebonne à la conférence de Québec en 1867, est mort à Londres à l'âge de 90 ans.

—Un bateau de guerre suédois occupé à placer des mines aux environs de Stockholm, a frappé une mine sous-marine et a été mis en pièces. Huit matelots ont été tués et sept blessés.

Trente-sept personnes ont été tuées et 70 blessées dans une bagarre entre grévistes à Novorssisk, en Russie.

—On rapporte qu'il a été convenu que la conférence internationale du Maroc aurait lieu à Madrid au commencement de novembre.

—Une grève générale des télégraphistes du Great Northern et du Northern Pacific est déclarée.

—Les moines de Canton, en Chine, sont chassés par ordre du vice-roi, qui veut le monastère, pour établir des écoles chinoises.

—La fièvre jaune augmente ses ravages à la Nouvelle-Orléans.

—Aujourd'hui a eu lieu la première réunion du conseil de l'empire à Saint-Petersbourg, relative à l'élaboration du projet de convocation d'une nouvelle assemblée nationale.

—D'après les statistiques de 1904, 984 divorces ont été accordés par les tribunaux dans l'Etat du Maine, aux Etats-Unis.

—Une note diplomatique du gouvernement portugais adressée au Sultan du Maroc, dit que le Portugal accepte de prendre part à la conférence internationale.

INTERIEUR — Goldberg, cet employé du cirque Lemon, convaincu d'assaut criminel sur une enfant de 16 ans, à Roberval, est condamné au supplice du feu.

—Par ordre du gouvernement fédéral la distribution des cartes postales portant des illustrations indécentes est prohibée.

—M. John Fraser du département des finances à Ottawa, est nommé auditeur général du Canada.

—Mme Dieudonné Gervais, de St Philippe de Laprairie, se jette à l'eau pour sauver son enfant, âgé de 3 ans, qui allait se noyer.

—Un yacht à gazoline fait explosion à Gananoque, Ontario, et plusieurs de ses occupants sont sérieusement blessés.

—M. H. A. A. Brault, président de la Chambre de Commerce de Montréal, est nommé membre de la Commission du port de cette ville.

2 août — ETRANGER — Au fur et à mesure



M. SERGIUS DE WITTE, le chef des plénipotentiaires russes à la conférence de la paix.

que l'ouverture des négociations de paix entre la Russie et la Japon approche, le parti de la guerre s'affirme davantage à Saint-Petersbourg.

—Les Russes sont cernés à l'île Saghaline, et ils doivent ou prendre la mer ou se rendre.

—D'après les rapports quotidiens le nombre des cas de fièvre augmente à la Nouvelle-Orléans.

—Le prince Charles de Danemark est candidat au trône de Norvège.

—Trois nouvelles faillites à Paris, comme résultat du krack du sucre.

—Une forte escadre allemande est arrivée à Stockholm, en Suède.

—Un nouveau ministère suédois vient d'être formé, avec Christian Lunderberg comme premier ministre, l'un des chefs reconnus de la majorité.

—M. de Witte, le plénipotentiaire russe est arrivé à New-York.

—A Berlin on dit que la guerre est inévitable entre l'Allemagne et l'Angleterre.

—A l'élection annuelle de l'ordre des Forestiers Catholiques, M. Thomas Cannon, de Chicago, a été réélu grand chef ranger, avec un salaire de \$2,500.

INTERIEUR — M. J. S. Price, gérant général de l'Intercolonial, est décédé à Moncton, N. B.

—Une commission scientifique est nommée pour aller étudier l'éclipse du soleil du 30 août au Labrador.

—Le nommé Goldberg, qui devait être supplicié demain, obtient un sursis.

—Le lieutenant-colonel Roy est nommé commandant du district militaire de Québec.

—On compte encore une victime du couteau italien à Montréal. Un jeune grec blessé au cours d'une bagarre le 9 juillet dernier, est mort à l'hôpital.

—Saint-Henri décide de remettre à plus tard l'étude de la question d'annexion à Montréal.

—Le roi vient de créer par lettres patentes scellées du grand sceau, le titre de commandant en chef du Canada, conféré au gouverneur général.

—M. Fairbanks, le vice-président des Etats-Unis, qui assistait aux fêtes du cinquantième de la Sault Ste Marie, est frappé par la maladie.

A. CHATEAU.



*Page(s) manquante(s)
ou non-numérisée(s)*

Veillez vous informer auprès du personnel de BAnQ
en utilisant le formulaire de référence à distance, qui se trouve en ligne :

https://www.banq.qc.ca/formulaires/formulaire_reference/index.html

ou par téléphone **1-800-363-9028**

**Bibliothèque
et Archives
nationales**

Québec 

Tournoi athlétique de la police Montréalaise

L'ASSOCIATION athlétique de la police de Montréal a donné, le mercredi 26 juillet, son neuvième tournoi annuel, à Westmount, sur les magnifiques terrains de la Montreal Amateur Athletic Association.

Disons tout de suite que, plus encore que celles qui l'ont précédée, elle a obtenu un succès aussi éclatant que légitime. Des milliers de spectateurs se pressaient sur les immenses gradins qui bordent la piste des coureurs, non pas seulement attirés par un sentiment de simple curiosité, cependant bien justifiable vu l'intérêt du programme, mais aussi et surtout peut-être accourus en foule pour manifester par leur présence et leurs applaudissements enthousiastes la part d'encouragement qu'ils voulaient accorder à une institution dirigée avec autant d'intelligence et d'esprit pratique.

L'on ne saurait, en effet, assez louer les promoteurs et les dévoués propagateurs de cette oeuvre puissante entre toutes et dont le but unique et désintéressé est de développer le goût de la culture

victoire chaudement disputée. A tout moment, l'on s'attendait à voir craquer le câble, tant les adversaires y mettaient d'acharnement. Si la catastrophe se fût produite, quelle marmelade! Heureusement le chanvre était d'aussi solide qualité que les champions et tout se termina sans la moindre mésaventure.

A signaler aussi la course pour hommes gras pesant 225 livres et davantage (il n'y avait pas de maximum). Celle-là ne fut pas longue, 13 secondes

quelconque, en prenant simplement son appui sur le sol gazonné de l'arène. C'est un véritable record du genre.

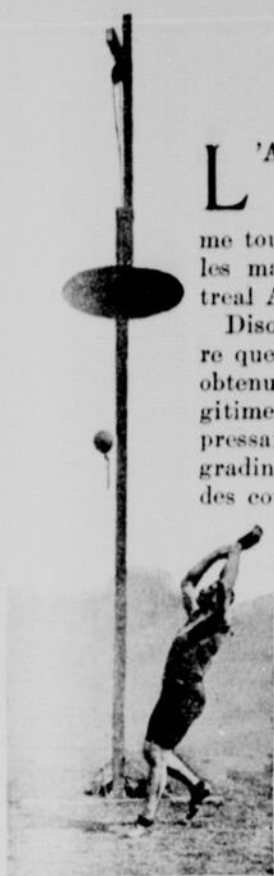
Mais les honneurs de la journée ont été pour le célèbre et déjà universellement connu Etienne Desmarteau. Ce jour-là,

il s'est véritablement surpassé. A près de dix reprises différentes, il a lancé le poids de 56 livres à la hauteur incroyable de 15 pieds 11 pouces, et dans le jeu du palet, sous l'impulsion des muscles d'acier de l'athlète, le lourd disque de métal a franchi d'un seul bond la distance de cent onze pieds et un pouce! Inutile de dire par quel tonnerre d'applaudissements et de vivats frénétiques le public montréalais a salué les exploits de son champion favori.

Les concurrents étaient fort nombreux. Parmi les policiers de Montréal nous relevons les noms de: Etienne et Jules Desmarteau, D. Boisclair, T. Barrett, T. O'Connor, O. Milloy, J. Gorman, N. Massicotte, L. Meegan, A. Brouillette, T. Gallagher, A. Handy, P. Broden, G. Thibault, P. Williams, C. Mac-

Cann, T. Markey.

Ottawa était représentée par H. Culver, P. Maloney, T. McLaughlin, T. Smith, N. Burke. Toronto avait également envoyé quelques délégués,



Lancer 56 livres à 25 pieds de hauteur



La "souque à la corde" (Tug of War) a donné lieu à une lutte des plus animées



Un saut de vingt pieds en longueur



Groupe des principaux concurrents

physique chez ceux-là même à qui elle est le plus indispensable. La semence bienfaisante n'est pas tombée sur une terre ingrate. Elle a promptement levé, et, en ce jour du dernier tournoi, c'est à l'éclosion d'une luxuriante et riche moisson qu'il nous a été donné d'assister.

Le programme ne comprenait pas moins de dix-neuf numéros habilement disposés et tous intéressants, ce qui est rare dans un spectacle de ce genre. Sans pouvoir les énumérer tous en détail, relevons néanmoins les courses de tous genres et de toutes longueurs, depuis 100 verges jusqu'à un demi-mille, depuis la course à relais jusqu'à celle réservée aux hommes gras; les sauts en longueur de pied ferme ou précédés d'une course; les lancements de poids, de petits, de marteaux, etc., etc.

N'oublions pas un "extra" de haut goût, une lutte de "souque à la corde" entre les employés des "petits chars" et les agents de police, lutte dans laquelle, comme cela doit se passer dans un pays sagement administré, force est restée à la loi. Mais tout de même, la bataille fut rude et a

remarquables. Le vainqueur, M. Massicotte, de Montréal, a couvert d'un seul bond l'énorme distance de 20 pieds et 3 pouces 3-4, et cela bien entendu sans le secours d'aucun tremplin ou plancher

parmi lesquels MM. J. Jarvis, P. McDermott et M. McLarty.

La fanfare de l'Immaculée Conception prêtait son concours à la fête, exécutant avec un ensemble et un brio remarquables les meilleures pièces de son répertoire.

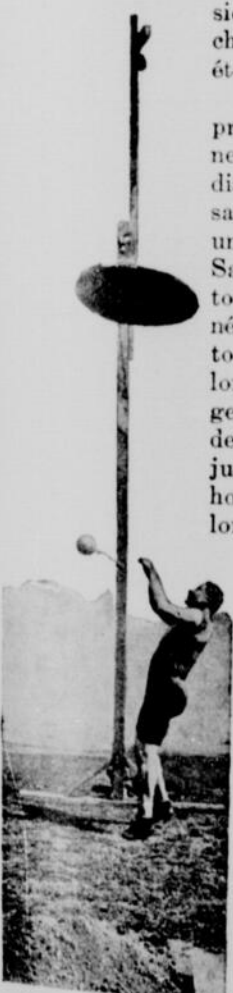
Et maintenant, penseront peut-être quelques lecteurs, serait-il indiscret de demander où vont les brillantes recettes produites par toutes ces fêtes et tournois de l'association athlétique de la police?

La réponse est un nouvel éloge à l'intelligence et au sens pratique qui maintenant comme toujours président à la direction de l'oeuvre. Les sommes recueillies sont versées au fonds de retraites et de pensions destiné à soulager les infortunes passagères ou à récompenser les longs et fidèles services des membres de la société.

C'est réaliser ainsi le double but idéal que toute association vraiment digne de ce nom devrait toujours poursuivre, l'alliance du développement physique ou intellectuel qui préside à sa création et de la bonne et fraternelle charité qui en est la conséquence immédiate. C'est pour avoir compris et surtout pour avoir su judicieusement appliquer ces deux grands principes que l'Association de la Police de Montréal peut, sans aucune illusion ni forfanterie, affirmer aujourd'hui sa vigueur dans le présent et sa sécurité dans l'avenir.

En terminant, remercions M. le lieutenant Ulric Leclerc, le dévoué secrétaire de l'Association qui nous a facilité la préparation de ce travail que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs.

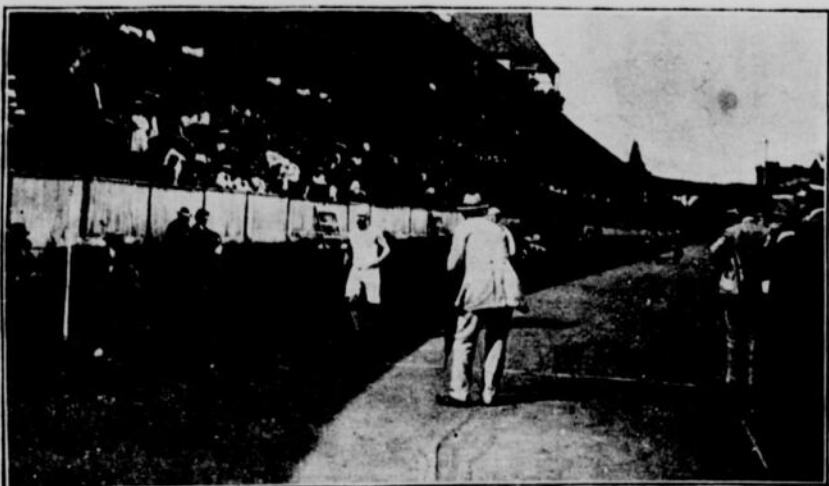
H. BONENFANT.



L'exploit de Desmarteau



Il faut un formidable déploiement de force pour lancer le disque



Pour être de brève durée, les courses n'en sont pas moins chaudement disputées

Un évènement sportif



Une victoire qui se dessine



DEPUIS six ans les régates de Saint-Jean constituent l'un des plus brillants événements du sport nautique aux environs de Montréal. Nous n'avons pas ici les grandes voiles

blanches, qui courbées sur le flot, filent sous la brise. A Saint-Jean, c'est le canot de guerre que montent les hardis concurrents. Rien de plus gracieux que ces courses en canots. Enlevés par des douzaines de bras vigoureux, les longs et rapi-



AU DÉPART

de cette valeureuse équipe donna lieu à une démonstration délirante d'enthousiasme. Outre les courses en canots de guerre, qui furent incontestablement l'évènement de la journée, d'autres courses eurent lieu, qui ont fourni aux spectateurs des émotions variées. Il est remarquable que dans tout ce pêle-mêle de légères embarcations, montées par d'ambitieux concurrents, qui ne se ména-geaient pas les obstacles, l'on ait eu au-



Enlevé par des douzaines de bras vigoureux, le canot vole.



Le moment psychologique. La course est chaudement contestée.

des esquifs bondissent et volent sur l'eau comme des monstres marins.

Une foule immense et joyeuse a assisté aux régates du 29 juillet dernier à Saint-Jean, qui obtinrent un succès incontestable. Les merveilleux instantanés qui illustrent cette page en disent plus long que bien des commentaires.

Sept équipes prirent part à la course, qui était pour le championnat de la journée. La distance à parcourir était d'un demi-mille en ligne directe. Elle fut franchie en trois minutes et cinq secondes.

A la seconde précise du coup de revolver les 105 pagaies plongèrent dans l'eau et ployèrent sous l'effort. Le spectacle était magnifique. Dès le départ l'équipe du Grand Tronc prit le devant et le garda. Vers la fin de la course les Saint-Lambert prirent un peu le dessus, mais les Grand Tronc gagnèrent par à peu près un pied.

De la rive on suivait avec attention la course et une joyeuse et enthousiaste acclamation salua les

guil, Saint-Etienne, Saint-Jean, Grand Tronc, Rideau, NewEdimboro, Saint-Lambert et Britannia.

un accident à enregistrer. Bien des fois, et les uns après les autres les équipes des différents canots ont failli faire le plongeon, mais les habiles rameurs ont su se maintenir à flot et parvenir au but sains et saufs.

Environ deux mille personnes ont assisté des deux rives à ce magnifique tournoi nautique, tandis que de nombreuses embarcations sillonnaient le fleuve le long des côtes.

Bref, la journée fut bien remplie et les courses obtinrent un succès sur toute la ligne, dont il convient de féliciter le comité, qui avait charge de l'organisation.

Au revoir à l'année prochaine.

Les juges avaient pris place sur deux barges, l'une au point de départ et l'autre au point d'arrivée. C'étaient MM. D. B. Grose du Saint-Lambert; H. L. Cohn, du Grand Tronc; E. L. Britain, du Britannia; W. F. Boardman, de l'Ottawa, W. P. Chambers, G. R. Grey, du Longueuil; H. J. Collins, du New Edimboro, et O. Higman, du



De la rive opposée, une foule joyeuse suit les péripéties de la course.

Dans la course d'un mille les Grand Tronc, les Ottawa, les Britannia se disputèrent l'honneur.



Les juges discutent les conditions de la course



Sur la terrasse du Club on se presse pour mieux voir.

vainqueurs de la journée. Il y avait neuf clubs représentés aux régates de Saint-Jean: Ottawa, Lon-

mais les Grand Tronc l'emportèrent de nouveau. Saint-Jean. La présentation de la coupe Fulford au capitaine

SPORT



Un groupe d'invités



Une heure avant la course.



Le chargement d'une mine

Où Montréal trouve sa pierre



La cartouche et le cordeau

C'EST au pied du Mont-Royal et dans cette immense plaine qui s'étend sur la droite de la rue St Denis que se trouvent les plus importantes parmi les carrières de pierre destinées à la consommation de la cité. Toutes sont à ciel ouvert, l'absence de construction à la surface du sol permettant d'éviter le travail toujours long et dispendieux du creusage des galeries et des puits. Les unes sont encore à la période de formation, d'autres ont atteint la couche de roc, d'autres enfin montrent l'exploitation complète avec les multiples opérations qu'elle comporte. Si vous le voulez, nous allons parcourir ensemble ces diverses étapes depuis le moment où le premier ouvrier a donné son premier coup de piche dans le sol de la future carrière jusqu'à celui où les voitures de livraison emportant les blocs taillés ou les pierres à macadam.

Le travail préliminaire consiste dans le déblaiement soigneux de la surface du terrain. Il faut arracher les arbrisseaux, les racines, les plantes nuisibles; cela n'est d'ailleurs en général que peu compliqué car la végétation est assez rare sur un sol rocheux. On enlève ensuite la couche de terre végétale, puis on met à nu la roche elle-même. A ce moment, les opérations se compliquent et deviennent plus pénibles. Il s'agit en effet d'attaquer le bloc de manière à en tirer le meilleur parti possible au point de vue des formes et des dimensions exigées par la construction. Aussi longtemps que l'on peut travailler au pic ou à la barre, on le fait; mais le plus souvent il faut avoir recours à la mine. Voici comment l'on procède. L'ouvrier chargé de cette besogne spéciale creuse au moyen d'une barre d'acier un trou rond dans la roche, assez profond et dirigé dans le sens où l'on veut faire éclater le bloc. Il y introduit une cartouche de dynamite de dimensions variables selon la force d'explosion requise (en général deux à trois pouces de longueur), puis ajuste une mèche ou "cordeau" qui brûlant lentement permet au mineur et à ses compagnons de s'éloigner. Après quelques minutes l'explosion se produit et la roche se trouve fendue sur une longueur plus ou

que, sorte d'immense moulin mû par la vapeur qui les écrase en petits morceaux destinés à l'entretien des routes en macadam. Enfin la menue poussière est utilisée pour les allées des parcs et des promenades. Comme on le voit, rien n'est perdu dans l'industrie de la pierre.

Quant à la nature en elle-même de la roche, elle est assez variable. La plus grande partie de celle que l'on extrait des carrières de Montréal se compose de pierre à chaux, que l'on utilise pour la construction, et de "pierre noire" qui sert à l'établissement des fondations. Toutes deux sont réputées comme étant de

soulever les blocs sont mûs à bras d'homme. Il est difficile qu'il en soit autrement, car l'emplacement de l'exploitation se déplace pour ainsi dire chaque jour au fur et à mesure de l'épuisement de la veine rocheuse.

Puis tout le travail est exécuté en plein air et même en plein soleil, conditions qui le rendent particulièrement pénible durant les longs mois d'été.

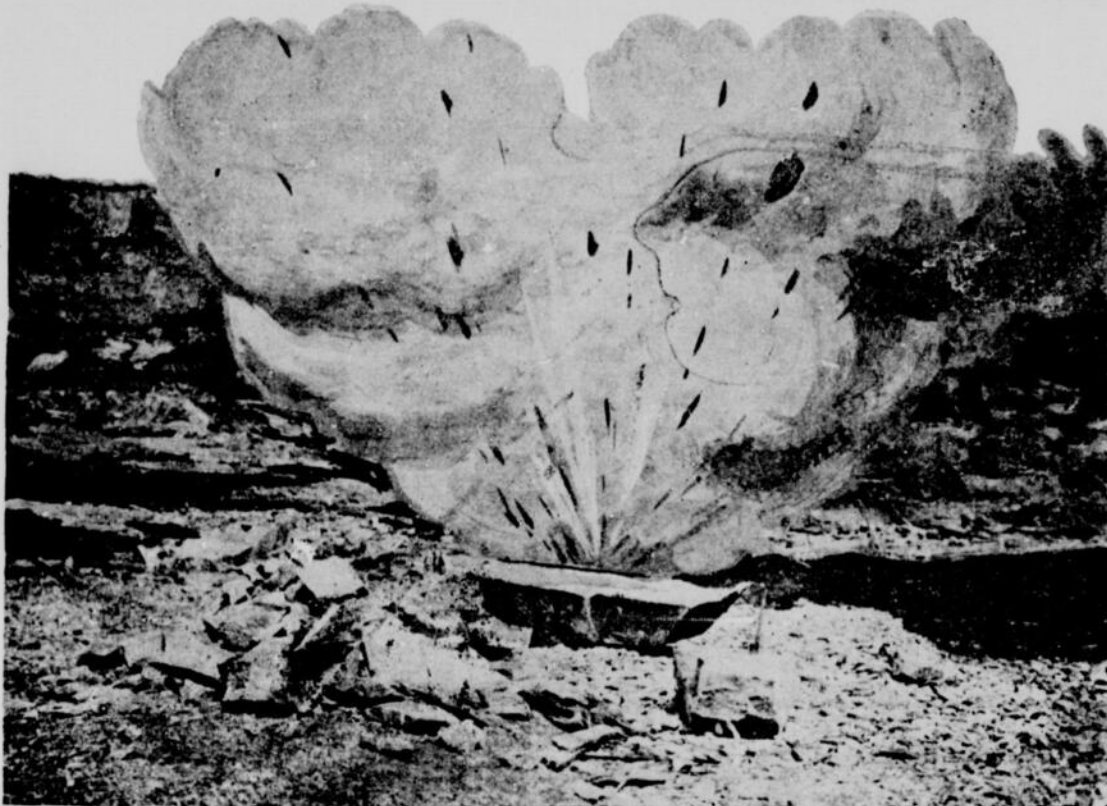
et cependant, malgré cet excès de fatigue, la santé de l'ouvrier carrier est en général excellente. Il n'est pas rare de voir des vétérans de la carrière atteindre soixante et même soixante-dix ans sans être obligés d'abandonner ou même de ralentir leur labeur. Cette résistance résulte aussi en grande partie de ce que l'apprentissage du métier doit être commencé dès la jeunesse. L'enfant commence par être aide-maçon, puis tailleur de moyens blocs jusqu'au moment où ses forces s'étant suffisamment développées, il peut se livrer aux travaux plus rudes du creusage des mines et des tranchées.

Les Italiens excellent dans cette catégorie d'ouvrages, comme d'ailleurs, dans tout ce qui concerne le terrassement, la maçonnerie et la construction des routes. Néanmoins ils ne sont pas en très grand nombre à Montréal où la plupart des ouvriers employés sont des Canadiens-français.

Le salaire des carriers est assez élevé. Il varie natu-

rellement selon le degré d'habileté de l'homme, mais rarement il s'abaisse au-dessous de deux à trois dollars par jour. Les mineurs sont payés dans la même proportion. Le chiffre est assez coquet, comme l'on voit, mais n'a rien d'exagéré lorsqu'on songe aux pénibles moments et aux souffrances mêmes qu'ils doivent endurer pour mener à bien leur tâche quotidienne.

Il resterait encore à parler d'une industrie connexe à celle de la taille des pierres et qui semble depuis quelques années prendre à Montréal une extension considérable. Nous voulons parler de la fabrication de la pierre artificielle au moyen des résidus et des poussières que l'on trouve en grandes



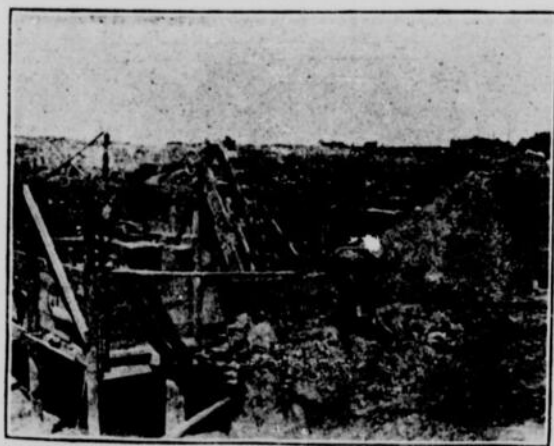
Malheur à celui qui se trouverait dans le champ de l'explosion !



L'emploi des "chèvres" est nécessaire avec des pareils blocs

bonne qualité et de grande résistance à l'usure. Quelques mots maintenant sur le métier de carrier et de tailleur de pierre.

Il est très pénible et cela pour plusieurs motifs. D'abord il nécessite une grande force physique, en égard aux masses effroyablement pesantes que les ouvriers sont obligés de manier, ainsi qu'au poids considérable des outils employés pour le travail. La plupart des "chèvres" et des treuils employés pour



Le broyeur mécanique prépare les fragments destinés au macadam.

moins considérable. A l'aide de pics et de leviers on dégage la partie devenue libre et on recommence l'opération de la mine aussi longtemps qu'il est nécessaire pour avoir une tranchée largement et nettement ouverte.

Les blocs de pierre sont ensuite soulevés au moyen de "chèvres" et placés sur des chariots massifs qui les conduisent aux ateliers d'équarrissage et de taille. Là, au moyen du marteau et du ciseau, le façonneur leur donne la forme désirée. Les fragments plus petits sont envoyés au broyeur mécani-



La taille de la pierre exige une attention que de force



Des chantiers d'équarrissage sortent des blocs destinés à la construction.

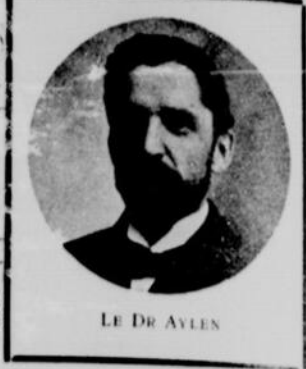
quantités dans les carrières. Il serait trop long de décrire en détail les procédés employés à cet effet. Contentons-nous de dire que le principe adopté se rapproche sensiblement des méthodes en usage pour la fabrication des blocs de ciment et de béton, c'est-à-dire le moulage, puis la dessiccation d'une bouillie épaisse d'eau, de chaux et de poussière de pierre. Les blocs artificiels obtenus récemment par ce moyen sont d'une solidité parfaite et peuvent même se travailler ensuite au marteau et au ciseau sans qu'ils risquent de se désagréger plus qu'une pierre naturelle.

PIERRE BEAUCHAMP.



LE COMMANDANT MARTINEAU

La Quarantaine de la Grosse Isle



LE DR AYLEN

NOUS devons à l'amabilité d'une des voyageurs retenues en quarantaine cet été à la Grosse Isle, le récit pittoresque et fortement documenté que nous donnons ici sur cette station si redoutée de tous ceux qui ont fait un voyage d'outre-mer.

C'est la première fois qu'une pareille documentation est donnée au public. Après cette lecture nos lecteurs seront convaincus que la Grosse Isle n'est pas une prison et qu'un séjour de quelques semaines y vaut, quand on prend bien les choses, plusieurs mois de villégiatures les moins banales.

C'est du moins ce qu'en pense notre collaboratrice anonyme qui y a séjourné trois ou quatre courtes semaines.

* * *

Grande rumeur sur le "Kensington", en arrivant en face de Grosse Isle. Le docteur est à bord et on nous annonce que nous avons un cas de petite vérole. On a hissé le pavillon jaune et de tous côtés on entend le mot: Quarantaine!!

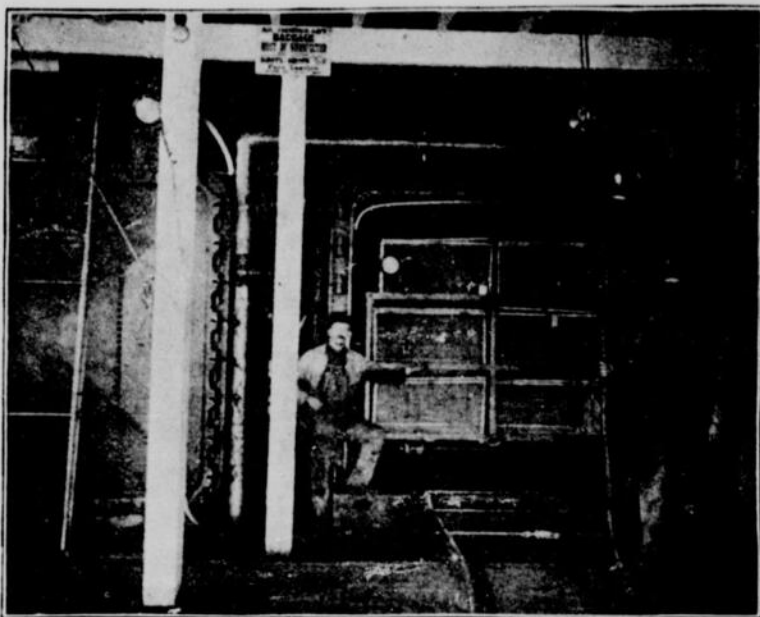
Oui! quarantaine! nous sommes bel et bien en quarantaine pour 18 jours. Eh bien, le croirez-vous, ce n'est pas si effrayant que cela une quarantaine. Aussi ne dirais-je pas comme cette bonne vieille canadienne lors de l'invasion du choléra au Canada en 1834. C'est bien drôle, moi ce n'est pas du choléra dont j'ai peur, mais c'est de la quarantaine. C'est même très amusant. On commence donc par transporter tous les infortunés voyageurs à l'île, ensuite l'équipe des stewards et le cook avec son artillerie de marmites, de broches, de moules à gâteaux, etc., le cas se trouve dans les cabines. Quelques marmites encore pleines se renversent en descendant, ce qui jette une note gaie dans ce brouhaha! Les passagers de troisième, les privilégiés du jour, qui continuent la route vers Montréal sont tous réunis, ils sont au nombre de 1,200, ils assistent à notre départ et quand nous larguons les amarres ils entonnent un chant d'allégresse dont les échos nous arrivent jusqu'à l'île.

Le petit steamer qui nous avait débarqués à l'île revient du "Kensington" pour la troisième fois. Il porte le reste des bagages et tout le matériel du "Kensington": tapis, coussins, literie, linge, vaisselle. Tous les voyageurs, hommes, femmes et enfants reviennent au quai et saisissent des ballots qu'ils chargent sur leurs épaules; d'autres remplis-

saue avec. On se tire, on se pousse; coussins et couvertures passent par-dessus les têtes, chacun se constitue son propre valet de chambre et se met en peine de se pourvoir pour la nuit qui approche. On crie, on se bouscule, on appelle les amis, voilà un drap, des serviettes. Gardez-les, tout le monde vole ici, chacun pour soi. Nous avons tous l'air de vandales et de bohémiens.

Deux heures après tout le monde était pourvu, celui-ci avec trois couvertures et son voisin pas du tout.

L'hôtel que nous occupons est grand, bien aéré,



Les étuves de désinfection sur la Grosse Isle

une superbe vue sur la mer, salle de bain, eau chaude, eau froide, électricité partout. Deux grandes salles qui servent à la fois de salon et de salle à manger sont munies chacune de deux immenses cheminées dans lesquelles on brûle des arbres tout entier. A droite et à gauche de ces grandes pièces se trouvent les chambres à coucher, quelques-unes sont avec 4 lits, les lits superposés les uns au-dessus des autres comme sur les bateaux, mais la plupart sont des chambres à deux lits. En dehors de l'hôtel principal il existe encore huit autres grandes bâtisses pour loger les quarantainés. L'île a déjà reçu 2,500 passagers à la fois; nous nous n'y sommes qu'au nombre de 300. Il y a en plus une

bâtisse servant de buanderie avec 15 grandes cuves, 6 lessiveuses. La buanderie, comme tout du reste ici, est parfaitement installée. Mais c'est certainement un des endroits les plus curieux de notre île. Tout le monde y vient laver son linge. "Ça se passe en famille". Il y a des personnes qui n'ont jamais lavé de linge; les messieurs surtout sont d'une maladresse dont on

n'a pas idée. Pour eux tout se met à la fois, linge blanc, de couleur, flanelle, pour un peu ils y mettraient leurs chaussures et leur chapeau. Aussi faut-il voir la couleur du linge blanc au sortir de la lessiveuse. Il rivalise avec la palette d'un peintre, le bleu, le rouge, le violet et le vert se coudeient avec ou sans harmonie. Je vous recommande spécialement la façon de tordre le linge, on l'enroule autour du robinet et on tord jusqu'à extraction de l'eau. Quelque fois la moitié vous reste en main; mais cela est un détail.

Les dames ne manquent jamais de venir voir le

tableau et de se divertir aux dépens des lavandiers improvisés qui font de l'escrime avec les fers à attiser le feu pendant que leur lessive cuit.

En tout 50 salles de bain sans compter les installations pour douches dont je vais vous parler. Le lendemain de notre arrivée on nous a remis à chacun, et dont vous gardez la clef, une grande cage en fer d'un mètre de long et autant de large et 0,60 cent. de haut, on nous a priés de mettre dans cette cage les objets et vêtements qui devaient passer à l'étuve; les autres objets et vêtements susceptibles de s'abîmer par la vapeur ont été déposés dans une autre bâtisse et désinfectés par la formaline.

Il y a 3 grandes étuves, chacune d'elles contient 48 cages en fer. Quand les étuves sont remplies on ferme hermétiquement avec clefs à visser puis on chauffe. Les étuves sont faites de deux boîtes en fer l'une dans l'autre. On commence par envoyer la vapeur dans la boîte qui est à l'extérieur, quand le receveur qui est en dehors marque 212 degrés une sonnerie électrique qui est au transmetteur avertit aussitôt; à l'aide d'une pompe on fait le vide, on introduit la vapeur dans la caisse intérieure où se trouve les objets et vêtements, on laisse encore monter le thermomètre jusqu'à 238 degrés, ensuite on laisse une demi-heure à cette température puis on retire tous ces objets tout bouillants encore. Les cages de fer, sur des wagonnets, entre d'un côté de l'appareil et en ressortent de l'autre côté. A l'intérieur de l'étuve intérieure où se trouve les cages, il y a un cadran qui marque les degrés, ces notes sont conservées à Ottawa au cas ou un voyageur viendrait à réclamer des dommages-intérêts pour des objets abîmés. Car il est recommandé aux voyageurs de ne mettre à l'étu-

ve ni souliers, ni gants, ni soie et rien de délicat; le reste, linge, lainage et gros vêtements pouvant sans inconvénient supporter la température de 238 degrés. Aussitôt que tout est désinfecté tout le monde passe à la douche chaude. Au-dessus des étuves se trouvent 12 salles de bain divisées chacune en deux compartiments ou deux chambres, on passe dans la première où se trouve un grand sac en toile, on met dans le sac tout ce que l'on a sur soi excepté les chaussures. On passe ensuite dans la seconde chambre où se trouve une douche en cercle et une douche en pluie (pluie d'orage comme dit le doucheur). L'eau vous arrive chaude et de tous les côtés à la fois, elle tombe ainsi dans les 12 salles de



Un groupe familial à la Grosse Isle

sent une charette de matelas ou de laines et poussent cela vers les maisons. C'est un spectacle curieux et que ma plume est impuissante à rendre. A ce spectacle succède un autre non moins intéressant: c'est un véritable apprentissage de rapine et de pillage. Il faut vous dire que les maisons sont vides de tous meubles, à part le lit, la toilette; chacun craint de ne rien avoir pour se coucher, aussitôt que les matelas et les couvertures arrivent c'est à qui en aura, celui-ci obligeamment "pour sa petite personne" à porter avec peine un gros matelas du quai à la maison. Un malin le lui arrache et se



Un des dortoirs de l'hôtel de la Grosse Isle

douche à la fois, d'abord très chaude puis froide ensuite. Pendant que vous prenez votre douche on vient chercher dans les douze premières chambres les sacs dans lesquels vous avez mis vos vêtements, on les fait passer à l'étuve pendant que vous êtes sous l'eau, puis on vous les rapporte, toujours pendant que vous êtes sous l'eau.

Ensuite vous repassez dans votre première chambre et remettez vos vêtements désinfectés et tout chauds. La douche est un des bonheurs de la quarantaine.

(A suivre à la dernière page)

En revenant de Gaspé

(Croquis sur la Gaspésie)

EN quittant New-Carlisle pour Bonaventure l'esprit français se réjouit d'un fait unique en son genre et, pour tout cœur bien placé, consolant. Avec Rivière Bonaventure commence la région naturelle aux Acadiens, les huit ou dix paroisses où ils seront l'élément majeur presque la totalité même comme à Carleton, et où, tardive justice, ils pourrissent vivre comme vivaient leurs ancêtres à Tracadie et à Népisygn: seuls, nombreux, heureux et sans conflits.

Jusqu'ici depuis Gaspé ces anciens proscrits sont au nombre de six mille, disséminés un peu partout dans chaque localité et sauf deux exceptions, en nombre inférieur aux autres races, dont ils subissent encore généralement le "vae victis" du vieux Brenn. Tel qu'au Nouveau-Brunswick et en Nouvelle-Ecosse où l'élément saxon en majorité partout les exclut des emplois et des situations lucratives sous prétexte d'incapacité, de même, dans le comté de Gaspé, ils n'occupent, je crois, que le bas du pavé. Rivière Bonaventure marque la fin de cet ostracisme en bloc, et révèle avec les Iles-à-Madeleine, Maria et Carleton une réunion plus compacte et plus exclusive d'Acadiens que n'en saurait montrer aucune autre localité du pays; pourtant il y a près d'un quart de million d'Acadiens au Canada. Mais qu'ils sont dispersés! nous n'étions pas plus nombreux que cela en 1801 et nous comptions déjà plusieurs grandes villes. Ce chiffre de deux cent cinquante mille âmes fait rêver celui qui, sachant que ce nombre est issu de huit mille réfugiés des bois, suppose l'avenir d'une race si féconde dans un autre siècle et demi. Mais que serait-il advenu de ce petit peuple si on ne lui eût ravi alors, en 1755, huit mille de ses enfants? Et pendant que je regrette l'évolution probable en ce cas; pendant que ma voiture m'entraîne vers un de ces villages acadiens si délicieusement décrits au premier chapitre d'Évangéline, je ne puis chasser de moi, l'idée de ces infortunés qui tombèrent à Grand-Pré victimes de l'oiseleur.

Au souvenir du plus abominable forfait qui ait jamais terni l'histoire des colonies anglaises d'Amérique qui pourtant en fait de lâcheté contient l'assassinat du curé Bécancour et tant d'autres détails semblables, il ne fut jamais homme d'idée et de cœur qui n'ait senti celui-ci battre à rompre sa poitrine. Chaque famille divisée par la force des armes et embarquée sur des vaisseaux différents, le père loin des enfants, l'épouse séparée du mari, le frère de son frère, la sœur de sa sœur, la nation acadienne entière, des mois durant le jouet des flots, fut ensuite, comme une race de lépreux hideux, repoussée des ports américains dont les diligents citoyens avaient par convoitise organisé le revoltant exode de ce peuple trop confiant. Sujets à Baltimore à une honteuse tentative d'esclavage, maltraités en Virginie, mourant de faim à New-York pour n'avoir aucune valeur monnayable, jetés plus tard sur la côte de France, débarqués la nuit sans pain et sans feu sur la grève déserte près de Dunkerque et de La Rochelle, les derniers convois de femmes, de vieillards et d'enfants, ainsi battus des flots depuis dix-huit mois, devaient être transportés en Angleterre, puis séquestrés au fond des noirs pontons de Southampton, de Penryn, d'Exeter et de Bristol, où en cinq ans, sur un total de quinze cents, il en mourait sept cent quatorze, l'âme revuée par la douleur indicible de n'avoir jamais revu aucun membre de leur famille.

Que serait devenue l'Acadie sans cette dépopulation inhumaine, sans cette destruction infâme, digne des temps Néroniens? Que serait-elle aujourd'hui si au lieu de retrouver de ses enfants dans les bayous de la Louisiane, dans les gisements aurifères du Guatemala, dans les marécages de Sinnamari où il y a des Bourques et des Thériots; dans l'île Maurice, aux Malouines, dans l'île St Domin-

gue où Barbé-Marbois avait établi deux villages acadiens en 1798 parmi les nègres de Toussaint-Louverture; en France au village d'Archigny, aux États-Unis, dans la province de Québec, à Bécancour et à St Jacques. Que serait-elle donc aujourd'hui si, au lieu de se voir spoliée de ses enfants, elle eût pu les conserver dans la limite de ses frontières?

* * *

Nous avions à peine quitté New-Carlisle depuis une heure que déjà nous atteignons Bonaventure, rivière extrêmement poissonneuse et fraîche, même dans les journées les plus chaudes de l'été. A l'heure où nous passions elle charriait autant de billets pour l'exportation qu'elle contenait de truites et de saumons. A l'embouchure de cette rivière se trouve le bureau de la compagnie LeBlanc qui fait de l'exportation du bois un commerce assez considérable et qui possède aussi un magasin important. Un autre grand magasin, digne d'une ville opulente est celui de Firmin Poirier, descendant direct de l'un des fondateurs. Quand Bonaventure fut fondé en 1762, des treize familles qui s'y établirent, il y en avait six du nom de Poirier dont la source doit être la Normandie.

A partir de Bonaventure, nous parcourons un long banc de sable au bord duquel harengs, maquereaux et capelans circulent en si grande abondance, se pressent en rangs si serrés que, si à certaines époques vous jettiez la sonde à la mer, vous la sentiriez rebondir sur leur dos, de toute la longueur de

pour moi. Je vous passe ma plume: essayez! Sûrement, malgré le génie du Tasse, les jardins d'Armide n'ont pas un tel décor. A notre gauche la Baie, la Pointe Caraque, Grande Anse; devant nous Maria, bâtie à fleur d'eau et semblant d'ici onduler sur les vagues; à notre droite la chaîne prolongée des monts Carleton. Nous sommes au soir, la brume estompe légèrement l'horizon et, ce sont les derniers rayons du soleil la combattent, de ce conflit naissent les plus heureux effets de lumière. Les monts Tracadigette dans le lointain, sont bleus à leur base, entourés d'une écharpe grise et couronnés d'une teinte d'or et de safran. La mer bleue d'abord, près de nous se colore vivement de toutes les nuances du prisme, comme si le soleil, merveilleux ouvrier de la dernière heure, opérât en traits de feu d'innombrables clivages sur son cristal ondulé. Autour de nous les plus délicieuses habitations, les plus odorants bosquets, auprès desquels se trouvent nombre de longs bancs rustiques, invitant l'homme à contempler en silence ce féérique tableau d'un sublime metteur en scène, renouvelé chaque soir sous le "ciel, pavillon de l'homme".

* * *

Mais la rapidité avec laquelle nous franchissons l'espace entraîne avec le corps la pensée loin de ces lieux enchanteurs. Plus lente à les quitter cependant, émue et comme attachée à ce prodigieux décor, la mienne, inconsciente des distances parcourues et du mouvement même, s'attarde encore aux dernières lueurs crépusculaires, aux derniers feux du jour se mourant aux flancs des montagnes, alors que déjà le Cap Noir fuit derrière nous, la Petite Cascadie est traversée et notre cheval foule du sabot la belle pointe couverte de pins qui, à son embouchure sépare cette rivière de sa sœur aînée, la Grande Cascadie.

Bientôt après, il se fait nuit; le soleil dont j'ai suivi jusqu'à la fin l'agonie superbe, s'abîme lentement au delà des mondes imaginaires et réels et me laisse troublé, en proie à une rêverie grotesque et douloureuse d'un si beau songe — les éclats de voix de mon cocher me font enfin sortir.

Pendant que je m'alanguissais ainsi à contempler le soleil couchant, mon compagnon, lui, n'ayant plus à craindre le spectre vengeur de son suédois, ni l'apparition macabre des autres victimes de sa colère, ni le ricanement sardonique de la mort — mon compagnon, dis-je, avait tout à coup retrouvé son verbe intarissable, gaillard

et faufaron. Jamais son esprit d'imaginaire tout alerte et primesautier ne rappela tant d'événements, de légendes et de contes à faire frémir; jamais non plus confondit-il autant le faux avec l'avéré, la fiction invraisemblable avec le fait reconnu, mettant pêle-mêle causes et effets, motifs et conséquences, opinions saines et controverses erronées. Jamais enfin sa faconde étourdissante, illuminée parfois, comme le fumier d'Ennius, d'une perle, d'un mot pittoresque excessif et déconcertant, ne eût-elle autant de vocables nouveaux pour me prouver, à l'instar d'Hégésippe Moreau, qu'à part le capital péché d'orgueil, l'âme n'est pas tenue responsable des distractions du corps. Je me moquai avec éclat de cette philosophie boîteuse; mais sachant que Dieu, qui demande un compte sévère de toute parole inutile, ne refuse cependant pas son pardon aux mensonges incroyables, aux théories erratiques d'un esprit sénile, pas plus qu'aux crimes imaginaires d'un tempérament méridional, je passai outre et ramenai son discours sur la "folklore" gaspésienne.

J. AUGUSTE GALIBOIS.

(A suivre)



Le village de Bathurst, N. B., vue du pont sur la rivière

leur masse mouvante, compacte et impénétrable. Avant qu'un récent règlement prohibitif vint mettre fin à ce désastreux abus, les cultivateurs descendaient le soir sur la berge sablonneuse et là, à l'aide d'épuisettes et de vulgaires pelles en bois, sans plus de formalités, pour l'engrais de leurs terres, emplissaient en un moment leurs grandes voitures comblées de poissons vivants.

Après le passage de ce long banc de sable nous traversons maintes rivières, maints ruisseaux; nous franchissons maintes côtes, maintes collines jusqu'au Petit Bonaventure, village acadien, après lequel la route s'abaisse un peu, devient d'un niveau plus régulier à mesure qu'on s'approche de la Rivière Caplan et de Saint-Charles, deux autres localités acadiennes. Nous passons ces deux endroits rapidement; la Baie des Chaleurs se rétrécit et s'embellit de plus en plus; la côte du Nouveau-Brunswick semble s'avancer vers nous, et nous apercevons distinctement Bathurst.

Soudain, voilà mon Ben qui retombe dans son mutisme absolu. Pourquoi en vérité? Ah, mais voilà, nous sommes au Cap Noir, pays hanté et dangereux!

A cet endroit la campagne se transforme soudainement et devient d'un pittoresque inexprimable

Quelques préceptes de beauté

Le massage ne doit être employé que pour "réparer", c'est-à-dire seulement dès que des lésions, de petites rides, des creux ou des boursofflures commencent à apparaître sur le visage à la suite de la fatigue ou de l'âge. Il est alors facile, en s'y prenant de suite, d'arrêter le mal.

Pour la jeune fille ou la jeune femme, les soins doivent être aussi simples que possible: pas de crèmes, pas de lotions; de la poudre de riz seulement; par hygiène et contre le soleil, par-dessus une couche de cold-cream. Dans les villes, la poudre n'est pas nécessaire, et il faut en réserver l'usage à la campagne, à la mer et dans les montagnes principalement. La jeune femme peut se laver deux fois par jour avec de l'eau froide préalablement bouillie, mais jamais quand elle est trop chaude ou trop froide. Elle doit attendre que sa peau ait repris une température normale. Il faut éviter aussi de faire claquer l'eau sur le visage.

Vers la trentaine, la femme ne doit se laver le visage qu'une fois par jour; si quelques indices, comme de petits filets rouges sur les pommettes, indiquent que la circulation du sang n'est pas suffisamment active, nous conseillerons de faire ce lavage le soir seulement; le lendemain matin, la carnation sera beaucoup plus jolie. C'est à cet âge qu'il faut commencer à surveiller avec attention le bas du visage et le menton, qui ont une telle importance dans la beauté de la femme. On verra, par la suite, qu'au moyen de modelages et des massages, on peut réduire et même faire disparaître les doubles mentons.

A quarante ans, la femme ne doit se laver tous les jours que le bas du visage; le haut ne doit être passé à l'eau tempérée que tous les deux jours. Dans l'intervalle, le nettoyage au cold-cream suffit. Lorsqu'on a des tendances aux taches de rousseur ou aux taches jaunes, il faut, autant que possible, éviter le soleil et ne s'y exposer qu'avec de la poudre de riz sur une couche de cold-cream. La poudre employée ne doit contenir aucun autre élément que de l'amidon de blé ou de riz; les poudres dans les confections desquelles entrent des éléments minéraux noircissent la peau d'une façon irrémédiable. Pour le cold-cream, voici une recette excellente: 1 once d'huile d'amande douce, 36 grains de cire blanche, 18 grains de spermaceti et 2 grains d'acide salicylique.

Il est malheureusement impossible de faire disparaître complètement les taches de rousseur; on ne peut que les atténuer beaucoup. Il faut se méfier des produits qui ont, soi-disant, le pouvoir merveilleux de les détruire complètement, car s'ils contiennent quelques éléments corrosifs, ils rendent la peau encore plus sensible et augmentent le mal.

Donc, pas de médicaments violents contre les taches de rousseur; nous conseillerons, au contraire, l'emploi du petit lait, qui est un remède de "bonne femme" excellent, ou encore du jaune d'oeuf délayé avec de l'eau de pluie, ou de l'eau oxygénée. Mais tous ces soins sont inutiles en été; il faut se résigner en cette saison, et attendre patiemment l'automne, où on a tout le temps de préparer son

visage pour l'hiver et ses réceptions. A la campagne, les femmes qui ont des taches de rousseur ne devraient jamais sortir sans une voilette verte ou bleue assez épaisse.

Nous allons aborder maintenant la question des altérations du visage. On peut, grâce à des modelages et à des massages rationnels, faire disparaître les rides, quand elles ne sont pas trop exagérées, bien entendu, et redonner à la figure son ovale et sa forme primitive. Il n'est pas besoin pour cela d'opérations compliquées

d'une extrémité à l'autre. Pour la "patte d'oie", on la prend en partant de la tempe. Pour les rides de la paupière inférieure, on part de la pommette dans le coin intérieur. On ne touche à la paupière supérieure que lorsqu'elle est très flétrie; mais il faut pour cela une délicatesse extrême. Du reste, tout ce travail des yeux est difficile, et nous recommandons aux personnes qui se soignent elles-mêmes de ne se servir que d'un doigt. Après chaque séance, les yeux doivent être, bien entendu, lavés avec de l'eau boriquée.

Les rides du front se traitent aussi dans le sens des rides, en commençant à la naissance du nez et en allant vers les tempes.

On ne surveille pas assez les oreilles; elles se rident comme le reste et sont même plus difficiles à soigner. Nous recommandons de ne pas les oublier.

Dans le massage, il faut proscrire absolument le "tapotage", qui ne peut que déformer. A moins que le modelage et le massage n'aient

lieu le soir, il faut, aussitôt après l'opération, poser deux bandes sur l'endroit travaillé, afin d'empêcher les muscles de bouger et les rides de se reformer. Ces bandes doivent être gardées au moins une heure.

Pour les boursofflures ou les creux du visage, on se sert du moule qui, grâce à des tampons d'ouate et des bandes, épousent absolument la forme idéale que le modelage a essayé de donner au visage. Là où la chair doit s'arrondir, le moule présente un vide; il fait pression au contraire sur les parties à faire disparaître.

Le massage ne se fait pas à sec, bien entendu. Pour les formes générales du visage, on se sert de talc; pour les rides, on emploie une crème composée de: moelle de boeuf, 5 gros; huile d'amandes douces, blanc de baleine, 5 gros; cire vierge, 35 grains; essence de citron, 18 grains; acide salicylique, 5 grains.

Cette crème ne peut en aucun cas servir de cold-cream; elle n'est bonne que pour le massage.

Mais, que l'on soit bien persuadé, en tout cas, que les rides et autres petites infirmités du visage peuvent être maintenant, avec de la persévérance, bien atténuées, et même lorsque l'on s'y prend à temps, presque détruites.

Nous ne voulons recommander ici aucun produit spécial.

Les médecins savent parfaitement quelles sont les crèmes inoffensives mais dont on peut attendre les meilleurs résultats.

Pour être belle, il faut savoir se surveiller et surtout apprendre à ne pas se fier à des mains peu expertes et dont l'art frise le charlatanisme le plus odieux, comme la chose a d'ailleurs, récemment, été révélé à New-York.

On a présent à la mémoire, les exploits de ce créateur qui, après s'être affublé des titres les plus divers, attira dans ses bureaux luxueux, une foule de mondaines les plus en vue des Etats-Unis. Laides ou belles y passèrent et ne sortirent des mains de ce misérable que complètement défigurées. Les victimes n'osaient se plaindre de crainte de paraître ridicules.

JACQUELINE.



Il faut masser le visage avec précaution en suivant bien le mouvement de sa forme



Massage du tour des yeux

ou douloureuses, des mains expertes suffisent.

Le massage doit être fait le soir de préférence, car pendant la nuit, le visage ne subissant aucune déformation, garde bien l'empreinte qui lui a été donnée.

Pour conserver l'ovale du visage, le massage consiste en plusieurs mouvements de bas en haut et épousant bien la

forme de la figure. Ces mouvements, qui ne doivent pas déplacer les chairs, répétés avec persévérance tous les soirs, donnent d'excellents résultats.

Un peu au-dessus, de chaque côté de la bouche, se forme le "rictus" ou le pli de fatigue que les muscles de la mâchoire impriment à la chair. On travaille cette ride avec le pouce et l'index. Ce

Le pli de fatigue qui se creuse de chaque côté de la bouche s'efface aisément par le massage



On masse le front en suivant le sens des rides



Pour conserver les effets du massage on applique des bandages



L'application du moule



Le moule comme les bandes doit être laissé au moins une heure

massage donne aux tissus, à cet endroit, la force nécessaire pour ne pas se creuser.

Les rides autour des yeux peuvent être également effacées. Pour cela, les mouvements de massage sont faits dans le sens de la ride en allant

Croquis

de plage



LE soleil se noie dans son sang; au large, ciel rouge et mer rouge; au bord, la nuit sournoise s'insinue et c'est l'heure mauve qui enveloppe la plage d'été. Après la journée brûlante, l'heure mauve est douce à respirer, dans l'apaisement qui tombe de sa lumière atténuée, dans la calme fraîcheur qu'elle verse sur les fronts attiédies.

Déjà, les cloches des tables d'hôte ont sonné le rappel des appétits; les gens d'hôtels se sont esquivés vers les toilettes obligatoires et vers les smoking indispensables des soirées de Casino.

Cependant, sur la terrasse aux trois quarts désertée, des familles s'attardent avant le retour vers la villa ou le chalet, et sur la grève qui blanchit, quelques enfants s'acharnent encore à l'illusoire confection du fort de sable que leurs petites imaginations, alléchées, sans doute, par l'actualité d'Extrême-Orient, baptisèrent du nom de Port-Arthur, et ornèrent d'un drapeau russe.

Au lointain, sur l'onde qui se moire d'argent, d'autres élégances se laissent bercer au rythme doux des avirons caressant la vague.

Plus près, l'oncle Paul — le favori des bambins — révasse un peu appuyé à la poupe d'un canot frêle d'écorce. Un peu négligé dans sa mise — réligence volontaire — ainsi que dans sa pose maintenant, il n'en est pas moins le centre de gravité de tous les petits coeurs — légers ou tendres des baigneuses de X...

Ainsi donc s'amuse Bob et Riquet, ouvriers inconscients d'une oeuvre symbolique, sous la surveillance de grand'mère qui travaille à un ouvrage moins éphémère que le leur, de maman qui lit le dernier roman dont on parle et de tante Mad, un peu lasse d'avoir échangé tant de balles, dans le cours de cet après-midi, et qui joue nonchalamment avec l'inséparable raquette, arme élégante et pacifique de la jeune fille moderne.

Tante Mad a seize ans, des joues fraîches, une taille fine et un petit air crâne de sport qui est tout à fait "struggle for life", qui ne messie pas à sa charmante inexpérience de la vie et qui lui passera sans aucun doute lorsqu'elle sera à son tour l'heureuse maman de deux jeunes drôles pareils aux neveux dont elle raffole.

* * *

Toutes trois, grand'mère, maman et tante Mad sont délicieusement habillées. Grand'mère a revêtu, ce jour-là, une fine étamine "perle grise"; joli nom, n'est-ce pas, et nuance charmante qui fait si bien valoir les bandeaux de neige ombrageant les doux yeux, très jeunes, encadrant le fin ovale du visage, dont l'âge a vieilli les traits sans en altérer la délicatesse. La robe de grand'mère, une robe qui convient à une femme qui s'habille uniquement "pour ne pas faire peur": trois plis religieux ornent seuls la jupe qui se refuse aux ampleurs exigées par la mode, et les trois petits collets, qui enjolivent le corsage légèrement blousé, n'ont point voulu reposer sur ces déplorables manches — ainsi pense grand'mère — que nous avions abandonnées, que dis-je, jetées à la porte et qui sont rentrées tout de go par la fenêtre.

Mais voyez ce corsage, et que grand'mère ne vienne plus nous dire qu'elle a depuis longtemps abdiqué toute coquetterie; le jabot de vieil alençon, un peu jauni, qui l'éclaire représente à lui seul la valeur de plusieurs de ces toilettes actuelles, dont elle déclare abhorrer la prétention et la complexité.

Et n'a-t-elle pas — oh! bien sans le vouloir — sacrifié, elle aussi, à la mode, en adoptant cette grande capeline de mousseline mauve, qui se pose sur la poudre de ses cheveux?

Car enfin le mauve, c'est, madame, la fureur du jour pour les chapeaux, le mauve qu'on ne trouve presque plus à réassortir nulle part, le mauve, douce couleur de mélancolie, couleur de tendresse et de fleur qui tombe, couleur fugitive aussi, et qui passe trop vite, hélas! sur la caresse un peu brusque des souffles venus du large.

* * *

Si grand'mère est exquise, maman est ravissante. Comme dit l'oncle Paul: "Ce qui me plaît le mieux dans ma famille, c'est que, vieilles ou jeunes, les femmes ont l'art de s'y bien nipper". La robe de broderie anglaise de maman est en effet d'une fi-

nesse qui sourit à la vie, d'une blancheur qui rafraîchit les yeux; au corsage, un empiècement de valenciennes, posé à clair, laisse transparaître le nacré rosé de son cou joli. Maman obéit aux commandements de la mode; sa jeunesse l'y autorise, et elle accorde une importance exagérée aux manches, telles qu'on les doit porter. A ses bras, les horribles manches prennent d'ailleurs une tournure des plus attrayantes. Et, on aime presque leur ampleur à parer la grâce d'une si jolie femme.

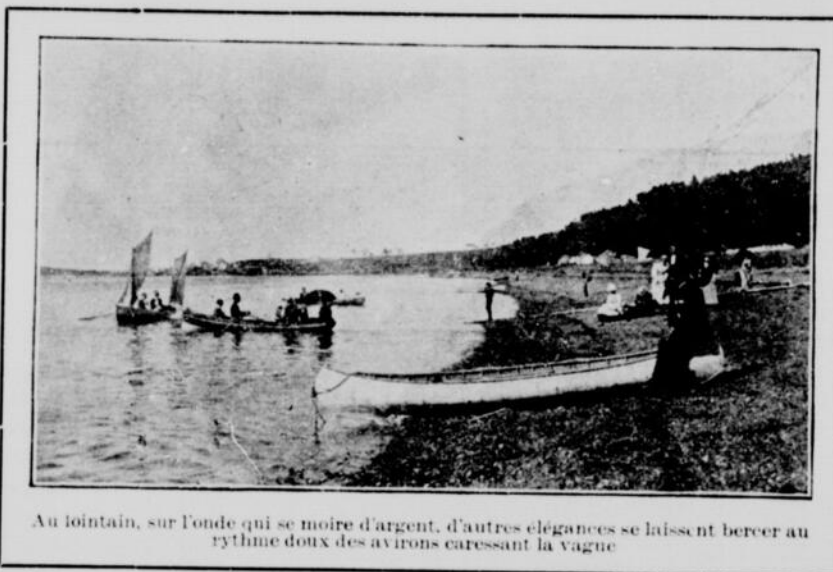
Sur ces délicieux "cheveux de la reine" elle a posé une forme Louis XV, en crin "bleu lavé" qu'idéalisent deux hortensias, du même ton indécis.

A son cou délicat que ne quitte jamais le simple rang de perle, maman a glissé un sautoir d'argent natif qu'ornent seuls quelques diamants du Tonkin, car en femme prudente, que terrifièrent quelques vols de bijoux célèbres, maman a laissé à la ville son bel écrin, et se contente en voyage de bijoux de fantaisie. Seules, les merveilleuses bagues étincellent à ses doigts fuselé et on peut là, les admirer tout à loisir, car ses mains mignonnes ont sacrifié à la mode estivale des mitaines de dentelle, et on ne sait ce qu'on doit le plus admirer des beaux bijoux ou de la petite main.

Et telle que nous la voyons, en cette fin de jour; mauve et diaphane, elle est bien en vérité, comme dit encore le galant oncle Paul, princesse de rêve et d'harmonie.

* * *

Tante Mad... Anthithèse. Sa tête brune et bou-



Au lointain, sur l'onde qui se moire d'argent, d'autres élégances se laissent bercer au rythme doux des avirons caressant la vague

clée à toute la hardiesse de la sportswoman, de la Diane moderne. Elle est énergique dans ses mines, énergique dans ses attitudes, énergique et sans façon. Panama, piqué blanc, ceinture de souple cuir rouge, etc. C'est la classique "miss Tennis" à la mode américaine, à la mode du jour. A ses souliers de combat elle a substitué en sortant du "court" des bottines haut lacées de cuir rouge, comme celui de sa ceinture (le seul genre de bottines qui autorise le lacet)... Ah! ces bottines, à talons plats, ces bottines vernies en ligne directe de Manhattans, ont-elles assez fait l'indignation de grand'mère. Des horreurs! genre et goût déplorables! mais tante Mad a tenu bon et a gardé ses bottines. Tante Mad veut être américaine jusqu'au bout de ses doigts de pieds. Ne contrarions pas cette douce manie, qui ne fait de mal à personne, et qui ne vivra jamais que l'espace d'une saison.

* * *

Le soleil achève de se noyer: la traînée de sang se efface lentement à l'horizon; l'heure s'enténêbre et frissonne, avec la brise qui fraîchit, à chaque minute. Tante Mad prend deux petites vareuses de gros drap rouge, qu'elle court jeter sur les épaules de Bob et de Riquet. On quitte à regret le Port-Arthur de sables, que le flot s'approprie à investir, et dont nulle trace ne survivra au jeu brutal de la marée destructive... Maman se pelotonne frileusement dans un grand carriek de drap craie, tandis que grand'mère s'enveloppe d'une mante de taffetas changeant comme en portaient les marquises du siècle avant dernier. Seule, tante Mad, fière de sa taille fine et fière de sa santé aguerrie par le sport affirme par son mépris des plus vulgaires précautions son insensibilité aux changements de température.

Un dernier appel de cloches se fait entendre; il

sonne le rassemblement des poètes, des rêveurs, hommes ou femmes, qui, dans la tranquille beauté du soleil couchant ont négligé les suggestions de leur estomac affamé. Et, lentement, comme à regret, tous s'éloignent de la plage qui s'embrume. Là-bas, au-dessus d'un rideau de verdure, sous le bleu du ciel assombri, le chalet profile les élégances de sa normande et rustique architecture.

Les réceptions à la campagne

Pique-Niques et Garden-Parties

Les garden-parties sont une réception de jour ayant généralement lieu dans un parc ou dans un jardin, ainsi que leur nom l'indique, et auxquelles, par conséquent, les femmes viennent en toilettes montantes, élégantes et légères; les hommes en complets et chapeaux de paille.

On y invite au moins dix jours à l'avance; le programme des divertissements peut-être varié à l'infini, et comprend tous les jeux et tous les sports de plein air. Le buffet est celui d'un lunch élégant et confortable, c'est-à-dire qu'il comporte: café, thé, chocolat, champagne et boissons glacées, fruits de la saison et gâteaux variés, sans oublier les sandwiches réconfortantes pour les joueurs fatigués par un tennis un peu dur.

L'organisation d'une pareille fête est relativement facile, si l'on dispose d'une installation spacieuse, d'un personnel suffisant et qu'on soit à proximité d'une ville pour l'envoi des glaces et des pâtisseries.

Toute autre et bien plus compliquée sous son apparence sans façon, est la mise en train d'un pique-nique, cette joyeuse réunion si appréciée par la gaie jeunesse. Il est entendu qu'elle comporte une certaine intimité entre les personnes qui y prennent part et que celles-ci se réunissent au moins une fois à l'avance pour en discuter la date, choisir le lieu du rendez-vous, le mode de locomotion pour s'y rendre, et s'entendre sur la part que chacun apportera à ces joyeuses agapes.

Il n'y a donc pas à faire d'invitations proprement dites, mais néanmoins il est absolument indispensable qu'une person-

ne complaisante et expérimentée prenne la direction de la petite expédition en miniature, se charge d'en régler les détails, et assume la responsabilité des choses pratiques et intéressantes que chacun s'empresserait d'oublier.

La composition d'un menu froid est toujours à peu près la même; on s'arrangera néanmoins pour qu'il ne comporte que des plats faciles à transporter.

On se distribuera donc l'apport des mets, réservant habituellement l'appoint des vins et des liqueurs aux célibataires.

Quant à la dévouée organisatrice, c'est à elle qu'incombera, outre sa part, la multiplicité des détails: pain, sel, condiments, moutarde et pickles et aussi le transport du matériel nécessaire, vaisselle, argenterie et linge. Il est prudent de n'emporter qu'une vaisselle assez solide, faïence rustique, décorée de fleurs ou de fruits; argenterie de peu de valeur, linge fantaisie égayé de nuances vives donnant un joli ton parmi la verdure. Tout cela soigneusement emballé, dans des paniers spéciaux.

Les jeunes filles et les jeunes gens de la bande se chargeront eux-mêmes du service et jouiront ainsi d'une plus franche intimité. Si cela est possible, il est très pratique de choisir le lieu du rendez-vous pas trop éloigné d'une ferme où l'on puisse se procurer de bonne eau, de savoureuse crème, quelques fruits bien frais. Là encore l'intervention de l'organisatrice sera nécessaire, elle devra s'y rendre elle-même quelques jours à l'avance afin de voir les ressources qu'elle y pourra trouver et la possibilité d'un refuge en cas de pluie ou d'orage. Elle sera largement récompensée de sa peine, par la joie des éclats de rire et la manifestation des beaux appétits au jour de la gaie partie.

COLETTE.

Feuilleton de
L'ALBUM
UNIVERSEL

Par
PIERRE
L'HERMITE

L'Emprise

(Suite)

—Mais oui... c'est désirable et terrible d'être votre associé dans une affaire industrielle... Je vous ai dit, et je vous répète: avec les femmes, on ne sait jamais!... Vous obéissez tout d'un coup à des mobiles si parfaitement ridicules, vous faites attention à tant de choses! Une jalousie... un mécontentement, un numéro 13, une salière qui se renverse, une toilette qui va mal... Il y a dans tout crâne féminin une gouttière plus ou moins invisible par laquelle, en quelques instants, s'écoule la plus belle raison et le plus solide bon sens. Aussi, pour un ingénieur pratique et posé comme moi, avouez que l'inquiétude est justifiée, surtout quand il a fait d'une femme le pivot central de toutes ses combinaisons... Soyez franche... n'est-ce pas exact, tout ce que je vous dis là?...

Alberte paraît s'amuser beaucoup de cette analyse féminine à la Dietzch. Alors il se lève:

—Le comble, c'est que vous avez encore l'air de vous moquer de moi!...

—Parfaitement... Ah! comme je me chargerais de bouleverser votre algèbre!... Vous connaissez à peine le premier millimètre de notre épiderme...

—... J'aime mieux les wagons, c'est moins compliqué. Adieu, j'ai une voiture en bas; votre psychologie va me coûter deux francs de plus. Je pars à l'usine prendre le courrier, et surtout demain, demain!... n'oubliez pas!...

—Soyez donc tranquille... Je suis plus forte que vous!...

Le lendemain, Alberte fut longue à sa toilette; on eût dit un jeune sous-lieutenant avant sa première bataille. C'est, en effet, la première fois que la jeune femme va rencontrer Bruno sur un terrain autre que celui des affaires, et, comme un officier qui n'a pas encore pris contact avec l'ennemi, elle hésite...

Dietzch a jugé M. de Saint-Agilbert à son point de vue "homme"... Mais toutes ces appréciations utilitaires ne lui disent rien, à elle, qui, pour agir, a besoin d'autres documents. Doit-elle être, à ce dîner, d'une correction classique... rééditer à Paris la petite cousine de là-bas, ou faut-il prendre position, égayer la sobriété d'un costume select par ce que je ne sais quoi qui est la fleur étrange de la capitale, attirant les uns, comme la flamme le papillon, repoussant les autres d'une façon définitive par la constatation qu'on n'est pas... qu'on ne peut plus être de leur monde?

Pendant que la jeune fille réfléchit, elle aperçoit sur sa table à coiffer la lettre de M. de Saint-Agilbert l'invitant pour ce soir; à peine l'a-t-elle parcourue tout à l'heure, sachant d'avance par Dietzch ce qu'elle contenait; mais, dans son indécision, elle éprouve le besoin de la reprendre, de la relire, de chercher dans cette écriture ce qu'elle peut lui confier pour compléter, au point de vue spécial où elle se place, les données qu'elle possède sur le caractère du comte.

L'écriture est petite, mièvre, avec les pleins subtils du nerveux passionné; les "t" ne sont pas barrés, ni les "i" pointés, indices certains de la négligence habituelle d'un esprit qui n'aime pas à descendre aux détails; et pourtant, la signature s'élançant de bas en haut, toute grêle, presque forcée, donne l'impression d'un ambitieux qui voudrait arriver sans en avoir la force.

—Décidément, il a tout pour se perdre, ce petit garçon-là!... murmure la jeune fille en souriant méchamment devant sa glace.

Mais comme plusieurs sûretés valent mieux qu'une, Alberte ménage les transitions; et à 7 heures moins un quart, dans sa voiture louée au mois, quand l'associée de Dietzch se dirige vers le quartier Saint-Honoré d'Eylau, où le comte habite, elle est impeccablement mise en noir, sans aucun autre bijou qu'un dragon d'or vert qui tord ses anneaux dans une broche ronde, chef-d'œuvre de Mellerio. Et elle a grand air dans cette voiture découverte, blottie au milieu de ses fourrures, regardant d'un oeil distrait le monde qui passe, tout entière à la

pensée intérieure qui chante en son âme compliquée l'hallali de l'argent.

Il est exactement 7 heures 5 quand Alberte sonne au premier étage où M. de Saint-Agilbert attend son monde avec impatience. C'est la première fois qu'il reçoit dans son "chez lui" de Paris, et il éprouve une joie d'enfant à montrer sa jeune installation. Il comptait beaucoup sur Dietzch pour briser la glace, et ce fut avec une certaine gêne qu'il vit arriver Mlle Hammester la première, et seule:

—Je suis en retard?... dit-elle en s'excusant gentiment.

—Pas du tout, Mademoiselle; figurez-vous que je viens de recevoir un télégramme de ce coquin de Dietzch, il ne pourra pas venir ici avant une demi-heure.

—Alors, il faut l'attendre...

—Vous croyez?... J'ai peur que vous ne mouriez d'inanition?...

—Mais nullement, je prends le thé à 5 heures et ne dine jamais qu'à 8.

Puis, sentant que M. de Saint-Agilbert n'est vraiment, comme elle l'a pensé, qu'un grand bébé un peu gauche, qu'il faut mettre à l'aise, elle aborde le terrain facile des banalités:

—Comment! Vous êtes déjà complètement installé!... Je m'attendais à être en garçon, au mi-



Un crayon à la main, Alberte dit gentiment au comte sa manière de voir.

lieu des malles, et vous nous recevez dans un vrai petit palais...

—Oh! fait le comte en retrouvant nerveusement sa moustache, je suis allé vite... J'aime les choses menées militairement!... Voulez-vous me permettre?... Si cela peut vous intéresser, je vais vous faire les honneurs de mon campement.

—Oh! campement! Vous vous calomniez!...

Bruno conduit alors Alberte au travers de son appartement, lui explique la genèse du choix de chaque pièce; la jeune fille regarde, écoute avec une expression de grand intérêt. Tout est meublé d'une façon lourde et classique par un tapissier qui connaît son métier et surtout l'art de faire dépenser au client le plus d'argent possible. On dirait une exposition quelconque de grand magasin, la réalisation d'une gravure de catalogue. A part une sorte d'atelier à moitié fini, et dont la disposition permettrait de faire quelque chose d'infiniment mieux, rien n'annonce, même pour l'avenir, une note personnelle quelconque. Le jeune homme est riche, c'est la seule révélation que fasse son mobilier.

Mentalement, Alberte calcule ce qu'il a dû payer cette installation: au moins trente-cinq mille francs. Quel enfant prodigue!... Ainsi, pour ne

pas l'avoir suffisamment encadré... pour l'avoir, une seule fois, laissé agir seul, le comte a jeté dans un clinquant coûteux une respectable partie du capital destiné à l'usine... il leur vole bien vingt mille francs!... Le fameux Dietzch aurait dû prévoir cette folie, car, avec la moitié de cette somme, elle, Alberte, se serait chargée toute seule de lui composer un ensemble dix fois plus coquet, artistique et distingué. Sans doute, pas son installation à elle!... Quand elle est chez elle, elle est chez elle!... ne faisant aucune concession au goût de ses visiteurs, leur imposant, par l'aspect si particulier de son "home", la totalité de sa manière de sentir... S'ils ne l'aiment pas, qu'ils restent chez eux!... Mais enfin, pour Bruno, comme elle aurait vite trouvé le moyen terme!...

Elle voit bien ce qu'il aurait fallu: une sorte de garçonnière claire, vivante, moderne... Il eût été si simple, dès l'arrivée de Bruno à Paris, de s'offrir pour aider son installation!... Tandis qu'abandonné à lui-même, il a presque instinctivement reconstitué ici et à grands frais, en dehors du cadre grandiose qui l'avait jadis inspirée, la lourde grisaille du château de ses aïeux avec la volonté évidente d'affirmer son indépendance en faisant le contraire. Dans son appartement, tout est rapetissé à la chiche mesure des habitations modernes; et les formes pesantes, inventées par les ligueurs qui pensaient aux barricades en sculptant en plein bois leurs fauteuils et leurs escabeaux, semblent écrasées par les malheureux trois mètres que concèdent à regret les architectes des entresols actuels.

Qui sait, peut-être reste-t-il quelque chose encore à faire?... Et Alberte esquisse quelques conseils discrets en tant que femme, les greffant avec soin sur les idées déjà pressenties du comte. Un crayon à la main, elle lui rectifie d'abord son atelier, lui dit sa manière de voir; et d'une pièce quelconque fait jaillir sur le papier un projet qui séduit aussitôt le jeune homme: celui de composer une pièce intermédiaire entre l'atelier proprement dit et le "hall" des riches maisons du Nord, dans laquelle on mettrait tout, musique, peinture, bibliothèque, table de lecture, billard, etc., etc... une de ces salles commodes, où l'on n'a presque pas besoin de s'occuper de ses invités, tellement ils trouvent immédiatement de choses à regarder dans le coin où les circonstances les ont placés.

Bruno, que ce sujet de médiocre envergure intéresse au plus haut point, provoque les réflexions d'Alberte, exige presque des critiques... Sûrement, il s'est trompé!... D'ailleurs, le tapissier avait un air qui ne lui revenait pas... Que de voleurs dans ce Paris! Et puis, il est jeune, et là-bas, à Fleurines, on aime trop les souvenirs pour s'occuper de l'actualité en ameublement; son éducation tout entière est à reprendre pour le nouveau milieu auquel sa famille ne le croyait pas destiné et qui le passionne. Sans effort sur ce tout petit thème, sans tirer de bien grands jeux, Alberte s'impose à cette âme neuve, fixe déjà les jalons de sa prise de possession... estime pour son intelligence supérieure, pour son goût artistique, pour son expérience déjà grande de la vie... elle devine l'éclosion de tous ces sentiments dans un terrain plus préparé qu'elle ne supposait; encore un peu, ce nigaud lui proposerait là... tout de suite, de devenir sa sœur!... sa grande sœur!... Et l'esprit intérieur, le "daimon" des Grecs, éclate de rire dans l'âme de la complice de Dietzch.

Il n'y a pas une demi-heure qu'ils sont en tête-à-tête, et Alberte doit déjà, pour le jeune homme, courir les magasins et y choisir ces choses qu'une femme seule sait trouver. Le petit comte a constaté son erreur, et maintenant elle l'énerve; il est pressé de voir la réalisation du plan d'Alberte; il faut que tout soit parfait, et le plus tôt possible...

—Parfait?... observe la jeune fille, je ne garantis pas de réussir.

—J'en suis sûr!

—Il y a des ombres même dans le soleil...

—Mais pas en vous!... Oh! comme je suis content de vous avoir rencontrés... Dietzch et vous... Mais surtout vous!...

Tous les deux, dans le silence et la demi-obscurité du grand salon, conversent comme de vieux

amis de famille; Alberte, questionnée par le comte, se laisse aller à des confidences :

— Sans le moindre doute, elle aurait eu beaucoup de plaisir, peut-être du goût à se créer un intérieur, à l'embellir, à s'y installer bien à l'abri de la foule; elle possédait quelque chose de ce genre, mais comme la réalité était loin du rêve qui vivait là!... — elle mettait le doigt sur son front — car sa fortune avait été bouleversée par la grève formidable du Val d'Api, son père s'était tué, et elle restait seule... toute seule dans la vie... avec l'obligation de lutter, non pas pour son pain, sans doute, mais pour garder la place sociale qu'elle occupait jadis, et dont, en sa fierté, elle ne consentait pas à descendre... A certaines heures, c'était pénible, surtout pour elle qui avait connu d'abord la vie riche et facile uniquement, où la question d'argent ne compte même pas.

Il fallait la dureté des temps modernes pour donner naissance à cette situation anormale une jeune fille du monde, demandant, sans intermédiaire, à l'industrie les ressources nécessaires pour garantir son indépendance dans la société... Evidemment, ce contact trop brutal avec la matérialité des choses assombrissait l'époque de la vie où, pour tant d'autres jeunes filles, s'épanouissait la fleur sainte de l'amour, sous le soleil tranquille de l'affection familiale avec les préoccupations utilitaires; elle a tout abdiqué, excepté sa fierté... Comme à la porte de l'enfer de Dante, elle est entrée dans sa nouvelle vie, laissant toute espérance... Elle marche son dur chemin, seule avec ses tragiques souvenirs, ne laissant plus pousser sur le terrain dévasté de son cœur que la reconnaissance pour ceux qui ne refusent pas de l'aider et essayent, par leur abnégation et leur bienveillance, d'abaisser sous ses pas quelques-unes des épines de la route...

Mais pendant qu'elle parle, M. de Saint-Agilbert fait des signes énergiques de dénégation; il proteste contre cette idée que le souci de la vie matérielle découronne un front de jeune fille... Il estime que la vérité se trouve dans l'opinion contraire; il compare la vie de sa cousine, cette Luce, qui s'est donné la peine de naître et de se laisser bêtement vivre, sans une préoccupation, sans un effort, avec l'existence tourmentée d'Alberte, qui est une vraie bataille, où elle se fraye un passage à travers des difficultés sans cesse renaissantes, et, de haute lutte, conquiert une situation, une influence, dont elle a le mérite et la gloire... Le comte met sur ce front la couronne de fer des héroïnes d'autrefois; et cette couronne vaut tous les misérables hochets dont se paccotent les poupées actuelles! Ainsi, se soir, Alberte, dans sa simple toilette noire, symbole du deuil de sa vie, est d'une poésie plus touchante que toutes ces femmes qu'il a l'occasion de voir aux soirées mondaines, et qui portent le pain de cent familles sur une robe qu'elles ne remettront pas deux fois...

— D'ailleurs, conclut Bruno, votre destinée, Mademoiselle, est semblable à la mienne; nous sommes frères d'armes; moi aussi, je suis un industriel!...

— Oh! proteste Alberte, vous êtes le comte de Saint-Agilbert, c'est-à-dire un engagé volontaire de l'usine!

— Et au Val d'Api, n'étiez-vous pas aussi, comme moi, une volontaire de l'industriel?... A cette époque, votre fortune dépassait la mienne, et déjà vous marchiez dans cette voie, où votre activité trouvait un élément digne d'elle; je vous le répète, vous êtes un compagnon d'armes!... Vous avez été vaincue dans une première bataille, c'est possible; mais comme vous avez le temps d'en gagner d'autres!... Et laissez-moi vous dire, Mademoiselle, non comme une parole en l'air, mais comme l'expression d'un désir ardent et d'une pensée mûrement réfléchie, une de mes plus grandes joies de l'avenir sera de vous y aider...

— Merci...

Et elle lui tendit sa main en un geste ému de gratitude. Quelques instants, Bruno conserve dans la sienne cette main, si finement gantée qu'il la sent trembler, frissonner d'émotion reconnaissante entre ses doigts.

A ce moment, une bruyante sonnerie de l'antichambre annonce l'arrivée de Dietzch. D'un commun accord, les jeunes gens se lèvent, comme si, déjà, il y avait du mystère entre eux deux, un lien qui ne regardait pas Dietzch, et qui avait sa pudeur, comme tout ce qui est intime... L'ingénieur apparaît avec l'air tumultueusement affairé d'un brave homme retenu par mille choses diverses, contre lesquelles il n'a pas le courage de se mettre en colère.

— Que voulez-vous, mon cher comte, je suis trop bon!... Je n'ai pas osé éconduire une délégation d'ouvriers, très anxieux de savoir si notre nouvelle machine ne supprimera pas des bras... Claude et moi les avons rassurés, mais il a fallu une bonne

demi-heure d'explications... Vous devez être furioux!...

— Moi, pas du tout... au contraire!...

— Pourvu que le dîner ne soit pas brûlé!...

Dietzch joint les mains en un geste comique, pour supplier le ciel d'épargner à sa gourmandise une telle épreuve...

— C'est que je meurs de faim, et, en montant ici, j'ai pressenti de bien bonnes choses!

— Mais il est scandaleux, cet ingénieur!... s'écrie Alberte.

— Que voulez-vous? la gourmandise est un de mes petits côtés faibles.

Pendant le dîner, Dietzch, très en train, fait presque tous les frais de la conversation; mais, malgré toute son exubérance, il dit infiniment moins de choses que ne s'en confient, pour la première fois, les yeux d'Alberte et du comte, qui s'attardent en ce langage des commencements, où tout semble permis encore, parce que tout est vague, et qui crée parfois de tels subits courants, que l'homme le plus fort s'y engage, y tournoie, s'y débat, pour sombrer malgré de tardifs et désespérés efforts, dans le gouffre banal où gisent les aveugles brisés, les fortunes détruites, les âmes des jeunes gens qui auraient pu devenir quelque chose dans la vie, et qui ne sont déjà plus que du bois mort, tout prêt à flamber sous l'éclair de la justice de Dieu!...

XI

Et pendant que tout chante la joie au logis de son patron, Claude, seul dans son pavillon de pierres meulières, plus seul encore dans cette grande usine, trouve bien longues les premières semaines passées à Paris. Il a meublé sa maison du mieux qu'il a pu; ce n'est pas beaucoup dire, car un homme seul n'a pas grand goût pour installer un intérieur, et il a besoin de si peu quand il est loin de l'épouse, de l'enfant et du foyer, les seules choses qui, sur la route monotone, font penser à s'arrêter au bord du chemin et à cueillir quelques fleurs pour en parer le nid... Aussi chaque pièce donne-t-elle l'impression de froid et de vide; la sensation que l'on campe ici, et que ce n'est pas là le vrai "home".

Claude l'a prévue, cette sensation; quand elle bat son plein et devient une obsession, il se raisonne, se raidit contre elle :

— Allons, Claude, mon ami, tu n'es pas une petite fille!... Tu ne vas pas te mettre à broyer du noir ridiculement et à boudier la fortune, parce que ta femme n'est pas là pour en jouir avec toi!...

D'ailleurs, Paule tâche d'être aussi peu absente que possible, et ne pouvant quitter Fleurines, puisque son mari a désiré qu'elle ne vint pas à Paris, au moins dans les premiers temps, elle lui écrit de longues lettres deux fois par semaine, cherchant à le maintenir dans l'atmosphère du pays, l'entretenant des anciennes préoccupations de Jean et d'Annie, qui sont rentrés en classe et parlent souvent de leur père... du Mathurin, qui finit ses labours et vient au cottage dans les longues soirées que donne l'hiver. Elle raconte le château devenu tout triste, comme un corps sans âme; elle parle de la douairière qui chaque jour semble vieillir, du pays qui vit maintenant par en bas, comme les arbres dont la tête fut coupée. Le comte, actuellement maire de Fleurines, comme l'ont été pendant leur vie entière tous les siens, peut être sûr de ne pas conserver cette place; et même, dès les prochaines élections, la commune lui fera probablement sentir qu'elle n'est pas une quantité négligeable, et qu'elle sait avoir la fierté de rompre une alliance qui semble gêner.

D'ailleurs, en dehors de toute jalousie de caste, l'absence perpétuelle du jeune maire laisse en souffrance une foule d'intérêts communaux, et dans tout le village règne un mécontentement non dissimulé, dont on n'épargne pas l'expression aux domestiques du château. On compare la conduite de l'ancien et du nouveau comte; le père de Bruno faisait chaque mois travailler les ouvriers de la commune jusqu'à la concurrence d'un salaire de douze cents francs; et cet argent lui servait à la fois, d'une façon honnête, le pays dans la main et augmentait sans cesse la valeur de ses terres; c'était une sorte de campagne électorale avec action continue; tandis que son fils n'a jamais su que traverser le pays comme un fou, de toute la vitesse de son automobile, réservant en fin de compte la totalité de ses faveurs pour Paris et pour un étranger louche qui avait des allures d'espion. Dans ces conditions, aux yeux des paysans, il devient non seulement une sorte d'apostat reniant à la fois son passé, sa famille et sa terre, mais encore et surtout un petit Parisien de malheur, dont l'absence constante lèse leurs intérêts; à la première occasion, on

le lui dira, et vertement... et il verra si le tiers-état compte à Fleurine!

Mais si Paule, dans la lettre à son mari, insiste sur l'appréciation sévère portée contre M. de Saint-Agilbert, elle ne dit jamais un mot de la situation faite à elle-même par le départ de son mari, et ce silence n'est pas sans signification. Claude l'accepte avec une sorte de peur instinctive; les faibles préfèrent souvent ne pas savoir, car certaines ignorances permettent d'espérer encore et de ne pas se décider.

Le fils du Mathurin imite donc par crainte le silence que sa femme observe par délicatesse, et il n'aborde pas plus le fond des choses qui lui sont personnelles à Paris, qu'il ne pose de questions sur la situation réelle du cottage; il estime avoir assez d'ennuis, sans les accroître en les faisant connaître à une affection toujours alarmée.

En réalité, rien n'est facile ici, ni dans sa vie privée, ni dans sa situation de chef de service responsable.

Tous les matins, la concierge Rabaroux, femme de l'ancien locataire du pavillon, vient faire le ménage de Claude. Le jeune homme l'a choisie pour se faire pardonner l'expropriation, dont il avait été à la fois la cause involontaire et le bénéficiaire. Or, dans la circonstance, cette bonté devient une faiblesse, une véritable erreur commise par un homme peu au courant de la profondeur de certaines haines et de la complication de certaines jalousies. On est toujours imprudent de ne pas se montrer radical et énergique avec les mauvais; la femme Rabaroux en est la preuve vivante. Pendant l'absence de Claude, occupé presque toute la journée à l'usine, elle sent monter en elle des colères sauvages, un besoin de crier dans ces pièces qui avaient été siennes, et dont elle vient d'être dépossédée par cet inconnu. Alors, elle s'en prend aux meubles, qu'elle secoue en tempête sous prétexte de les frotter; elle se venge sur le lit, qu'elle fait à coups de poings; sur la cuisine, qu'elle brûle; sur les souliers, qu'elle brandit par les cordons, comme on traîne des vaincus par les cheveux, pour leur jeter d'un geste méprisant au travers du couloir: "Et va donc... vermine!..."

...Avoir été maîtresse ici dans la solitude des terrains abandonnés, avoir surnagé pendant de longues années, malgré tous les naufrages de cette mer industrielle, toutes les faillites, toutes les banqueroutes!... Et non seulement se voir chassée sans discussion, à la suite d'une intrigue dont elle ne comprend pas bien la trame... mais encore faire le ménage, laver la vaisselle et cirer les bottes de cet ancien cherretier qui l'a dépossédée!...

Car ici, Claude Routier est, pour tous les ouvriers, le fils du paysan, "Patate!..." comme l'appellent les quelques Parisiens qui travaillent à l'usine, instruits par les camarades du Val de la première situation de leur nouveau chef.

Quelques-uns l'aiment réellement, sans oser toutefois le manifester; là, comme ailleurs, les bons n'ont guère que le courage du silence; et quand les fortes têtes ont parlé, tout le monde s'incline, comme au souffle du vent s'incline un peuple de roseaux.

Parmi ces fortes têtes, Sandrin est la première, et elle est si forte que Dietzch compte de plus en plus avec elle. Plusieurs fois il avait eu le projet de le renvoyer, mais toujours il a dû renoncer à cette pensée; car Sandrin, remarquable contre-maître dans sa partie, a vu beaucoup de choses dont la révélation actuelle pourrait couper dans leur fleur bien des espérances. Dietzch devine en lui un observateur silencieux, adversaire ou allié, suivant l'attitude de son chef; et même, une des raisons qui ont encore poussé l'ingénieur à choisir Claude comme directeur responsable se trouve dans le désir de contre-balancer cette influence qu'il redoute, en lui suscitant un rival. Dans ces conditions, le personnel des contre-maîtres étant fatalement divisé, l'ingénieur serait toujours le roi d'une situation qu'on ne pourrait plus orienter en bloc contre lui.

Par un raffinement d'intrigue et un luxe de précautions, Dietzch, dans un jour d'expansion avec Sandrin, alla même jusqu'à lui confier tout bas que Claude n'était à l'usine que par la volonté expresse de M. de Saint-Agilbert, et, qui sait? peut-être avec la mandat secret de les surveiller tous.

La lutte se localise donc, sous la surveillance de Dietzch, entre ces deux hommes: Claude Routier d'une part, et Sandrin de l'autre. A première vue, elle est inégale; Claude vient d'arriver dans l'usine; autoritaire en apparence, il n'est au fond ni méchant ni haineux; il a pour se défendre son travail et sa loyauté; et, pour le perdre, sa nature tout d'une pièce, qui peut, en un jour de secousse violente, se briser pour toujours.

(A suivre)

La Quarantaine de la Grosse-Isle

(Photographies inédites prises spécialement pour l'Album Universel)



Vue du débarcadère de la quarantaine de la Grosse Isle



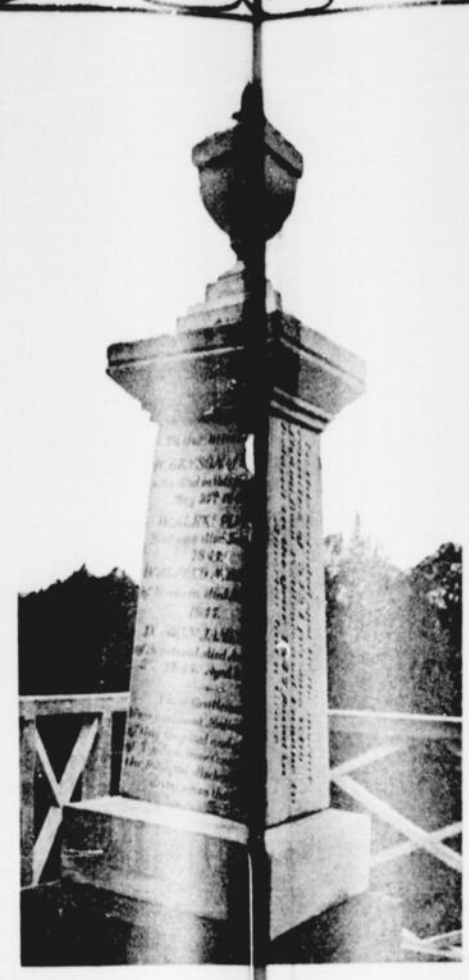
Vue générale des établissements sanitaires



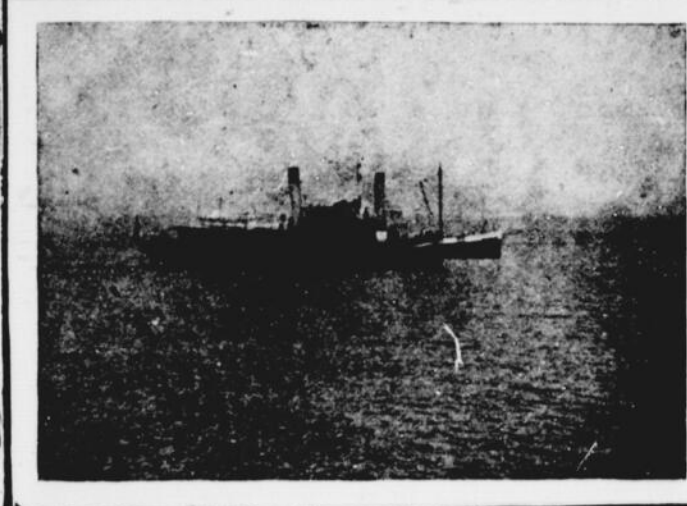
Un rocher pittoresque



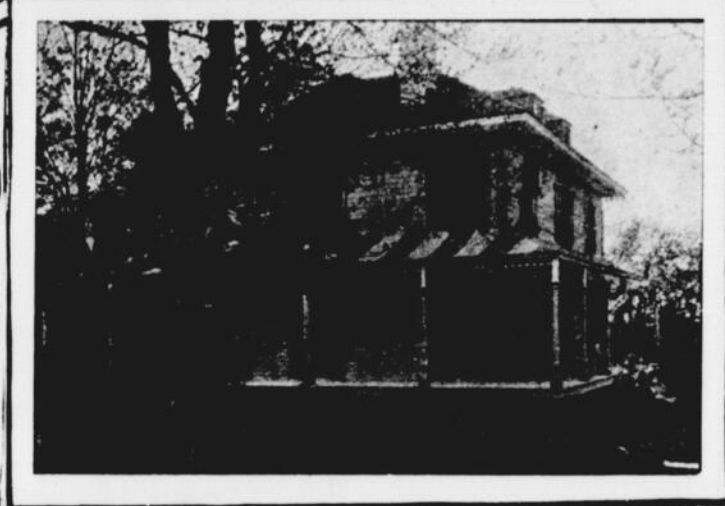
"Le rocher perfide." La marée y trompe tous ceux qui s'y aventurent



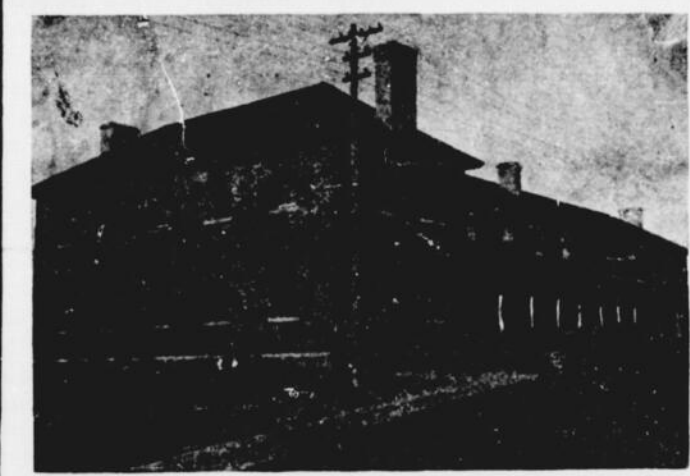
Un monument à la mémoire



Le "Challenger" et le "Contest"



La maison du docteur



L'hôpital



Des colons comme il en faut



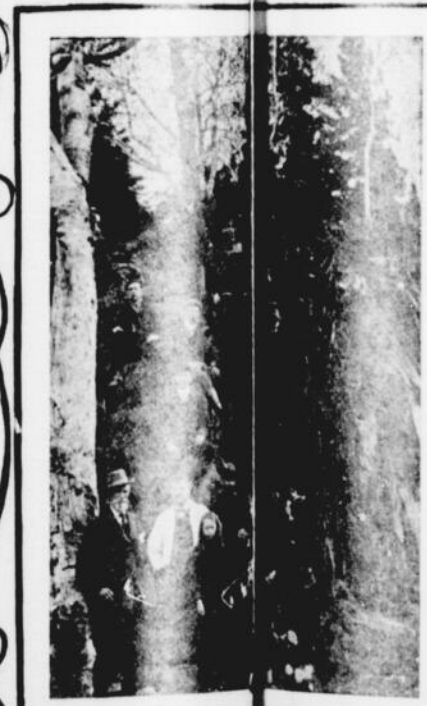
Toutes les races groupées



Un type hardi, pris sur un radeau



Groupe de serveurs du "Kensington"



Un rocher bien animé



Ceux qui protestent contre le menu



L'église protestante



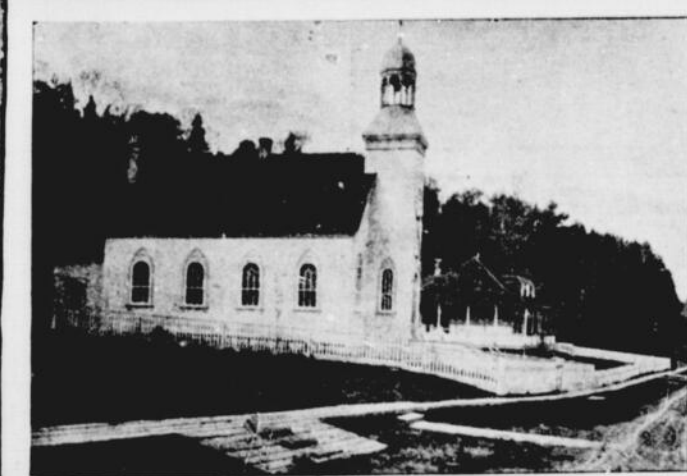
Groupe familial. Mariés—Fiancés



La vallée au bas du monument



Inde Zelande Canada Jersey Irlande Australie
Ecosse Chine Canada-Français
Calles Afrique-Sud Angleterre



L'église catholique



Mozart dirigeant l'exécution de son Requiem, le dernier jour de sa vie (d'après le tableau de R.-M. de Munkacsy)

Mozart, prodige musical

MOZART (Jean-Chrysostôme-Wolfgang-Théophile), né le 27 janvier 1756 à Salzbourg (Autriche) était fils d'un maître de chapelle. Ses dispositions pour la musique étaient d'une telle précocité qu'à l'âge de trois ans le futur auteur de *Don Juan* trouvait, comme accompagnement aux exercices de clavecin de sa soeur aînée, Marie-Anne, des suites de tierces, s'harmonisant à merveille.

Agé de quatre ans, le petit virtuose composait déjà des menuets pleins de charme et improvisait sur le violon, qu'il avait appris sans le secours d'aucun maître.

Son père, frappé d'aussi merveilleuses aptitudes, mit tous ses soins à les développer, et Wolfgang, à peine âgé de 7 ans, allait donner des concerts à Munich et à Vienne. L'étonnement qu'il produisait fut sans précédent; les auditeurs criaient au miracle. L'empereur d'Autriche François Ier voulut l'entendre: on appela le jeune enfant à la cour; il fit des prodiges. Les archiduchesses avaient pris l'enfant sublime en telle affection qu'elles voulurent le garder auprès d'elles au palais; elles l'avaient revêtu d'un costume princier.

L'année suivante, Mozart fit, avec sa famille un grand voyage en Allemagne, en Belgique, en France et en Angleterre. Il donnait des concerts; fêté, acclamé partout, il récoltait, dit le père dans une de ses lettres, de quoi monter une vraie boutique d'épées, de dentelles, de mantilles, de tabatières, de montres, d'étuis, etc.

Louis XV l'accueillit à Versailles.

A son retour à Salzbourg, Mozart s'enferma quelque temps pour reprendre ses études sous la direction de son père. Il analysa les compositions de Haendel et de Charles Emmanuel Bach et s'essaya dans la musique vocale. A l'âge de onze ans, Mozart écrivit son premier opéra: *la Finta semplice*.

Deux ans plus tard l'enfant était nommé maître de concert par l'empereur Joseph II, puis partait en Italie avec sa famille. Il visita Bologne, Naples, Milan, où il composa *Mithridate*. A Rome, il n'entendit qu'une seule fois, à la chapelle Sixtine, le fameux "Miserere" d'Allegri; il l'écrivit entièrement de mémoire, au grand étonnement de tous.

Après un nouveau voyage en France, Mozart retourna encore à Salzbourg, puis à Vienne où il consentit à donner quelques leçons, et où il fut nommé compositeur de la cour.

En 1787, il donna à Prague son chef-d'œuvre, *Don Juan*, puis vinrent *Così fan tutti*, plusieurs

symphonies, des sonates, la *Flûte enchantée* et le *Requiem*.

Mozart fut cruellement éprouvé par la mort de son père; sa santé délicate s'en ressentit; quatre ans après, le 5 décembre 1791, le divin Mozart succombait à une affection de poitrine. Il n'avait donc que 35 ans.

Quelques mois avant sa mort, un homme, que Mozart n'avait jamais vu et qu'il ne devait jamais plus revoir, sinistrement vêtu de noir de la tête aux pieds, vint lui commander un *Requiem* qu'il paya par avance en laissant sur la table un sac plein de thalers.



WOLFGANG THÉOPHILE MOZART, 1756-1791

Cette visite impressionna beaucoup Mozart; des pressentiments lugubres l'assaillirent; il lui sembla que cette oeuvre funèbre lui avait été commandée par une sorte d'"avertisseur du destin", et que c'était pour ses propres funérailles qu'il la composait.

Son imagination ainsi frappée augmenta encore son mal, et Mozart s'éteignit en écrivant les dernières mesures de ce terrible chant des morts.

Mozart, à vingt-six ans, était maigre et d'une

taille ordinaire, le nez long, les yeux gros, la tête exiguë.

Quoique mort très jeune, il a laissé plus de 600 oeuvres comprenant tous les genres. Sa mélodie, d'une parfaite pureté de contour, est reconnaissable entre toutes au charme expressif et pénétrant qui s'en dégage. Certaines formules harmoniques et des procédés de modulation souvent renouvelés peuvent aussi servir à reconnaître ses oeuvres toujours belles et inspirées.

Voici les principales oeuvres de ce maître incomparable: *Mithridate*, opéra, 1770; *La Finta giardiniera*, opéra-buffa, 1775; *Idomeneo*, opéra-seria, 1781; *L'enlèvement au Sérail*, opéra comique, 1782; *David de pénitente*, oratorio, 1783; *L'impressario*, opérette bouffe, 1786; *Les noces de Figaro*, opéra comique, 1796; *Don Juan*, opéra, 1787; *Così fan tutti*, opéra bouffe, 1790; *La Flûte enchantée*, opéra romantique repris à Paris sous le titre des *Mystères d'Isis*, 1791; *Requiem*, messe, 1791.

Après avoir été le plus inconcevable des enfants prodiges, puisque à quatre ans il composait de petits menuets que son père notait pendant qu'il les jouait, il parcourut de six ans à dix ans, sous la conduite de son père, bon violoniste et maître de chapelle, d'abord l'Autriche, l'Allemagne, puis la Belgique, la France, l'Angleterre et la Hollande, recueillant partout, dans les cours des rois et des empereurs, chez les princes et les seigneurs, les témoignages les plus flatteurs d'admiration, de louanges, qui se traduisaient, malheureusement, bien plus en baisers, en caresses et petits cadeaux, qu'en argent monnayé. Et cela dura jusqu'à l'âge de 23 ans où il dut accepter pour vivre, la modeste place d'organiste à la cathédrale de Salzbourg, son pays natal. Alors les circonstances lui permirent de prendre son essor.

Dans des genres excessivement variés, Mozart s'est élevé au-dessus de tout ce qui avait été fait avant lui et le nombre de ses ouvrages, d'après un catalogue très consciencieux, est de six cent vingt-six! Or, il est mort à trente-six ans, et dans un tel dénûment qu'on dut l'enterrer dans la fosse commune. La scène fut navrante: c'était par un temps épouvantable, la pluie et le vent faisaient rage; les rares amis formant le cortège l'ayant abandonné, les fossoyeurs durent accomplir sans témoins leur sinistre besogne; et quand, le lendemain, sa veuve voulut venir pleurer sur sa tombe, personne ne put la lui indiquer! et on ne l'a jamais retrouvée.

ALBT. LEFEBVRE.



Requiem de Mozart



ADAPTATION POUR LE PIANO



"REQUIEM."

Adagio

The musical score is written for piano and consists of seven systems of staves. The first system begins with a treble and bass clef, a key signature of one flat (B-flat), and a common time signature (C). The tempo marking "Adagio" is placed to the left of the first system. The score includes various musical notations such as notes, rests, and dynamic markings. The first system starts with a piano (p) dynamic. The second system includes a forte (f) dynamic. The third system continues the melodic and harmonic development. The fourth system features a piano (p) dynamic and includes pedal markings (PED. *) indicating where the sustain pedal should be used. The fifth system also includes pedal markings. The sixth system continues the complex texture. The seventh system concludes the piece with a final cadence. The overall style is that of a classical piano score, with clear notation and a focus on the harmonic and melodic lines.

2

Handwritten musical score for piano, featuring eight systems of staves. The notation includes treble and bass clefs, a key signature of one flat, and various musical symbols such as notes, rests, and dynamic markings like *f* and *p*. Pedal markings (*PED.*) and asterisks (*) are used to indicate specific performance techniques. The piece concludes with a double bar line and repeat signs.



Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

—Du "Sirius" ! répéta Mme de Miniac, tout l'équipage n'est donc pas mort ?

—Dame ! fit l'enfant, il n'en est pas resté beaucoup, à vrai dire...

La main de Jocelyne se posa sur son épaule :

—Le capitaine ? demanda-t-elle, oh ! réponds-moi, le capitaine...

—Prisonnier du Pacha, mademoiselle.

Le visage de Jocelyne s'éclaira subitement :

—Prisonnier ! Mais il peut revenir alors, ses frères feront pour lui tous les sacrifices possibles ! Prisonnier ! pauvre noble cœur !

—Ensemble, peut-être... murmura Mme de Miniac, comprends-tu, Jocelyne, Pierre et ton père se retrouvant dans les mêmes cachots.

—Mais toi ? reprit Jocelyne, comment t'es-tu évadé ?

—Par un sabord... Je suis mince, voyez-vous ; une fois à l'eau j'ai nagé... Pendant huit jours je suis resté au bord de la mer, lavant ma blessure, mourant de faim, dévoré par la fièvre... puis entré à Alger. J'ai cherché le consul... un vrai père pour les Français... Après, ah ! dame, je me suis obstiné à voir la vente des prisonniers... Je ne voulais pas les perdre de vue... Le capitaine fut mis dans les cachots du Pacha... Galhauban devint prisonnier sur les galères... C'était déjà quelque chose de savoir où les retrouver tous deux... Mais il me fallait aussi Jean-la-Grenade et Poigne-d'Acier... Pour notre pauvre Yvonne, le joueur de hautbois, on l'a emmené dans la campagne... Le chirurgien apprend la médecine à un docteur turc... Oh ! j'ai eu de la chance ! figurez-vous qu'un marchand de Marseille m'a pris à son bord pour me ramener en France... J'ai voulu revenir à Saint-Malo afin de vous apporter des nouvelles, et aussi pour rendre aux armateurs du "Sirius" ce que j'ai sauvé de leur navire...

—Et qu'as-tu sauvé, pauvre enfant ?

—Le pavillon ! répondit le mousse.

Il tira de son sein un lambeau de soie blanche brodé de fleurs de lys et le tendit à Mme de Miniac. Celle-ci y colla religieusement ses lèvres.

Quant à Jocelyne, elle serra dans ses bras l'héroïque enfant.

—C'est bien, ce que tu as fait là ! c'est beau !

—Galhauban m'avait recommandé de lui faire honneur, j'y ai tâché.

—Et tu l'as sauvé, comme le drapeau ?

—Histoire de chanter un air et de lui jeter une lime... Ils se sont évadés deux ensemble... Je les attendais à bord... Le capitaine ne savait rien... Un bien brave homme, le capitaine Croustillac... Mais il paraît que les autorités turques lui auraient fait un mauvais parti, si on avait su qu'il prenait à son bord des captifs évadés... Le soir même, je cachai Galhauban dans la soute à charbon ; le lendemain, il en sortit et se présenta devant Croustillac, noir d'escarbilles, maigre de faim, des marques bleues sur le dos... Il faisait pitié... Croustillac me condamna à recevoir vingt coups de garçette pour avoir introduit des étrangers sur son navire... Il me les doit encore... Quant à Galhauban et à son camarade, ils sont à Marseille, aidant au déchargement du vaisseau.

—Est-ce que Galhauban ne reviendra pas ? demanda Ganette.

L'enfant secoua la tête :

—Il reviendra quand il aura tenu la parole qu'il s'est donnée de sauver son capitaine ou de mourir à la peine.

—Ah ! le brave cœur ! dit Ganette.

—Je le rejoindrai dans huit jours... Je suis revenu pour voir Mme de Miniac, et lui donner des nouvelles du capitaine... Je remettrai le drapeau du "Sirius", puis après avoir reçu la bénédiction de l'aumônier de l'hospice, et embrassé la mère Cachalot, je retournerai à Marseille... On y est plus près d'Alger, voyez-vous...

La malade se souleva et le serra contre sa poitrine.

—Que Dieu te protège, mon enfant, dit-elle, tu m'apportes une dernière espérance !

Le mousse partagea le frugal repas des deux femmes, et fut servi par Ganette, qui interrompait sa besogne tantôt pour l'embrasser, tantôt pour s'essuyer les yeux.

Il dormit dans un cabinet servant de débarras, et le lendemain il alla remettre le drapeau aux armateurs de la frégate.

En vingt-quatre heures, le mousse devint populaire. Touchés de son précoce courage et de son sang-froid, les négociants le présentèrent au conseil de l'Amirauté. Un rapport fut envoyé au gouverneur de Bretagne, et l'orphelin de l'hôpital eut son jour de gloire.

Comblé de présents, voyant tomber dans ses petites mains des pièces d'or et une montre de prix, il eut un mot sublime qui lui parut le plus simple du monde.

—Avec tout cet argent, monsieur, demanda-t-il, pourrai-je racheter un matelot du "Sirius" ?

—Oui, répondit l'armateur.

—Alors je délivrerai Jean-la-Grenade ; je le connais, il tuera un Turc au moins, et on lui couperait la tête. A mon prochain voyage, je remettrai tout cela à notre Consul.

—Mais on te le donnait à toi, pour toi seul...

—Ai-je donc besoin d'argent ? Aurais-je le courage d'en dépenser quand les matelots du "Sirius" sont sous le bâton des Turcs... Le capitaine Croustillac se charge de moi ; je suis Breton, je ferai mon chemin...

Nul n'insista. Ne fallait-il point permettre à ce jeune cœur de se développer dans la générosité, le dévouement et l'amour ?

Il songea ensuite aux commissions de ses camarades.

La mère Cachalot n'avait point été la dernière à apprendre les hauts faits de l'orphelin, aussi l'accueillit-elle avec une tendresse vraiment maternelle.

Il dut d'abord raconter, devant les marins emplissant la grande salle, la bataille soutenue contre six navires turcs par la frégate commandée par la Barbinais, puis de quelle façon il préserva le drapeau ; son évadement, son séjour dans le marabout ruiné, son entrée à Alger, sa transformation en jeune Turc au moyen des drogues de la parfumeuse du harem, la bonté du père Vacher, la générosité de Croustillac ; enfin, ce qui parut mille fois plus merveilleux encore, la présence d'esprit, le courage dont il avait donné des preuves en faisant évader les deux forçats.

L'enthousiasme des auditeurs devint du délire ; on but à la santé, à l'avancement, à la fortune de Servan, et on décida qu'à l'avenir on ajouterait à son nom déjà glorieux celui de "Malouin".

Et l'enfant pleurait de joie et d'attendrissement, répétant de sa voix douce :

—C'est bien simple ! Galhauban m'avait dit de lui faire honneur !

Il dit ensuite :

—Maintenant, mère Cachalot, ma commission... Poigne-d'Acier vous a confié un bas gonflé par ses économies... Vous comprenez qu'il songe à se racheter avant tout... La fille du père Lalouette attendra, si elle l'aime... Il demande sa fortune, afin de payer sa rançon, et je la lui remettrai lors de mon retour à Alger.

La mère Cachalot ouvrit une grande armoire, et ses habitués purent voir, rangés sur des planches, une collection recommandable de modestes trésors, les uns enfermés dans des boîtes, les autres dans des sacs de toile. Il y avait des pots de grès remplis d'argent, des sabots débordant de gros sous, des pieds de bas ! oh ! beaucoup de pieds de bas de laine. Tout cela étiqueté, de telle sorte que la mère Cachalot n'eut qu'à étendre la main pour trouver le magot de Poigne-d'Acier.

—Voilà ! mon enfant, dit-elle, le compte y est... La vieille hôtesse du port est connue... Veux-tu savoir à quel chiffre s'élève la dot que Poigne-d'Acier voulait offrir à la fille de Pierre Lalouette ? Ce sera vite fait.

Elle prépara des piles de pièces d'or et d'écus, d'après leur provenance et leur valeur, mais au moment où elle allait additionner le tout, chaque marin qui, sournoisement avait plongé sa main dans sa poche, en retira ce qui s'y trouvait, et le joignit à la fortune de Poigne-d'Acier. Et ils riaient, les Mathurins Salés ! ils riaient à se tenir les côtes, tandis que la mère Cachalot s'essuyait les yeux du coin de son tablier.

On recommença le calcul, et tous déclarèrent que la rançon serait suffisante : elle atteignait près de deux mille livres.

L'armoire se referma, et la mère Cachalot ne mit pas même la clef dans sa poche. Est-ce qu'il se trouvait des voleurs parmi les Mathurins Salés de Saint-Malo ?

Servan le Malouin alla, deux jours après, dire adieu à Mme de Miniac, à Jocelyne et à Ganette. Ce fut dans ce cœur d'enfant qu'elles versèrent leurs suprêmes confidences, et lui, devenu grave subitement, devenu homme au milieu des dangers courus, des luttes subies, des héroïsmes accomplis, jura de s'occuper sans relâche des êtres chers que pleuraient Mme et Mlle de Miniac.

Le lendemain, il reprit la route de Marseille, où Croustillac l'attendait. Hélas ! les nouvelles apportées par l'enfant, si elles apprenaient à Jocelyne que son fiancé vivait encore, lui révélaient aussi l'excès de sa misère. Le docteur Miniac vivait-il encore ? Dans tous les cas, Pierre de la Barbinais demeurait impuissant à le secourir... Certes, ni ses frères ni les négociants dont tant de fois il avait protégé les navires ne reculeraient devant aucun sacrifice pour racheter sa liberté ; mais un pressentiment secret, obstiné, disait à la malade qu'elle ne reverrait jamais son mari, et que Jocelyne devait renoncer à son rêve...

Ce fut pour elle le coup de grâce. Elle languit, plus pâle, plus affaiblie, plurant sur sa fille et ne gardant pas la force de vivre.

Une nuit elle attira Jocelyne tout près de son cœur... Le souffle passait à peine ses lèvres, ses yeux s'emplissaient de la vision de l'infini, elle murmura :

—Le devoir, c'est d'aller là-bas... Ton père... Sauve ton père... Dieu t'aidera...

Elle retomba, immobile, ses traits prirent la rigidité de la mort...

Jocelyne restait seule au monde.

XIV

LA COTE BARBARESQUE

La douleur de Jocelyne eut dépassé ses forces, si la volonté suprême de sa mère ne lui eût imposé un dévouement qui la sauva du désespoir. Cependant quand elle exposa ses projets au docteur Gallois, celui-ci s'effraya des dangers qu'elle allait courir.

—Vous n'avez pas réfléchi, lui dit-il, avant de prononcer le serment qui vous lie. Que ferez-vous à Alger ? Vous y courrez des périls sans nombre, et peut-être vous serez-vous inutilement sacrifiée. Certes, mon enfant, je loue fort l'amour filial, votre volonté de tout tenter pour arracher votre père aux cachots du Pacha est héroïque, mais rien ne prouve, hélas ! que M. de Miniac vive encore. Des années se sont écoulées depuis sa captivité, sans que jamais vous en ayez reçu de nouvelles. Les cachots sont profonds, là-bas, et nul n'entend les plaintes des malheureux qu'ils renferment... Que souhaitez-vous ? la liberté de son mari. Remettez tout ce que vous possédez entre les mains d'un Père de la Merci, et vous êtes certaine qu'un miracle de charité et de dévouement s'accomplira.

—Ma mère m'a dit : pars, cherche, sauve ton père... J'ai juré... juré à une créature expirante, une créature que j'adorais.

—On peut vous relever de cette promesse.

—Dieu qui reçoit les serments en a seul le droit.

—Et vous partez seule, ma fille ?

—Ganette m'accompagne.

—Deux enfants ! murmura le vieillard.

—Les anges nous garderont, ajouta la jeune fille.

Comprenant que la volonté de Jocelyne serait inébranlable, Gallois qui, au fond du cœur, approuvait tous les sacrifices, et croyait aux miracles de l'héroïsme, ne s'occupa plus qu'à faciliter le voyage de Mlle de Miniac.

Il lui donna de chaleureuses recommandations pour le Consul, des lettres adressées par des armateurs de Saint-Malo à de riches négociants d'Alger puis il la remit entre les mains de Dieu.

Les deux jeunes filles devaient s'embarquer sur un navire dont on achevait le chargement. Elles attendirent une semaine encore, et chaque jour toutes deux se rendirent à l'endroit où reposait Mme de Miniac. Enfin elles n'eurent plus à compter que les heures.

La maison de bois conservait un aspect lugubre. La grande alcôve dans laquelle se trouvait le lit de la morte avait l'air d'un tombeau. Tout se ressentait des projets de départ dans cette demeure où tant de larmes avaient coulé, où de coeurs ardents étaient montés vers Dieu des invocations si ferventes. Le bagage des deux jeunes filles tenait

dans un coffre de bois. Quant à la somme amassée pour la rançon de son père, Jocelyne l'avait cousue dans un petit sac de peau qu'elle portait à sa ceinture.

Le prix de son passage débattu et réglé par le docteur ne diminua point les ressources de l'orpheline.

Au moment où elle allait entrer dans le bateau qui la devait conduire au "Nautil", Jean et Louis de la Barbinais s'inclinèrent devant elle.

—Mademoiselle, dit Louis, répétez à mon frère que notre fortune lui appartient.

—Je le dirai, fit la jeune fille.

Mais le regard dont elle enveloppa les deux frères trahissait un secret reproche; ce qu'elle allait tenter pour sauver son père, elle, une enfant! Eux, des hommes! ne pouvaient-ils le risquer?

Ganette sauta la première dans le bateau. Louis de la Barbinais présenta la main à la jeune fille, elle s'assit sur un banc, les marins levèrent les rames, et un moment après elle se trouvait à bord du "Nautil".

Debout sur le pont elle regarda s'éloigner puis disparaître la ville ceinte de murailles de granit, les clochers des églises et des couvents, puis la bande noire indiquant la terre. Quand vint le soir elle ne distinguait plus rien que l'azur assombri du ciel troué d'étoiles, et la teinte verte de la mer que les vagues semaient d'écume argentée. Alors appuyée sur le bordage, songeant qu'elle abandonnait la tombe fraîchement fermée de sa mère pour aller aux cachots du Pacha demander si son père vivait encore, comprenant pour la première fois et les difficultés de sa tâche, et sa faiblesse, le front penché sur ses bras elle pleura.

La nuit était belle, une nuit d'été rafraîchie par la brise; Jocelyne indifférente à ce qui se passait autour d'elle, n'entendit ni les bruits de manœuvre, ni le craquement des voiles gonflées, ni la voix d'un mousse répétant un refrain du pays. Elle cédait à une faiblesse envahissante qui saisit les plus forts, mais dont ils se relèvent pour courir à l'accomplissement de leur tâche.

Ganette s'endormit à ses pieds.

Les matelots de quart en voyant ces enfants si belles, si frêles, ne purent s'empêcher de se sentir émus. Quelques mots échangés avec les habitués de la veuve Cachalot les avaient mis au courant de la résolution héroïque de Jocelyne et de son humble amie, et Verdureau, le contremaître, dit aux camarades :

—Pour ces petites saintes-là, on se jetterait au feu, n'est-ce pas?

—Au feu comme à l'eau, répondit Bourjaron au matelot.

Le capitaine du "Nautil" était un jeune homme, ayant pour la première fois un commandement. Brave, hardi, il savait que le danger l'entourerait bientôt de toutes parts, aussi, autant que le permettait la taille de son navire, s'était-il muni de provisions de guerre.

Ni la poudre ni les mousquets ne manquaient dans les flancs du "Nautil", navire bien équipé, bon marcheur, courant lestement sous la voile; les marins qui le montaient avaient tous fournis des preuves de courage, et il semblait à Adrien Lavour que la présence de Mlle de Miniac fut pour lui une protection. De même qu'on place une barque sous une invocation sainte, il croyait que le dévouement de Jocelyne était pour le "Nautil" une bénédiction et une préservation.

La jeune fille qui se sentait étouffer dans son étroite cabine, passait presque toutes ses journées sur le pont. Il lui semblait qu'en suivant des yeux le sillage du navire, elle en activait la marche.

Du reste il filait sur la mer comme une flèche lancée d'une main sûre, et tout présageait une rapide et heureuse traversée.

Lorsque le déchirement produit par l'abandon de la patrie se fut apaisé dans le cœur de Jocelyne, elle ne songea plus qu'au devoir sacré devenu le but de sa vie. Comment parviendrait-elle à descendre dans les cachots où le Pacha d'Alger enfermait ses prisonniers, la pauvre enfant l'ignorait. Quant à Ganette, assise aux pieds de Jocelyne elle écoutait celle-ci parler tour à tour du docteur Miniac et de Pierre de la Barbinais.

—Mademoiselle, lui demanda un jour Ganette, comment se fait-il que les frères de votre fiancé ne soient point tout de suite partis pour Alger afin de délivrer le capitaine du "Sirius"?

Une ombre descendit sur le beau visage de Jocelyne. Elle aussi, s'étonnait de voir que les frères de Pierre semblaient l'abandonner dans le malheur. Mais elle ne voulait point paraître les accuser, et posant sa main sur l'épaule de Ganette, elle répondit :

—La joie de sa délivrance m'est réservée.

A bord du navire, du capitaine au dernier petit mousse, chacun témoignait à la jeune fille un res-

pect et un dévouement dont elle demeurait profondément touchée.

Chacun s'ingéniait à lui prouver qu'elle ne comptait sur le "Nautil" que des admirateurs et des amis.

Oui, vraiment la traversée était belle et facile. Bon vent et belle mer! La gaieté pétillait dans les yeux des matelots, et la chanson montait à leurs lèvres. Les voiles qu'on entrevoyait au lointain étaient des voiles amies. Point de traces de corsaires, et on approchait du but.

Cependant à l'aube d'une splendide journée, l'homme de vigie signala sous le vent un navire algérien qui se trouvait environ à deux lieues du "Nautil". Celui-ci força de voile, et prit la fuite comme un vautour; mais alors le Corsaire lui donna la chasse. C'était un bâtiment élégant de forme, bien gréé, portant quatorze pièces d'artillerie. Lui résister paraissait impossible. On l'essaya pourtant, car il s'agissait de mourir ou de devenir esclave, et les matelots du "Nautil" préféraient la mort à la captivité.

Ganette et Jocelyne dormaient paisiblement.

Afin d'empêcher les deux jeunes filles de s'exposer inutilement au danger, le capitaine donna l'ordre de les enfermer dans leur cabine. Une terrible fusillade mêlée à des cris forcenés les arracha à leurs rêves. S'habillant à la hâte, le cœur plein d'angoisse, elles essayèrent d'ouvrir la porte.

On se battait; on avait besoin d'elles pour le pansage des blessés. Mais leurs efforts demeurèrent vains; toutes deux épouvantées restèrent à genoux, l'oreille collée contre la porte, s'efforçant de deviner à la nature des bruits divers dont elle entendait le fracas, de quel côté restait l'avantage. Les deux navires s'étaient accrochés. On luttait sabre au poing, avec furie. Mais les matelots du "Nautil" mal pourvus de munitions ne pouvaient, en dépit de leur valeur, l'emporter sur le bâtiment Corsaire. Tant que le jeune capitaine du "Nautil" resta debout, se battant avec une sauvage énergie, les chances de succès demeurèrent égales; mais lorsqu'il tomba atteint d'un coup de sabre qui lui fendit la tête jusqu'aux épaules, le découragement se mit parmi les survivants du navire malouin, et le Pirate fort de son équipage de deux cents hommes Turcs ou Maures, finit par avoir raison de cette poignée de héros.

On les entoura brusquement, puis on les enchaîna, car jamais les corsaires algériens en dépit de leur haine contre les chrétiens ne tuaient pour le plaisir de tuer. De l'heure où ils étaient vaincus, ils se changeaient en une marchandise dont un compte rigoureux était dû au pacha et aux représentants du pouvoir.

Le capitaine du corsaire barbaresque était un renégat hollandais. Fait prisonnier sur un navire de sa nation, manquant de courage pour subir le supplice de sa captivité, il avait pris le turban, et ravageait les mers avec une dangereuse audace.

Dès qu'il eut fait mettre aux fers les hommes d'équipage du "Nautil", il visita le navire devenu sa conquête afin de constater la valeur de la prise.

Entendant derrière la porte d'une cabine un bruit de sanglots mêlés à des prières, il l'ouvrit brusquement, et se trouva en face de Mlle de Miniac. Les mains jointes, elle leva ses beaux yeux mouillés de larmes sur le renégat.

—Ayez pitié! lui dit-elle, ayez pitié!

Elle ignorait si cet homme au visage froid et dur, dont les mains tenaient encore un cimeterre teint de sang, comprenait la langue française, mais ce dont elle était certaine, c'est qu'apitoyé par son épouvante et sa douleur, il retrouverait quelques sentiments humains au fond de son âme.

—Ayez pitié! nous ne sommes pas des ennemis, nous! Si vous saviez, j'allais à Alger afin de sauver mon père. Est-ce que vous auriez le courage de me faire vendre comme esclave, moi, et cette enfant qui m'a suivie, fidèle à son amitié comme à mon malheur... Grâce! je suis à vos genoux, je vous prie, vous, un ennemi de ma race et de ma foi! Au nom de mon père qui se meurt peut-être dans les cachots du Pacha, au nom de votre mère de vos enfants, de votre femme! car vous aimez quelqu'un, vous avez été aimé, vous ne me laisserez pas pleurer à vos pieds sans trouver un mot de consolation à me dire.

Van Brook secoua la tête:

—Ce que vous me demandez est impossible, mademoiselle... Et, je vous le jure, si j'étais le maître de votre destinée, je vous rendrais la liberté... Vous m'avez parlé de ma mère qui m'adorait... De ma femme morte de chagrin à Harlem en apprenant que, fait prisonnier, je renonçais à ma foi pour sauvegarder ma vie... Je suis riche, et volontiers je renoncerais à la valeur de deux esclaves pour ne point vous voir pleurer...

—Vous êtes le capitaine du navire, s'écria Joco-

lyne, roi sur votre bord, maître de moi et de mes compagnons.

—Vous vous trompez, mademoiselle, je commande à mes matelots, rien de plus. De cette capture je n'aurai qu'une part, et le Pacha doit choisir avant moi... Tout ce que je pourrai faire sera d'essayer de vous demander pour ma récompense.

Elle secoua désespérément la tête.

—Mais, reprit-elle, vous possédez une chaloupe, des canots... Mettez-en un à la mer, nous y descendrons, Ganette et moi, nous fiant à la Providence.

—Chacun de mes hommes est un espion prêt à me dénoncer et à me vendre. Un renégat reste esclave, mademoiselle; si je faisais ce que vous me demandez, il y irait de ma tête... J'ai payé cher le droit de la garder sur mes épaules. Vous m'inspirez une grande compassion, mais je ne puis rien!

—Au moins, reprit-elle, laissez-moi dans cette cabine avec ma compagne; ne m'exposez pas aux insultes des matelots turcs.

Van Brook permit aux jeunes filles de rester dans leur étroit réduit.

Les derniers survivants des matelots du "Nautil" étant aux fers, le renégat laissa sur le navire Malouin sept hommes de son propre équipage. Puis un câble de remorque lia le "Nautil" au bâtiment corsaire qui prit immédiatement la route d'Alger.

Les deux jeunes filles tremblantes d'effroi demeurèrent enlacées, pleurantes, apercevant seulement la mer par le hublot de leur cabine. Deux jours se passèrent de la sorte.

La troisième nuit un épouvantable orage éclata.

Le fracas du tonnerre, la lueur livide des éclairs traversant la cabine, le désordre qu'elles devinaient dans le petit équipage, tout concourait à les glacer d'effroi.

Elles eurent éprouvé des craintes encore plus grandes si la vérité leur eût été connue.

Sous l'effort de la tempête le câble qui gardait le "Nautil" à la remorque du navire turc se rompit, et le brick gouverné par un capitaine inhabile, privé de boussole, et monté par de mauvais marins, s'en alla au hasard de la poussée croissante des vents. Plus de manœuvre possible; nulle connaissance de la côte. Un jour se passa pendant lequel le navire affolé courut sur une mer démontée; puis une nuit et un jour encore. Le bâtiment craquait dans sa membrure, fatigué, faisant eau.

Cependant à l'aurore le commandant conçut une espérance; le vent poussait le "Nautil" vers un petit golfe de la côte barbaresque. On jeta l'ancre et deux matelots gagnant à la nage un port de pêcheurs se renseignèrent sur leur position.

Ils se trouvaient à cinquante lieues d'Alger.

Forcé fut de lever l'ancre et de reprendre sa route dans la direction de la cité qu'ils avaient dépassée.

On remit à la voile.

Mais le calme qui venait de succéder à l'orage n'était qu'un repos trompeur; la tempête sévit plus effrayante, plus terrible.

Les Turcs découragés et se croyant perdus se condèrent mal le commandant.

Celui-ci dut employer la menace afin de les forcer d'obéir.

Déjà ils répétaient leur formule fataliste, et se couchaient sur le pont afin d'y attendre tranquillement la mort, quand le capitaine du "Nautil" s'armant d'un mousquet, menaça de briser la tête des insubordonnés.

On essaya d'alléger le bâtiment; une partie du lest fut sacrifiée, mais les derniers efforts des matelots maures et turcs demeurèrent stériles, le navire toucha sur un banc de roches et s'ouvrit avec un craquement épouvantable.

Les matelots se jetèrent à la mer les uns sur une cage à poules, les autres tenant entre leurs bras un morceau d'épave ou un débris de planche, et ils se dirigèrent vers la côte.

Jocelyne et Ganette étaient demeurées assises dans un angle de la cabine, les fronts rapprochés, les mains enlacées. Elles priaient, attendant la mort. Cette mort, elles la jugeaient plus clémentielle que l'esclavage.

Au moment où le "Nautil" s'entr'ouvrit, elles crurent que c'en était fait, et qu'il s'abîmait dans les flots. Mais il n'en fut rien. Une roche aiguë entrant comme un coin dans les flancs du navire le cloua, sur le banc de récifs, tandis qu'une voie d'eau pénétrant dans la cale y monta comme une marée.

D'un bond Ganette fut sur pied.

Elle ouvrit la porte de la cabine, et faillit être renversée par le flot qui la repoussa au fond :

—Jocelyne! dit-elle, Jocelyne, nous n'avons pas le droit de mourir sans lutter pour conserver la vie.

(A suivre)



La Révérende Mère Caouette

La vie d'une sainte femme



LE 11 juillet 1833, dans une humble maisonnette d'ouvrier, naissait, à St Hyacinthe, une enfant qui fut baptisée sous les noms de Aurélie Caouette. Toute jeune, Aurélie se fit remarquer par une piété extraordinaire et, après sa première communion, par une tendre dévotion pour le Dieu de l'Eucharistie.

Le 17 mars 1858, une supplique portant les signatures des Soeurs de la Congrégation de Notre-Dame de St Hyacinthe, soeurs Ste Euphrasie, St Wilfrid, St Alphonse Rodrigués, St Cyrille, Ste Adèle et Ste Alphonsine, fut adressée à Mgr Prince demandant l'érection de la Confrérie du Précieux Sang.

L'évêque de St Hyacinthe acquiesça à cette prière avec d'autant plus de bonheur qu'il éprouvait lui-même un véritable attrait pour ce culte, et un vif désir d'en faire une dévotion diocésaine.

Sa Grandeur donna donc aux religieuses pour règlement les statuts de la nouvelle confrérie, rédigés en neuf articles, et nomma directeur général de l'oeuvre, son vicaire général Messire Joseph Sabin Raymond, supérieur du séminaire de St Hyacinthe, et plus tard, prélat domestique de Sa Sainteté.

La Confrérie du Précieux Sang de St Hyacinthe ne tarda pas à se répandre dans les cités voisines, puis dans les diverses parties de la province et de la puissance, et enfin, aux Etats-Unis où elle se développe chaque jour avec un succès étonnant.

Sœur Caouette

Les âmes tout spécialement éprises de l'amour du Précieux Sang, qui avaient vu dans l'établissement d'une confrérie en son honneur, la réalisation d'un de leurs plus chers désirs, voulurent faire davantage pour la gloire du Sang Rédempteur. C'est alors que soeur Aurélie Caouette, religieuse chez les Dames de la Congrégation, de concert avec deux autres religieuses, soeur Sophie de l'Incarnation, soeur St Joseph supérieure actuelle du couvent de Toronto, seule survivante, et Mlle Sophie Raymond, nièce du fondateur, décidèrent de consacrer leur existence tout entière, si on le leur permettait, à l'adoration du Sang de Jésus, à la réparation des outrages qu'il reçoit et à l'offrande de leurs personnes, comme victimes, à l'imitation du Divin Crucifié, pour obtenir le salut d'un plus grand nombre de ces âmes rachetées par l'effusion du sang d'un Dieu.

Mais pour cela, ainsi que s'en exprimait celle en qui germait une vocation divine, il leur fallait se dérober aux vents glacés du siècle; il leur fallait les murs sacrés du cloître, l'ombre divine du sanctuaire. Elles conjurèrent donc le deuxième évêque de St Hyacinthe, Mgr Joseph Larocque, de vouloir bien les réunir en communauté.

Le nom de soeur Caouette était depuis longtemps dans toutes les bouches à Saint-Hyacinthe; tous connaissaient les paroles — pour le moins étranges — prononcées par la mère d'Aurélie, au moment de sa mort: "Du sang! du sang! la chambre est pleine de sang!" Plusieurs prêtres et servants de messe avaient à maintes reprises, au moment où elle communiait, vu le front de soeur Caouette couvert d'une sueur de sang tandis qu'elle leur apparaissait tantôt en blanc, tantôt en rouge.

Après de longues hésitations, le vénérable et saint prélat, aidé des avis et des encouragements de Mgr Bourget et de M. le grand vicaire Raymond créa l'Institut du Précieux Sang et y installa, le 14

septembre 1861, les quatre premières vierges adoratrices, réparatrices et victimes qui soupiraient, depuis si longtemps, après ce jour.

La chambre même dans laquelle était décédée la mère de soeur Caouette servit d'abord de chapelle aux nouvelles religieuses — la maisonnette existe encore — jusqu'au jour où, grâce à la générosité de M. Lecours, elles eurent leur monastère. Soeur Caouette avait ajouté à son nom le nom de Catherine, en l'honneur de sainte Catherine de Sienna qui, disait-elle, lui avait inspiré sa dévotion au Sang Précieux du Sauveur.

Une foule de faits merveilleux, nous disait der-

religieux dont la première maison s'est ouverte dans le plus entier dénûment, il n'y a pas encore un demi-siècle, compte aujourd'hui 11 maisons et près de 400 membres vivant, se soutenant de la charité publique, c'est-à-dire des secours que la confiance ou la gratitude des dévôts au Précieux Sang leur suscitent et leur apportent pour subvenir aux énormes dépenses qu'il leur a fallu et qu'il leur faut subir encore pour s'établir régulièrement. Même leur pain quotidien leur arrive, en grande partie par la voie de l'aumône puisque ces religieuses n'ont aucune oeuvre extérieure qui leur rapporte des deniers. A nous, chrétiens, de venir en aide à ces amantes de Jésus, dont les prières puissantes seront pour nous et pour les nôtres, une source de précieuses bénédictions.

Absolument contemplatrices, ces religieuses dont le nom canonique est "Religieuses adoratrices du Précieux Sang" n'ont sur terre d'autres missions que d'adorer le Sang adorable de Jésus, et de s'offrir elles-mêmes comme victimes pour la conversion des pécheurs. Rien n'est plus émouvant que de les voir, chaque nuit de minuit à une heure, s'avancer, toutes vêtues de rouge, au pied du tabernacle pour faire amende honorable au Sang Sacré de Jésus.

Chaque communauté comprend trois catégories de religieuses: les choristes, les converses et les tourrières ou commissionnaires; ces dernières chargées des affaires extérieures de la communauté, les autres religieuses étant rigoureusement cloîtrées derrière les grilles à travers lesquelles on peut les entrevoir et leur parler.

O sainte folie de la Croix, quels sublimes dévouements tu fais éclore!

Un fait touchant et authentique terminera cette trop courte biographie.

La veille de la mort de soeur Caouette, Mgr Decelles visitant la malade, lui dit en se retirant: "Je crois, ma soeur, que nous allons tous deux, prendre la même voiture pour le Paradis. Le lendemain, jeudi, 6 juillet, mois consacré au Précieux Sang, dont la fête solennelle a été fixée par Pie IX au premier dimanche de ce mois, la sainte soeur Caouette, à 9 heures du soir, s'éteignait doucement dans le Seigneur. Quatre heures plus tard, le saint évêque de St Hyacinthe rendait sa belle âme à Dieu. Deux saintes âmes de plus au ciel.

De la dévotion au Précieux Sang

La dévotion au Précieux Sang n'est pas une nouveauté dans l'Eglise: cette dévotion date des premiers jours du monde, c'est-à-dire depuis l'instant où Dieu annonça à nos premiers parents, Adam et Eve, qu'une femme écraserait la tête du serpent.

Les coupables du paradis terrestre entrevirent un Libérateur qui répandrait son sang pour la rédemption du genre humain. Et cette croyance explique les sacrifices sanglants offerts à Dieu par les descendants d'Adam, pour honorer et préfigurer le sang divin du Sauveur. Et voilà comment saint Jean a pu, dans son apocalypse nous parler d'un "agneau immolé dès l'origine du monde".

Les sacrifices sanglants de l'ancienne loi n'étaient-ils pas offerts par l'ordre même de Dieu?

On peut donc conclure, avec vérité, que la dévotion au Précieux Sang est, en quelque sorte d'institution divine.

A. LUCINDE.



La Révérende Mère Caouette
(d'après son meilleur portrait)



Couvent des Soeurs du Précieux Sang à la Côte St-Luc

nièrement une adoratrice, religieuse du Précieux Sang, sont venus depuis plus de trente ans, prouver et manifester, chaque jour, plus évidemment que l'institution des Soeurs adoratrices est une oeuvre émanant de la volonté de Dieu. Et la preuve la plus palpable de cette volonté divine est le développement merveilleux de l'institution. Cet ordre

Pour celles qui font leurs robes

LES chemisettes sont toujours en faveur et elles le seront aussi longtemps que l'on n'aura pas trouvé quelque chose d'au moins aussi pratique pour les remplacer.

Pour la jeune fille qui travaille au dehors, par exemple, pour la grande fillette qui va en classe, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus commode, de plus propre, de plus élégant? Et surtout pour la saison d'automne qui s'avance, sous le boléro ou la jaquette du costume-tailleur, rien vraiment ne saurait remplacer la confortable blouse de flanelle, de lainage ou même de cotonnade, confectionnée simplement, sans cérémonie et d'une élégance toujours distinguée et de bon goût.

Avec un bon patron, et il est toujours facile de s'en procurer un, les grands magasins de cette ville en tiennent à la disposition de leurs clientes, de très bons et qu'ils vendent à prix des plus abordables; avec un bon patron, dis-je, il est facile de se confectionner soi-même, sans avoir appris l'art de la couture, de fort jolies blouses qui, ainsi, reviendront très bon marché.

Si la coupe présente des difficultés, il conviendra de les remarquer dès la première expérience et de corriger sur le patron même les défauts, afin qu'à une expérience subséquente, il soit absolument correct. D'une façon générale, il vaut toujours mieux tailler son étoffe plus grande que le patron de papier, car il est toujours plus facile d'enlever du tissu que d'en ajouter. Cette recommandation devra surtout être suivie quand il s'agira de tailler le tour de cou et le tour des bras. S'il y a des garnitures à poser, les novices réussiront mieux en les épinglant sur le corsage avant que celui-ci soit assemblé; on essaiera ensuite la blouse pour s'assurer que les garnitures

sont bien en place, qu'elles ne font pas "tirer" l'étoffe, que rien ne gêne, en un mot, soit aux entournures ou ailleurs, et qu'il n'y a de plus malencontreux nulle part. La bande du col doit toujours être taillée sur le biais et en deux morceaux; c'est la seule méthode à adopter pour qu'elle prenne bien le cou, et que le col, qu'on mettra par-dessus, paraisse faire corps avec la blouse.

Voici un moyen pratique de confectionner un col mobile qui conviendra à plusieurs chemisettes et dont on pourra varier l'aspect à volonté. Sur un bon patron, taillez un col en taffetas ou en soie de Chine blanche, avec, tout le tour du patron, une ligne ou deux dépassant. Cousez ensuite à tout petits points sur un morceau de petite soie à doublure exactement de même dimension que le premier, de petits bouts de baleine de plume de la hauteur



Blouse confectionnée en deux tissus combinés

dont vous voulez avoir votre col; cousez ensemble les deux morceaux à la façon d'un sac, tournez et repliez les bouts, posez au bord inférieur de petites agrafes invisibles qui correspondront à des œillets que vous aurez disposés à l'encolure de vos chemisettes. Sur ce fond de col, vous pourrez mettre à volonté un de ces jolis rabats de dentelle ou de broderie, si à la mode, une gentille cravate de ruban ou de lingerie, etc.

Nous ne devons pas seulement songer à nous confectionner des blouses neuves, il faut aussi se préoccuper de rajeunir celles de la saison dernière, de les transformer s'il se peut. Pour cela, on peut combiner ensemble deux tissus différents et obtenir un effet surprenant d'élégance et de nouveauté. Notre premier dessin de blouse donne un exemple de ce qui peut être fait en ce genre. Prenez par exemple une blouse de taffetas noir qui est faite avec un grand empiècement rond; vous voulez la transformer en une chemisette décolletée en V, selon la mode actuelle. Vous commencez par poser sur la doublure une jolie petite veste en mousseline plissée, puis vous décousez les épaulettes de votre blouse, et vous remontez les devants jusqu'à ce que vous y puissiez tailler l'ouverture en forme de V que vous désirez; les devants se trouveront ensuite trop courts, mais vous pourrez facilement les allonger en cousant sous les deux remplis qui traversent le corsage un morceau de soie supplémentaire. Les plis seront rapportés en soie à carreaux noirs et blancs et terminés par des boutons de métal. Les manches seront coupées au coude et cerclées avec un biais de soie à carreaux, de façon à leur donner le double bouffant, qui est très nouveau. Vous aurez ainsi une blouse qui aura l'apparence toute moderne et qui ne vous aura rien coûté, cependant, que la simple garniture. Nul ne se doutera que vous l'aurez déjà portée pendant toute une saison.

Cette veste rapportée peut être faite selon le modèle qu'on désire, évidemment, elle sera très jolie en mousseline franche, mais, en dentelle ou en broderie, elle prendra une allure plus habillée qui, en certaines occasions, sera peut-être préférable. De même, les manches courtes, qui jouissent cette saison d'une grande faveur, pourront être essayées avec avantage.

Ce modèle peut être exécuté aussi dans un tissu neuf, et il sera d'autant plus joli. Il en sera ainsi de la chemisette à empiècement rond, représentée dans notre second dessin. C'est un genre très simple et qui avantage beaucoup la taille. L'empieusement se fait en dentelle ou en mousseline de soie, ou en même tissu que la blouse, mais brodé à la main de petits motifs en soie de nuance contrastante.

La blouse dite de sport que montre notre troisième dessin est la simplicité et l'élégance même. On la fera en flanelle ou en serge, ornée seulement du pli piqué devant et de boutons de métal. La petite poche lui va à ravir. Avec une chemisette de ce genre, ce serait une faute que de porter une cravate de dentelle ou autre trop fanfreluchée. C'est la cravate simple, avec le col lingerie, qui lui convient exclusivement.

Dans notre quatrième dessin, enfin, nous illustrons un modèle de chemisette qui pourra avantageusement être reproduit en soie, en challis ou en quelque autre tissu souple. Les groupes de petits plis qui se trouvent entre les gros plis ronds donnent au corsage une ampleur gracieuse et avantageuse, beaucoup le buste.

Sous un manteau tailleur, cette blouse est ce qu'il y a de plus pratique, attendu qu'elle ne se froisse pas.

A propos de tailleur, disons que le genre trois-quarts est le plus porté. Le modèle que représente notre dessin en est un de la saison prochaine, et il tire son plus grand charme de sa simplicité et de l'impeccabilité de sa coupe.

En lainage écossais, il ne porte pour garniture qu'un col et deux petits revers en velours vert.

Une chose qu'on ne devrait jamais oublier, lorsque l'on porte des chemisettes, c'est d'avoir soin que la cravate s'harmonise bien avec le genre du corsage; ainsi, comme nous venons de le dire, une cravate endentelée ou brodée serait déplacée sur une simple blouse de flanelle; de même un noeud simple et un col lingerie jurerait sur une blouse en soie ornée de dentelle, par exemple. Une blouse de taffetas noir faite d'après le dernier modèle dont nous

Comme on le voit, avec un budget relativement modeste on peut arriver à se monter une garde-robe fort convenable et même élégante, grâce à cette mode des blouses, qui, espérons-le, n'est pas près de disparaître.



Chemisette de sport

Beaucoup de jeunes filles, parmi celles qui travaillent, portent fort tard dans la saison froide, et même tout l'hiver, des chemisettes de lingerie; naturellement, il faut en-dessous une bonne camisole de laine pourvue de manches. Alors, on pourra profiter du temps où l'on ne sort qu'avec un manteau pour porter ses blouses de l'été et les user, afin de pouvoir les renouveler à l'autre saison. De cette façon, on sera sûre d'avoir toujours un appoint de blouses de lingerie fraîches et confectionnées à la dernière mode.

Les chemisettes de cheviotte ou d'alpaga crème sont très pratiques pour l'hiver, plus que les blouses de flanelle, car elles se blanchissent beaucoup mieux et ne rétrécissent presque pas à l'eau.

Un autre tissu très convenable pour les blouses de travail, c'est la soie tamaline noire. Plus souple que le taffetas, la tamaline a l'avantage de ne point se couper aux coutures. Elle a un beau brillant, ne se froisse pas et ne coûte guère plus cher que le taffetas. Dans les couleurs foncées, rouge, bleu marine ou brun, on pourra faire un très bon choix de ces soies pour



Chemisette à empiècement rond

venons de parler, sera convenablement portée avec une cravate mouchoir en soie blanche.

Coût approximatif d'une blouse faite chez soi.

3 3/4 verges de flanelle de 27 pouces de large, à 50 cts la verge	\$1.88
Soie à coudre	9
6 boutons à 8 cts chaque	48
Total	\$2.45

Avec un empiècement.

3 3/4 verges de mohair de 44 pouces, à 75 cts la verge	\$2.34
1/2 verge de broderie à \$1.50	75
Soie, agrafes, etc.	25
1 3/4 verge de doublure à 12 1/2 cts	22
Total	\$3.56

Faite en challis.

2 1/2 verges de challis de 44 pouces de large, à 75 cts	\$1.88
Fournitures diverses	25
Total	\$2.13



Modèle pratique à imiter en soie ou en challis

chemisettes de travail. L'adjonction d'un petit col-rabat et de manchettes de broderie ou de dentelle, donnera un cachet d'élégance très distingué en même temps qu'il sera simple et sobre.

JACQUELINE.



Costume d'automne en lainage écossais



L'ESPRIT D'AUTREFOIS

EN 1848, M. de Lamartine reçoit un jour, à l'hôtel-de-ville, une députation de Vésuviennes, femmes du peuple, aux allures farouches, et qui n'étaient pas sans analogie avec les tricoteuses, de néfaste mémoire.

La bande des mégères avait envahi le cabinet de M. de Lamartine. Il se présente à elles, les interroge :

— Citoyen, répond l'une d'elles, les Vésuviennes ont tenu à t'envoyer une députation pour t'exprimer toute l'admiration que tu leur inspires. Nous sommes cinquante ici, et, au nom de toutes les autres, nous avons mission de t'embrasser.

Elles n'étaient pas belles. Le poète eut alors une inspiration. Il s'avança vers les Vésuviennes et leur dit :

— Citoyennes, merci des sentiments que vous me témoignez. Mais laissez-moi vous le dire : des patriotes telles que vous ne sont pas des femmes, elles sont des hommes. Entre hommes, on ne s'embrasse pas : on se tend la main.

Et c'est ainsi que M. de Lamartine évita cinquante accolades qui répugnaient à sa nature délicate.

CHARMANTE VILLE

UN de nos amis nous a conté sa désolation. Sur la foi de ce proverbe : "A chacun son métier", il était allé s'établir dans une charmante petite ville balnéaire, comptant bien y couler des jours tissés d'or et de soie. Ah bien ! oui, il comptait sans son hôte ! Jugez-en plutôt :

Le notaire, nous disait-il, n'a pas une "minute" à vous donner.

Le contrôleur vous "impose" sa manière de voir.

Le receveur ne "reçoit" pas.

Le percepteur n'a pas la "perception" nette des choses.

Le banquier "prête" à la critique.

Le médecin ne "soigne" que sa toilette.

L'architecte "élève" ses prétentions.

Le restaurateur vous "nourrit" d'illusions.

Le boucher "tue" le temps et "assomme" ses clients.

L'horloger "remonte" ses prix.

Le serrurier met la "clef" sur la porte.

Le forgeron se "forge" des idées noires.

Le cordonnier a "mauvaise haleine".

Le cordier "donne du fil à retordre".

Le bonnetier parle "trop bas".

Le typographe vous fait une "mauvaise impression".

Le barbier n'est qu'un "raseur".

Le coiffeur, une "vieille perruque".

— Le moyen de vivre dans un pays pareil ! concluait notre ami. Et il est rentré chez lui, désespéré.

UNE PARENTE ENTORTILÉE

Si la famille Blancheton avait un notaire, ce qui est bien improbable, cet officier ministériel aurait quelques difficultés le jour où il lui faudrait régler des intérêts de parenté : le diable tabellion, lui-même, ne pourrait pas se retrouver dans l'imbroglio né d'une union, et serait obligé de dire au membre de la famille qui s'adresserait à lui : Numérote tes parents pour que je les reconnaisse.

C'est ainsi qu'il est difficile de démêler si, dans l'espèce, il y a vol comme le veut la loi. Écoutez, du reste, le témoin Garreau :

— Figurez-vous, messieurs, dit-il, que ces gens-là, c'est la plus drôle de famille... Vous allez voir, il y a de quoi rire. Le père Blancheton était veuf et avait un fils de vingt-deux ans ; c'était un vieux rigolo qui avait fait une vie de polichinelle, et qui n'agissait encore pas mal, et qui ne f'chait jamais un sou à son fils. Alors, voilà qu'il se trouve une veuve qui avait de quoi, et sa fille ; donc le père Blancheton dit à son fils : "Veux-tu nous marier ? Il y a une veuve et sa demoiselle ; ça se peut." Le fils Blancheton répond qu'il veut bien, et demande à son père de le présenter promptement à la demoiselle. Pour lors, le père Blancheton lui dit : "Ah ! non, c'est pas toi qui épouses la demoiselle, c'est moi ; toi, t'épouses la mère."

Ça défrisait un peu le fils Blancheton ;

mais comme la mère avait le sac, il dit : "Je veux bien". C'est bon, les deux mariages se font ; si bien que v'là le père Blancheton devenu le gendre de son fils, qui était, par conséquent, le beau-père de son propre père, vu que le père avait épousé censé la belle-fille de son fils, dont la fille devenait la belle-mère de sa mère... (Rires dans l'auditoire).

M. le juge. — Tous ces détails sont inutiles.



L'HEURE INDUE

MARIANNE (à minuit). — Excusez, mamzelle Juliette, est-ce qu'il faudra mettre un couvert de plus au déjeuner ?

Le témoin. — C'est pour vous dire le galimatias ; sans compter que la vieille, qui avait un mari jeune, faisait tout ce qu'il voulait, et que, pour lors, le fils Blancheton, à son tour, ne fichait plus un sou à son père, qui était son gendre, et que ça faisait du train dans la famille.

M. le juge. — Mais arrivez donc au vol.

Le témoin. — Voilà ! c'était pour vous

cusé comme l'ayant volée ; v'là l'affaire, claire comme le jour et très simple.

Le tribunal a jugé que, dans ces circonstances, la prévention n'était pas établie, et il a acquitté Blancheton fils.

C'est ainsi que tous les degrés et tous les noms de parenté peuvent être bouleversés par des alliances à l'instar de la famille Blancheton.



SA FAÇON DE VOIR

LE PATRON. — Et maintenant que nous allons nous marier, je suppose qu'il me faudra engager une autre sténographe !...

LA STENOGRAPHE. — Pas toi, mon chéri. Je me charge de ce soin-là maintenant.

expliquer ; alors, les deux ménages ont chacun un enfant, le père Blancheton une fille, et le fils un garçon, qui se trouve être le beau-frère de son grand-père, de même que la petite fille était... (Rires dans l'auditoire).

M. le juge. — Si vous n'arrivez pas au fait, je vais vous retirer la parole.

Le témoin. — J'y suis ; c'était pour que vous compreniez : finalement qu'ils ont tous fini par se brouiller comme les me-

POUR UNE CASQUETTE

MON tailleur se nomme tout simplement, semaine et dimanches, Heberhardtsteinhut. Pour ma plus grande commodité de prononciation, je l'ai toujours appelé : Mulhouse (sa ville natale).

Heberhardtsteinhut n'est pas un de ces grands faiseurs dont la vitrine de boutique annonce, en lettres dorées, qu'ils culottent des têtes couronnées ; mais sa marchandise

est solide, bon teint, bien cousue et de première qualité. Il m'exhibe ses petits échantillons lui-même, me prend mesure lui-même et, dix jours après, il m'apporte lui-même le vêtement, qui ne fait pas un pli. C'est tout aussi simple que cela.

Mais, l'homme n'étant jamais content de son sort, il me prit un jour l'envie de trahir mon bon Heberhardtsteinhut et d'aller frapper chez un célèbre faiseur.

Un domestique — un — vint m'ouvrir, qui me conduisit à un monsieur très grave — deux — qui prit aussitôt mes ordres.

Le monsieur ayant sonné, un autre domestique — trois — se présenta, qui reçut l'ordre d'aller chercher M. X... — quatre — pour inscrire les mesures. Cet inscrivieur de mesures amenait avec lui un jeune homme — cinq-frisé, musqué, et mis ! oh ! mis : au moins un baron ! qui était le coupeur de gilet.

En se retirant, le baron envoya... mettons un comte... qui prit la mesure du pantalon — six.

Au comte succéda, mettons un prince — sept — qui s'intitula modestement coupeur d'habits.

Tous ces gens-là étaient graves et sérieux ; on voyait bien qu'ils exerçaient un sacerdoce.

Moi, j'étais vraiment honteux de déranger tant de hauts personnages, bien couverts, sévères et un peu protecteurs ; ils avaient l'air d'avoir quitté une salle de bal, afin de venir donner audience dans l'antichambre à un pauvre.

Je m'attendais presque à ce qu'ils me fissent servir une soupe ! ! !

Pour ne pas oublier la mise en scène, disons qu'ils m'avaient successivement fait passer :

Pour le gilet, dans un boudoir Louis XV ; pour le pantalon, dans un salon Louis XIV ; pour l'habit, dans une salle du trône.

Un troisième domestique — huit — me conduisit au caissier — neuf — qui prit mon nom et mon adresse et me remit au monsieur très grave, — dix — lequel me repassa au domestique — onze — qui ouvrait la porte de sortie.

Je mentionne, avant de quitter la boutique, trois garçons de magasin — quatorze — qui m'avaient déplié les étoffes à choisir.

Quelques jours après, je reçus à domicile :

10 Trois fois l'essayeur de pantalons — dix-sept — ; 20 deux fois l'essayeur de gilets — dix-neuf — ; 30 six fois l'essayeur d'habits — vingt-cinq —, un grand maître qui se faisait suivre à chaque fois par un porteur — trente et un — qui avait l'air d'avoir charge de porcelaine fine.

Mes habits arrivèrent enfin.

Il paraît que, pour être bien à la mode, les habits doivent être un peu justes.

Les miens étaient tellement à la mode que, ne pouvant parvenir à y entrer, je dus me contenter simplement d'en faire le tour.

Puis je reçus le caissier — trente-deux — qui me présenta à payer une note si fabuleuse que je regardai sérieusement sur la facture si on ne m'avait pas compté par erreur une maison de campagne ; j'offris net les deux tiers de la somme, en stipulant qu'on me fournirait, comme appoint, une petite rente viagère.

Ce qui fut cause que, le lendemain, j'eus la visite d'un huissier — trente-trois.

Il me pria de passer chez le juge de paix — trente-quatre.

Lequel me fit expliquer l'affaire à son greffier — trente-cinq.

La facture fut réduite de moitié.

C'était peut-être bon marché pour tant de salons usés et tant d'individus dérangés, mais c'était terriblement cher encore pour un habillement qu'il me fallait contempler, comme Moïse dut regarder la terre promise... sans pouvoir y entrer.

Quand j'avouai à Heberhardtsteinhut l'infidélité que je lui avais faite pour un grand faiseur, il tourna et retourna le vêtement.

Puis il devint pensif, il cherchait un moyen de me rendre ces habits utiles.

— Il y a une façon d'en tirer parti, me dit-il.

Il les emporta et me tint parole.

Quinze jours après il me rapportait une casquette — trente-six.

Pour la Table



C'EST un embarras tous les jours renouvelé que celui de choisir et combiner le menu des repas de la famille, de façon à ce que la variété y règne sans que le budget en souffre plus que de raison.

Puis, outre les considérations de variété et d'économie, il y a, nous l'avons déjà dit et nous le répétons, à s'occuper du degré de salubrité et des principes nutritifs contenus dans les divers aliments qu'on apporte sur la table.

Ce n'est donc pas une mince affaire, ni une petite responsabilité pour la maîtresse de maison; et il n'est pas étonnant que nombre de nos lectrices nous prient de les aider, à ce sujet, de nos conseils.

Nous ne croyons pouvoir mieux répondre au désir exprimé par elles leur donnant ici quelques menus soigneusement combinés en vue de remplir toutes les conditions voulues. Evidemment, chacune, partant de ces données générales, qui consistent à assurer en même temps au repas l'excellence, l'hygiène et l'économie, pourra dévier du plan tracé ici, mais sans s'en écarter trop.

Prenons d'abord le repas du matin, qui est notre déjeuner. Il doit être léger, cela saute aux yeux, l'appétit n'étant pas très éveillé après le sommeil de la nuit, mais il doit être en même temps substantiel, puisque le travail de la matinée se fera d'autant mieux et plus aisément que l'estomac sera bien lesté. Donc, on servira des laitages, quelques pâtisseries légères, des breuvages chauds, etc.

Voici deux menus de déjeuner :

DÉJEUNER

Œufs sur le plat	Tartines au pain de seigle
Tapioca au lait	Riz à la crème
Pain grillé	Gâteaux de maïs
Gâteaux secs	Blanc-mange
Chocolat mousseux	Pommes (durant la saison)
	Café au lait ou chocolat

Les pommes, les fameuses pommes canadiennes, sont, au déjeuner, des plus appréciées, et avec infiniment de raison, car elles sont à la fois hygiéniques et savoureuses. Nous avons rencontré ici, à Montréal, des hommes robustes qui attribuaient leur excellente santé au fait de manger toute l'année une ou deux pommes à leur déjeuner.

Sans doute, le repas léger que nous venons de décrire, convient plus particulièrement aux personnes qui ne sont pas assujéties à des travaux absolument forts, à ceux dont la journée de travail commence à 8 heures ou plus tard.

Aux cultivateurs, aux ouvriers dont la besogne commence avec le jour, il faudra naturellement un premier repas plus substantiel; ils mangeront de la viande bouillie, beaucoup de légumes, et ils boiront en quantité du bon lait. Mais la femme, les enfants, conserveront le menu léger.

Le dîner que nous prenons, nous, au milieu du jour, à l'encontre des Français, qui dînent le soir, est par excellence le repas substantiel et abondant. L'appétit est aiguisé par le travail de la matinée, et la digestion sera rendue plus facile par la besogne de l'après-midi.

Voici deux menus de dîner dont on pourra s'inspirer :

DINER

Soupe aux légumes (choux, céleri, choux-fleurs, etc.)	Potage à l'aurore
Carré de veau rôti, sauce tomates	Agneau sauté à la Printanière
Cervelle marinée	Pommes de terre à la crème
Salade de laitue	Salade de betteraves
Pommes de terre fromagées	Charlotte-russe
Tartes aux fraises	Fruits (selon la saison)
Crème	Pain, beurre, miel, gâteaux, thé ou café
Pain, beurre, biscuits, thé	

Nombreuses sont les familles où le repas du soir ne comporte pas de viandes. On les remplace par des laitages, des fruits, des gâteaux, etc.

Cependant, là où tout le monde est bien portant, où il n'y a pas la moindre apparence de dyspepsie, on peut fort bien se permettre quelque chose de plus substantiel au repas du soir, qui se prend généralement à six heures, et qui laisse, jusqu'au repas suivant, le déjeuner du lendemain, s'écouler souvent quatorze ou quinze heures.

Un souper, nous ne dirons pas copieux, mais abondant et substantiel, procure un bon sommeil et contribue à l'entretien des forces.

Les menus suivants pourront être avec fruit consultés dans la plupart des cas. Encore une fois, il ne s'agit pas, si l'on veut, de les adopter intégralement, mais de s'en inspirer; en tenant compte des goûts d'un chacun et de l'argent dont on dispose pour les dépenses de la table :

SOUPER

Tranches de jambon froid	Langue en gelée
Œufs à la coque	Croquettes de pommes de terre
Bœuf en salade italienne	Tomates fraîches
Pain-bis	Œufs à la neige
Crème fraîche	Gâteaux de ménage
Thé Biscuits secs	Fruits (selon la saison)
Café	Thé, café ou chocolat

Comme on le voit, ce sont tous des plats faciles à confectionner et peu coûteux. Nos ménagères canadiennes pourront les réussir à merveille. De quelques-uns, nous avons déjà donné les recettes dans nos pages d'économie domestique. Nous donnons aujourd'hui la manière de réussir le potage à l'Aurore, qui est encore peu connu au pays (c'est une recette française), mais très facile, et la recette de l'Agneau sauté à la Printanière, laquelle, pour être assez compliquée, n'en est pas moins excellente, peu coûteuse et pas banale du tout.

Potage à l'Aurore. — Faites bouillir la quantité d'eau nécessaire au potage; jetez-y, en pluie, suffisamment de tapioca pour obtenir l'épaisseur voulue. Le tapioca devra au préalable avoir trempé dans l'eau froide pendant six heures. Couvrez; laissez seulement à peine frémir sur le coin du feu. Au moment de servir, assaisonnez de sel et de poivre et délayez quelques cuillerées d'excellente crème double, bien fraîche, avec une cuillerée de purée de tomate, qui donnera une belle couleur rosée. Quand le potage est versé dans la soupière, ajoutez-y du jaune d'œuf cuit dur, passé à travers une passoire à trous moyens.

Agneau sauté à la Printanière. — C'est de la cuisine simple, cependant très soignée. L'agneau ainsi préparé ne représente pas un vulgaire ragoût, mais il importe absolument, si l'on veut conserver au plat sa finesse réelle, de suivre nos indications avec la plus complète exactitude; non point tant pour les proportions des légumes, elles peuvent légèrement varier, mais pour la façon de les cuire à part et de les ajouter au dernier moment à l'agneau. Certaines personnes, qui s'imaginent toujours pouvoir simplifier sans qu'il y paraisse, prétendent qu'en faisant tout cuire ensemble, viande et légumes, on obtiendra le même résultat. C'est une erreur. Les carottes, oignons, navets, doucement rissolés à part, ont une toute autre saveur que s'ils étaient bouillis dans la sauce. De même pour les légumes verts. Au sujet de ces derniers, disons que dans les localités où les primeurs font défaut, on les remplacera par des conserves.

Proportions. — Pour cinq ou six personnes : Une épaule d'agneau pesant près de deux livres; 12 à 18 carottes nouvelles, suivant la grosseur; autant de navets nouveaux, ou de morceaux de navets; une douzaine de petits oignons; une poignée de petits pois verts; quatre onces de haricots verts; un bouquet de persil; une cuillerée de farine; un peu plus d'une chopine d'eau; un petit verre de cognac (brandy); deux cuillerées de bonne graisse; une cuillerée à thé de sel. — Temps nécessaire: 2 heures.

L'agneau. — Faites désosser l'épaule par le boucher, pour la couper ensuite en petits morceaux ayant à peu près un pouce et demi de côté.

Prenez une casserole sauteuse en cuivre étamée, assez grande pour que tous les morceaux y soient bien les uns à côté des autres; on peut les serrer un peu, mais il ne faut pas les empiler du tout.

Mettez-y une cuillerée de bonne graisse fraîche. Pas de beurre, qui ne peut chauffer assez fort sans brûler; et comme cette graisse est ensuite égouttée, le beurre y serait bien inutile. Posez sur un feu modéré; dès que la graisse est bien chaude, mettez-y les morceaux d'agneau, comme nous l'avons dit, les uns à côté des autres; attendez pour les retourner qu'ils soient bien colorés du côté où ils touchent au fond de la casserole. Il faut en tout une demi-heure pour qu'ils soient dorés sur toutes leurs faces. Surtout, ne les piquez pas avec une fourchette, vous en feriez sortir le jus. Et, bien entendu, laissez la casserole découverte. Le feu doit être soutenu tout le temps, pour que les viandes, saisies immédiatement, ne perdent pas leur jus. Cependant, il faut doré, mais pas brûler.

Les morceaux étant bien colorés, bien rissolés de tous les côtés, égouttez toute la graisse de la casserole.

Le cognac; La farine; Pour mouiller. — Remettez la casserole sur le feu. Saupoudrez les viandes d'une cuillerée de sucre en poudre, et sautez-les pour mélanger; à peine une minute suffit. Arrosez ensuite avec le cognac. Remuez les morceaux avec la cuiller de bois, pour que tous soient imprégnés de cognac. Laissez, toujours à casserole découverte, réduire le cognac complètement; il ne doit plus y avoir au fond de la casserole qu'un peu de suintement de graisse. En même temps, ce peu de liquide a servi à détacher et à dissoudre le gratin brun du fond de la casserole, qui corsera le jus de cuisson.

Saupoudrez les morceaux avec de la farine, et remettez au feu; il ne faut pas plus d'une minute sur bon feu. La farine doit être blond foncé. Mouillez alors avec votre eau tiède. Ajoutez le sel et le persil. Faites prendre l'ébullition. Aussitôt, couvrez la casserole et retirez pour laisser simplement mijoter. Comptez depuis ce moment une heure de cuisson jusqu'au moment de dégraisser pour servir.

Les légumes. — Dans une poêle en fonte épaisse, mettez une faible cuillerée de bonne graisse. Posez sur feu doux, et dès que la graisse est fondue, mettez-y les légumes, donc, carottes, navets, oignons. Ne couvrez pas la poêle. Laissez ainsi sur feu régulier, tranquillement colorer pendant trois-quarts d'heure. De temps en temps, secouez doucement la poêle pour y déplacer les légumes sans les toucher eux-mêmes, ce qui risquerait de les briser. Peu à peu ils se tassent et diminuent de volume, en prenant une jolie teinte blonde, bien égale, sans coups de feu, sans taches noires ni même brunes. Il faut qu'ils soient cuits bons à manger, au bout de ces trois quarts d'heure de poêle. Un quart d'heure seulement avant de servir, vous les ajoutez à l'agneau.

Les pois, les haricots. — Coupez les haricots en petits carrés et choisissez les pois à peu près de la même grosseur. Cuisez-les à l'eau bouillante et abondante, salée, sans couvrir jamais la casserole, et jamais dans une casserole étamée. L'ébullition doit être très soutenue. Dès que ces légumes sont cuits, il faut les égoutter. Inutile de les rafraîchir à l'eau froide. Mais gardez-les au sec et au chaud jusqu'au moment de servir.

Pour dégraisser et servir. — Soulevez la casserole du côté opposé à la queue, en la collant sur le fourneau avec un morceau de charbon ou n'importe quoi, de façon que le liquide afflue vers la queue de la casserole et que la graisse surnage par là. Avec une cuillère de métal, enlevez complètement tout ce qui peut se trouver de graisse. Versez le tout dans un plat bien chauffé, un peu en dôme, mais sans arranger rien avec symétrie. Eparpillez sur le tout les pois et les haricots verts bien égouttés. Servez avec assiettes bien chaudes.

JEANNE BERTRAND.

Clark's

Fèves au Lard
DELICIEUSES
de Clark

Le Meilleur Lard, — Fèves choisies — assaisonnement parfait — cuisson scientifique.

Vendues en boîtes, prêtes à servir avec ou sans sauce Chili ou Tomates

50c. et 10c. le canistre

W. Clark, Mfr.,
Montréal.
4-9-06

Achetez la meilleure machine à écrire au monde



FABRIQUEE AU CANADA.

l'“Oliver”

(A ECRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal

Nous donnerons gratis à tous ceux qui le demanderont, un joli cendrier en aluminium avec l'annonce de

La Digestive

Le vrai nom pour le vrai remède.

Guérit pour toujours
LA DYSPESIE

En vente partout ou au

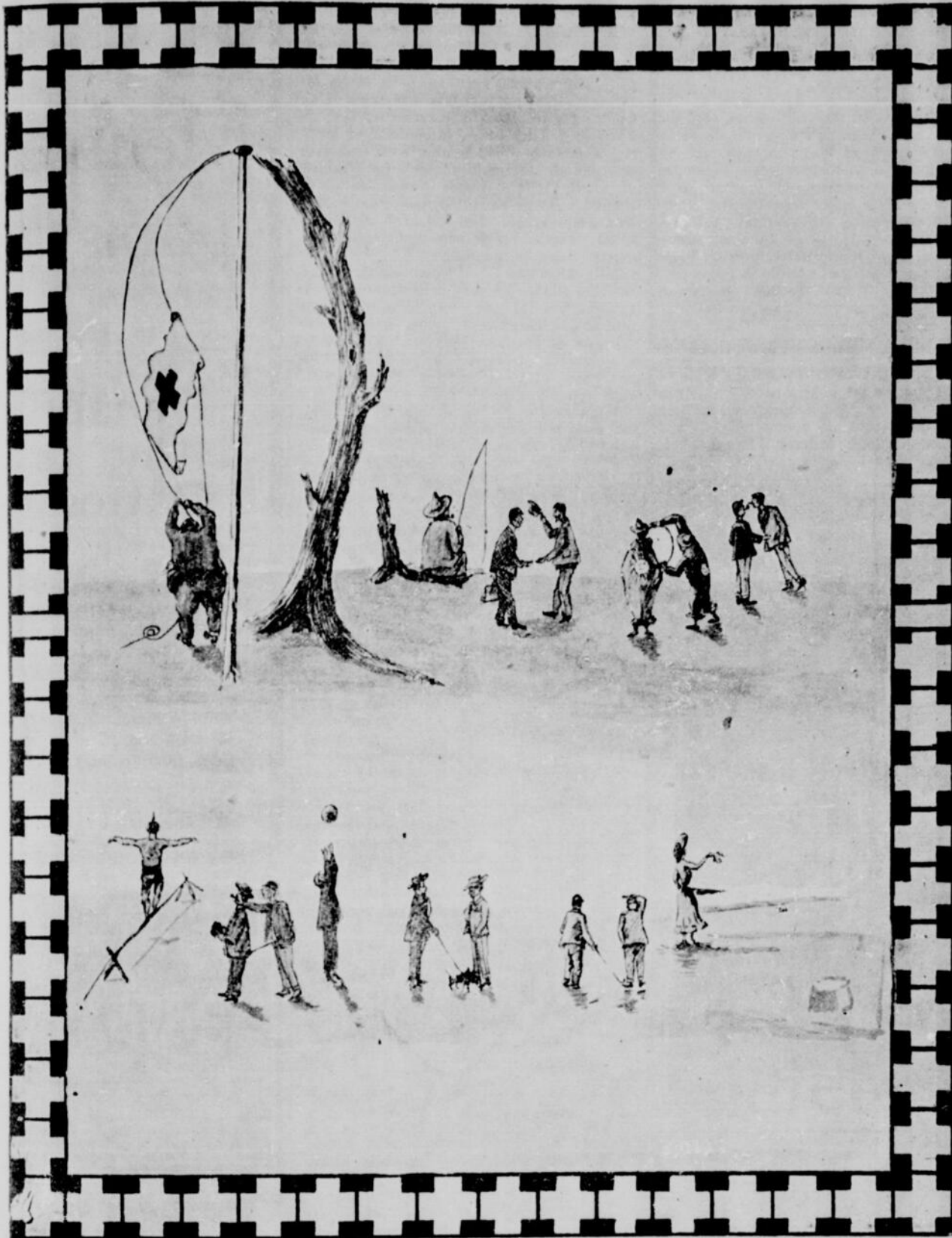
Laboratoire de Remèdes et Produits Végétaux Laliberté

136, RUE ST-DENIS, MONTREAL

Concours-Acrobate de l'Album Universel

Original, allégorique et tout à fait artistique, n'est-ce pas? Nul doute que tous les lecteurs de l'Album Universel, le plus beau, comme le plus intéressant et le plus instructif des journaux littéraires imprimés au Canada, se feront un jeu d'en trouver la solution, afin de "décrocher" un des vingt magnifiques prix offerts et distribués chaque semaine aux concurrents.

NOTE IMPORTANTE. — Les enveloppes devront porter les mots: 166 Concours, nous parvenir au plus tard le 30 août, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Que tous se conforment fidèlement à ces conditions, s'ils tiennent à ne point voir leur réponse tomber à l'eau.



Notes explicatives

Condamné par la force des circonstances à passer quelques semaines sur une île du Saint-Laurent, où le commun des mortels ne s'aventure ordinairement qu'à regret, un artiste voyageur, pour tuer le temps, comme on dit, s'est amusé à dessiner les poses plus ou moins curieuses prises par ses compagnons de voyage. Il y en a douze en tout, parfaitement distinctes, la première formant une lettre majuscule.

Mal, par un hasard étrange et phénoménal, les différentes personnes se promenant sur l'île se trouvent en telle posture qu'elles forment onze lettres de l'alphabet, constituant un mot ayant par lui-même un sens complet. Seule, une lettre n'est pas à sa place.

Or, il s'agit de lire le mot en question, de l'écrire sur la carte des solutions (ou une autre) avec son nom et son adresse, pour courir la chance de gagner une de nos jolies primes. C'est plus facile que de met-

tre une baleine en broche, n'est-ce pas? Que tous, donc, petits et grands, se piquent d'honneur, et prennent part à cet original et captivant concours.

Solution du Concours No 12:

1 = 6; 2 = 3; 3 = 5;
4 = 2; 5 = 1; 6 = 4.

Quelques concurrents ont bravement placé la tête de l'âne sur les épaules du cheval! — Or, quoique ces deux intéressantes bêtes soient un peu cousines — à la mode de Bretagne — un maître Aliboron, un martin, un roussin, en un mot un âne, quoiqu'il fasse, ne deviendra jamais ce noble et fier coursier, que, prosaïquement, nous, Canadiens-français, nous appelons cheval, et quelques-uns, plus familièrement "joual".

Mais une des solutions les plus drôles est celle qui colle bravement la tête du boeuf sur le cou du cheval; la tête du gros éléphant sur les épaules de la mignonne biche; les longues oreilles de Martin sur les cornes du boeuf; les bois du cerf agile sur l'encolure de sa majesté lion; la noble figure du lion sur la masse de l'éléphant; la tête cornue du boeuf mugissant sur le col élégant du cheval hennissant. — Pauvres bêtes!!

Voici la liste des noms des 20 concurrents les plus heureux:

Mlle Yvonne Demers, 994 St Denis, Montréal; Paul-Émile Champoux, Sainte-Elisabeth, Co Joliette; Mlle L. M. Pelletier, 23 Church St., Ottawa; Conrad Ringuet, Rimouski; Mlle Jeannette Gadoury, Berthierville, P.Q.; Mme Aurélien Lemay, 82 rue Georges, Sorel; Mlle Eugénie Landry, 33 Cedar St, Lawrence, Mass.; Omer

gan; G. Cartier, St Henri; Thérèse Lefai-vre, Parc Lafontaine; Mlle R. Beaudin, Pointe-Claire; Mme W. Dazé, Montréal; D. Kérouac, Québec; Eugène Gaudet, Victoriaville; Laura Plamondon, Worcester; Celia G. DeBlois, Harrisville; J. Bilodeau, Richelieu; Séraphin Massaut, Ottawa; Alma Simard, Worcester; Mme Arthur Boucher, St Lambert; Bertha Tessier, Chicoutimi; Mme Sheridan, Ste Cunégon-de; Hélène Côté, Alb. Forest, Lachine; Rodrigue Charlebois, Lachute; Gaston Fournier, Montréal; F. G. de Comeau, Halifax; J. T. Boissinot, Québec; Hervé Blais, Lévis; Mme Raby, Salem; Ludovic Blain, Montréal; Imelda Martin, ville; Mme oJs. Talbot, Berthier; Florida Lus-sier; Dora Lussier, Manville; Alphonse Goulet, Holyoke; Antoine Bonhomme, La-chute; Glouglou, Montréal; Maurice Desy, Louiseville; J. H. Panneton, Trois-Rivières; Auguste Archambault, Valoisville; N. Dubeau, Québec; Emelda Verville, Grand'Mère; Arthur Blanchard, Mass.; Fridolin Laberge, Montréal.

NOTE. — Réponses justes reçues trop tard pour être inscrites à leur place:

Concours No 10 — Alphonse Dion, Wa, Wa, Ont.; osepht Boutin, Beauce.

Concours No 11 — V. Labrosse, Verner, Ont.

GRATIS un verre très sé-rieux sur les ma-ladies des nerfs et une bo-telle échantillon de notre remède sont envoyés gra-tuitement à ceux qui en font la demande, sans pa-yer rien.

KOENIG MED. CO.
100 Rue Lata, CHICAGO.
En vente chez les phar-maciens: \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.



Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME
TELEPHONE MAIN 391

Coiffeurs - Artistes

Neus faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTI-CHEs, TOUPETs, TRANS-FORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts im-portateurs, et nous avons le plus bel assortiment de cheveux natu-rels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VI-BRASSAGE.

Catalogue Gratis Commandes par la poste demandées.

Formule pour les Solutions
CARTE DU CONCOURS No 16
de l'Album Universel, 1901, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Noms et adresse

Solution

COFFRES-FORTS DE MEILINK
À L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU
DE \$16.00 À \$50.00

LE FER À CHEVAL NEVERSLIP
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ
LUDGER GRAVEL AGENT
TEL. MAR. 964 MONTREAL
BELL MAIN 641

Écrivez pour des prix et catalogues et nou-velles "L'Album Universel."

La question des servantes

La question des servantes devient de jour en jour plus épineuse, si l'on en juge par les plaintes que l'on ne cesse d'entendre à ce sujet, partout où il y a plusieurs femmes réunies. "Ah! mon Dieu, que les servantes sont rares!" gémit l'une. "Que ma nouvelle bonne me donne donc peu de satisfaction!" s'écrie une autre. "Vous êtes encore bien heureuse d'en avoir trouvé une!" reprend une troisième; "depuis trois semaines que je cours les bureaux de placement pour remplacer celle qui m'a laissée, et je n'y puis parvenir."

Nous ne rechercherons pas, dans cette causerie, les causes qui ont amené la si grande rareté des domestiques. Aussi bien elles s'imposent presque à tout le monde. Les plus grandes facilités de la vie dans les campagnes, le développement dans les villes des industries qui emploient la main-d'œuvre féminine, l'instruction plus généralement répandue, sont autant de motifs pour lesquels les jeunes filles qui, autrefois, n'avaient pour gagner leur vie d'autres ressources que d'"aller en service", peuvent aujourd'hui aspirer à des travaux souvent plus pénibles peut-être, mais que leur imagination et aussi le préjugé populaire leur fait considérer plus honorables.

Non seulement les servantes sont rares, mais encore, et peut-être même de ce fait, elles sont exigeantes et souvent fort négligentes dans leur service. De là la nécessité très grande qui s'impose aux maîtresses de maison modernes de connaître parfaitement la routine du ménage, de la cuisine, etc., pour pouvoir — la chose devient indispensable — faire l'éducation des diverses bonnes qui passent à leur service.

Que ce soit une fille fraîchement débarquée de la campagne ou une immigrante, cette éducation a toujours à être faite soigneusement.

Il existe en France une ou plusieurs écoles de domestiques, qui donnent, paraît-il, des résultats merveilleux. On y apprend le ménage, la cuisine, le service en un mot depuis A jusqu'à Z. Il y a des cours de balayage, de nettoyage, de blanchissage, de ravageage, de couture. On y enseigne aussi les soins à donner aux enfants, aux animaux, aux plantes. Les domestiques qui sortent de ces cours sont diplômés, sans doute, et pour obtenir un engagement avantageux, ils se font gloire de montrer leurs parchemins; ainsi on est sûr que si la bonne laisse de la poussière sur les meubles, de la saie dans les cheminées de lampe; si la cuisinière gâte une sauce ou fait danser l'anse du panier, ce sera fait par les méthodes les plus modernes et en toute connaissance de cause.

Nous ne possédons pas encore, en notre jeune Canada, d'institutions de ce genre, mais nos maîtresses de maison sont assez femmes d'intérieur, pour la plupart, pour pouvoir se faire le professeur d'une bonne inexpérimentée et ignorante de ses devoirs.

Il ne s'agit que de dire, avec bonté, à la nouvelle servante ce qu'on attend d'elle, à la surveiller gentiment (j'insiste sur ce mot) les premiers jours à son travail, et à la reprendre doucement à chaque erreur.

Pour essayer les meubles, elle se servira d'un torchon fin; elle commencera par un bout de la pièce et ira en suivant, c'est le seul moyen de ne rien oublier. Elle passera son chiffon sur les boiseries, rebords, frises, etc. On enlève la poussière d'une chaise en frottant d'abord le siège, puis les pieds et le dossier; si le siège est en tapisserie, il doit être brossé quotidiennement, sans préjudice du grand nettoyage hebdomadaire, où les sièges sont battus dehors ou dans l'antichambre. Ne pas oublier, dans l'essuyage, les pieds de la table, la lampe suspendue, etc. Les bonnes, généralement, négligent ces petits détails; c'est à la maîtresse de maison à "voir" tout de suite l'omission et à la signaler chaque fois, afin d'en éviter les fréquents retours.

Il faudra aussi recommander à la bonne de ne pas cantonner les couvertures sur l'appui des fenêtres, lorsqu'il s'agit de "faire les chambres", mais de les disposer

sur une chaise près de la fenêtre, afin qu'elles ne soient point souillées par les poussières du dehors. Aussi, lui dire de manier avec précaution les faïences. Vous lui ordonnerez de laver tous les jours les savonniers, le pot à eau, extérieurement et intérieurement. Enfin, vous exigerez qu'elle soit toujours et partout vêtue avec la plus grande propreté et qu'elle ait toujours les mains nettes et les cheveux proprement arrangés. Ce sont de petits détails, peut-être, mais qui sont très loin d'être sans importance.

Quand la maîtresse de maison se fera ainsi l'éducatrice de ses bonnes, celles-ci n'auront nul besoin de fréquenter les écoles de domestiques, et notre pays pourra encore longtemps se passer de ces écoles, au profit d'autres institutions plus utiles et dont il souffre plus directement d'être privé. Les dessins qui illustrent cet article ont été photographiés dans une classe de domestiques, à Plaisance, près de Paris, ils montreront à nos lectrices la façon dont on s'y prend, là, pour former des servantes modèles.

EDNA.

REPONSES AUX CORRESPONDANTS

NOTE. — Il sera répondu dans cette colonne à toutes les questions que voudront bien nous poser nos lecteurs et lectrices concernant l'économie domestique, l'hygiène, les soins de la toilette, l'élégance, etc.



COURS PRATIQUE DE NETTOYAGE

Il faut que les cuivres reluisent et que les fers brillent. La propreté la plus parfaite est le luxe d'une cuisine bien tenue.

LE NETTOYAGE DES LAMPES

C'est la besogne qu'une bonne doit entreprendre dès le matin en prenant bien soin qu'il ne reste aucune tache de pétrole.

LA LEÇON DE BALAYAGE

C'est tout un art que de savoir balayer un appartement sans faire voler la poussière, ce qui constitue un remède pire que le mal.

BLANCHISSAGE DE LA LINGERIE FINE

La lingerie fine de Madame ne saurait être confiée aux mains d'une blanchisseuse étrangère. Une bonne femme de chambre doit être en même temps blanchisseuse de fin.

NOTIONS DE CUISINE

Nature et quantité des ingrédients, temps de cuisson, préparation des entremets et plats sucrés, l'école des domestiques apprend tout cela à ses élèves.

Ces réponses sont absolument gratuites, et il n'est pas nécessaire aux correspondants de donner leurs nom et adresse, un pseudonyme suffit. La réponse est donnée dans les quinze jours qui suivent la réception de la lettre.

Yvette de C. — 1. Pour faire disparaître une tache de graisse sur une toile ou une étoffe quelconque, il suffit de plonger dans de la gazoline la partie tachée et de la frotter ensuite en donnant un mouvement circulaire, avec un morceau de tissu semblable. 2. Les romans de Raoul de Naveyry sont tous très moraux et combinés de façon à être intéressants. 3. Vous ne devez pas répondre à une carte postale d'un jeune homme que vous ne connaissez que de vue et qui ne juge pas à propos de signer son envoi autrement que de l'initiale de son nom. 4. Les lavages à l'eau de son font blanchir le cou et les mains; vous faites un petit sac de coton blanc ou de mousseline, vous le remplissez de son et vous le pressez dans l'eau tiède; vous pouvez ensuite vous en servir comme d'une éponge pour vous laver le cou et les mains. 5. Pour ceux qui s'intéressent à l'histoire politique française au siècle dernier, la

lecture des lettres et discours de Montalembert s'impose. Ces écrits sont de style impeccable et d'une lecture captivante.

Brin d'herbe. — On peut faire sécher les pommes entières en les pelant et les mettant au four deux heures après que le feu en a été retiré. On peut aussi les faire sécher au soleil en les tranchant par morceaux et les enfilant dans un fil. Avant leur maturité, il arrive souvent que les pommes tombent en assez grande abondance; on en tire un bon parti en les coupant par tranche sans les peler et en les faisant sécher au four, sur des claies ou au soleil. On fait sécher le raisin au four en l'exposant deux fois à la chaleur, et encore, la seconde fois, le four doit être très peu chaud. On peut aussi le faire sécher au soleil. Il faut choisir le raisin le moins juteux. Notre raisin indigène est excellent ainsi séché. Les "bluets" séchés au soleil peuvent servir comme le corinthe à mettre dans les puddings.

Mlle Albertine L. — Notre collaboratrice est très flattée de vos bienveillantes félicitations, qui lui sont un encouragement précieux à chercher toujours à intéresser de plus en plus ses lectrices. Vous serez toujours la bienvenue à m'écrire; il se trouvera toujours un peu d'espace pour vous répondre.

Mignonnette. — Je choisis celui-ci, qui est plus mignon et doit mieux vous convenir. A vous aussi, je dis merci pour votre gracieuse appréciation, et je vous octroie bien volontiers la petite place demandée. Je voudrais même la faire très grande. J'ai fait votre message avec plaisir. A bientôt.

G. Pintendre. — Pour une once de gomme adragante, une pincée d'alun en poudre et quelques gouttes d'eau de rose et de bay-rum. Vous obtiendrez par ce mélange un bon cosmétique pour la moustache. Vous vous procurez ces ingrédients chez les pharmaciens. Pour faire tenir les cheveux, passez dessus un peu de moelle de boeuf mêlée en parties égales avec du bay-rum.

Mlle B. M., Québec. — Votre nom paraîtra dans notre prochaine liste d'échange de cartes postales.

X. Y. Z. — Voici un procédé donné par le juge de Montigny, dans son traité d'Economie domestique, pour prendre l'empreinte des plantes. Je le transcris ici à votre intention, et pour tous ceux que la chose peut intéresser: On huile légèrement d'un seul côté une feuille de papier, on la plie en quatre, de façon que la partie huilée reste à l'extérieur; on place la plante dont on veut l'empreinte dans le dernier pli, la matière grasse aura filtré assez à travers les pores pour qu'il s'en trouve au revers du papier; par la seule pression de la main, on charge le végétal d'une très le, l'empreinte est petite quantité d'huile

prête à obtenir, la plante ayant reçu le corps gras des deux côtés. Pour donner deux épreuves à la fois, on la place, par conséquent, entre deux feuilles de papier, on comprime légèrement avec la main posée à plat, l'image existe, bien qu'elle soit encore invisible, il n'y a plus qu'à la fixer et à la faire apparaître. Pour cela, on saupoudre le papier avec un peu de plombagine, puis on promène celle-ci, comme s'il s'agissait d'assécher l'écriture, le dessin se relève dans toutes ses parties; on enlève l'excès de plombagine, qui pourrait salir le papier, en promenant sur la surface un peu de cendre; cette substance respecte les traits du dessin et emporte avec elle la plombagine. L'empreinte ainsi obtenue s'effacerait; pour fixer l'épreuve, il est préférable de mélanger la plombagine de la résine, on expose ensuite à une chaleur modérée, soit devant un foyer, soit en appliquant un fer chaud jusqu'à ce que la résine fonde.

Il y a une foule d'autres moyens — compliqués ceux-là — et qui nécessitent tout un appareil de laboratoire.

COLETTE.



Cette vignette est une représentation fidèle du grand magasin de

Meubles, Tapis,

Carpettes, Rideaux, Etc.

ouvert récemment

Rue Ste-Catherine

par

Renaud, King & Patterson

les grands marchands de meubles bien connus de la rue Craig. Tout est moderne dans cet établissement. Les visiteurs sont bienvenus. Nous accordons UN ESCOMPTE DE 10 P. C. sur tout achat au comptant, et des conditions de crédit aux acheteurs recommandés. Nos prix sont marqués en chiffres lisibles, et les mêmes pour tous. Ne viendrez-vous pas nous voir?

RENAUD, KING & PATTERSON

12 ROMANS CÉLÈBRES — \$1.00

Sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — La Cosaque — Le Missel de la Grand'Mère — L'Ami du Château — La belle Tiennette — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Maudit Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amour — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Cœur de Sceptique — Un Mariage de Conscience — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez:

DEOM FRÈRE,

1877, rue Ste-Catherine, Montréal



AVANT

Poils Follets, Cheveux et Barbe Superflue

ENLEVÉS INSTANTANÉMENT sans douleur et sans endommager en aucune façon la peau la plus délicate.

\$50.00 DE REMBOURSEMENT À QUICONQUE NE REUSSIT PAS.

C'est par un accident que le Dr Simon, de Paris, a découvert ce merveilleux produit auquel il a donné le nom de RAZORINE parce qu'il est appelé à faire disparaître l'usage du Rasoir, et nous ne craignons pas de le faire essayer. Envoyez-nous 10c. pour frais de Poste et nous vous en expédierons un paquet assez gros, pour vous convaincre de sa parfaite infailibilité. Le prix de la RAZORINE du Dr Simon, est de \$1.00 le flacon, et est expédié franco dans toutes les parties du monde. Si votre pharmacien ne l'a pas encore en stock, insistez pour qu'il vous le procure, ou adressez:

Cooper & Co., Dépt. 12, 425 St-Paul, Montréal agents spéciaux pour le Canada.

APRÈS



L'utilité de la théorie en musique

Un bon professeur, a dit quelque part un maître, rencontre généralement bien des difficultés pour faire de bons élèves, car après avoir constaté l'utilité des gammes et des exercices, les parents et les enfants contestent l'utilité d'apprendre la théorie musicale, sous prétexte que celle-ci est ennuyeuse à étudier, et qu'après la théorie de la première méthode, on en sait suffisamment pour jouer de beaux morceaux. Mme Une Telle, disent-ils, n'a jamais appris la théorie, cependant elle est excellente musicienne. Ces propos sont absurdes, car, sans théorie il n'y a pas de bons musiciens; il n'est pas question de pousser jusqu'à l'harmonie; cette étude particulière est réservée aux personnes qui veulent arriver à la composition; mais toute personne voulant devenir bonne musicienne doit apprendre la théorie.

A ceux qui prétendent — et ils sont malheureusement fort nombreux — qu'il n'est nullement nécessaire de connaître la théorie en musique pour devenir un exécutant de premier ordre, nous répondons par la question suivante: Croyez-vous qu'un jeune garçon, une jeune fille, ayant l'un et l'autre d'excellentes dispositions, un talent même extraordinaire pour les lettres, deviendront naturellement et uniquement en maniant la plume, des littérateurs, des écrivains, nous ne disons pas transcendents, mais simplement de bons écrivains, en laissant de côté les lois de la littérature, en faisant fi des règles de la grammaire?

Sans doute, et nous l'admettons volontiers, la lecture suivie de bons auteurs, l'imitation des tournures de phrases, des expressions, du style de ces auteurs, finiront à la longue par donner à leur plume un certain vernis extérieur auquel le commun des mortels se laissera prendre jusqu'à un certain point, et pendant un temps plus ou moins long; mais, soyez assurés qu'un œil tant soit peu exercé verra souvent, très souvent, poindre l'oreille de l'âne sous la peau du lion, jusqu'à ce qu'enfin, en une circonstance critique, la peau du lion, c'est-à-dire le vernis, coulant bas, l'âne, je veux dire l'ignorant, apparaîtra dans son état primitif et naturel.

Ceci explique les sottises inqualifiables, les ineffables renversantes qu'on rencontre parfois chez certains écrivains ou musiciens à la mode. Que voulez-vous? on a beau édifier de superbes palais, de splendides villas, si la charpente n'en est point solide, si les fondations reposent sur le sable, un beau jour tout craque, tout se disloque, tout s'écroule, et il ne reste plus que de lamentables ruines.

Tel est et tel sera toujours le sort de toute science acquise sans principes, c'est-à-dire sans théorie!

Du reste, il n'est rien de plus grotesque qu'une jeune fille jouant passablement du piano, ayant la réputation d'être excellente musicienne, se trouvant à court, lorsqu'une personne étrangère ou même amie, lui pose, sans malice aucune, quelques questions sur la théorie musicale, la mesure, les dièses, etc. En voulez-vous un exemple entre mille? Dernièrement — par quel hasard? je n'en sais rien — je me trouvais au milieu d'une réunion mondaine dans une famille bien connue de Montréal. La demoiselle de la maison, une charmante brunette de 18 printemps, répondant à la demande des personnes invitées, exécuta au piano, d'une manière apparemment brillante, divers morceaux. Une jeune dame, un peu trop indiscret sans doute, lui ayant demandé en quel ton est le dernier morceau qu'elle vient d'exécuter, la jeune fille, interloquée et rougissante, fit cette réponse, que je laisse aux lecteurs le soin d'apprécier: "Mais, Madame, dans le ton... du piano." Et n'allez pas croire que c'est là une histoire inventée à plaisir: A des demandes semblables les réponses analogues à celle que je viens de citer ne sont pas rares, malheureusement. Que faut-il en conclure? qu'il est de toute utilité d'apprendre la théorie.

Lorsque l'on donne des leçons de piano à un jeune enfant, on doit lui apprendre, en même temps que le mécanisme, la théorie élémentaire, c'est-à-dire qu'est-ce que la musique, les notes, la portée, les clés, la valeur des notes, les silences, les dièses et les bémols, la mesure, etc., après quoi l'enfant, après l'âge de douze ans, travaillera de front l'étude du piano et l'étude du solfège, car il est entendu que le jeune enfant, sachant toute la théorie élémentaire, pourra travailler très raisonnablement l'étude du mécanisme surtout, et quelques petits morceaux qu'il jouera bien en mesure en observant le mouvement et même les nuances; il arrivera ainsi à jouer plus tard, sans fatigue, de grands morceaux.

L'enfant, ayant atteint l'âge de douze ans, travaillera sans peine la grande théorie, et fera ensuite des devoirs de théorie. Malheureusement, les professeurs ne s'occupent pas de la théorie, et les jeunes filles sorties de pension ont vite oublié le peu qu'elles en ont appris, et se trouvent très

gênées pour travailler seules. Je vais donc essayer de remédier à cet inconvénient en écrivant dans cette revue des leçons de théorie, depuis les leçons élémentaires, c'est-à-dire la musique, les notes, les clés, la valeur des notes et les silences, la tonalité et la gamme, etc.

Lorsque l'on apprendra la théorie élémentaire à un jeune enfant, on l'instruira en l'intéressant toujours, et on ne lui donnera que quelques questions à apprendre à la fois, en lui expliquant d'abord et en lui faisant étudier ensuite, puis on reviendra fréquemment sur les mêmes questions, on les répètera quelquefois pendant plusieurs leçons, afin de ne pas fatiguer l'enfant, qui pourrait alors confondre les silences avec les notes, le bémol avec le dièse; on pourra, de temps à autre, lui faire un petit devoir résumé des leçons apprises.

En agissant ainsi, tout professeur obtient de bons résultats.

Une chose aussi sur laquelle on n'insiste pas assez dès le début, c'est la connaissance parfaite des notes. Si l'on n'y prend garde, les jeunes élèves, se basant uniquement sur les chiffres qui indiquent le doigté, manœuvreront d'après ces chiffres, sans nullement se préoccuper de la position des notes sur la portée. Et qu'en résulte-t-il? Ceci: il n'est pas rare de trouver des jeunes pianistes qui, après deux et même trois ans de pratique, sont absolument incapables de distinguer une note de la clé de sol de la même note de la clé de fa.

A ce sujet, laissez-moi vous transcrire la jolie historiette suivante, écrite par cousine Yvonne et intitulée: "La leçon de musique". C'est très ingénieux, comme vous l'allez voir:

La Créole a toujours troublé mon imagination d'enfant. La faute en revient probablement à cette excellente Mme Maurice, maîtresse de solfège de son état, et qui avait inventé une méthode merveilleuse, dont toutes les mères, ainsi qu'elle-même, ne parlaient qu'avec onction, respect et révérence.

Voulant fixer d'une façon saisissante notre jeune imagination, cette inventrice maîtresse nous faisait admirer avec soin des tableaux en carton qu'elle peignait elle-même, à l'aide de couleurs si parfaitement criardes, qu'il était impossible qu'on les oublât jamais. Tous les personnages s'y mouvaient entre les cinq lignes de la portée et étaient gardés par une sévère clé de sol. Mme la Ronde s'y épanouissait, majestueuse, omnipotente, avec une face de lune, tandis que Mlle les Blanchettes, minces, élégantes, leur petite tête passée coquettement sur le "fa" d'en haut, leurs pieds délicats reposant sur le "mi" d'en bas, semblaient narguer la rotondité de leur encombrante voisine.

Comparant avec soin ces personnages dissemblables, Mme Maurice concluait qu'il fallait certainement "deux" de ces fringantes personnes pour représenter la valeur de la grosse doudon de Ronde, ce que nous n'avions de peine ni à croire, ni à retenir.

Un jour, Mme Maurice nous présenta une étrange créature. Elle reposait mollement dans un hamac, à l'ombre de palmiers aux feuilles verdoyantes et raides. Trois nègresses, couchées à ses pieds, s'occupaient respectueusement à chasser les mouches de son charmant visage. Cependant, l'une de ses joues était encombrée d'un grain de beauté, si gros, si énorme, qu'il était loin de mériter son nom, et cela troublait, le plus fâcheusement du monde, le teint de cette belle inconnue, qu'on eût dit dorée par le soleil.

— C'est une Créole, expliqua sans autre préambule notre maîtresse, et, ajouta-t-elle sévèrement, les personnes de cette espèce, toutes gracieuses et aimables qu'elles soient, se laissent aller à une déplorable nonchalance. Pour les reconnaître des blanches de chez nous, si actives, si régulières, Dieu les a marquées d'un grand point noir à la joue, dont elles se montrent, d'ailleurs, très fières, sans qu'il y ait grande raison pour cela. Aussi, les appelle-t-on les blanches pointées. Et, comme il faut toujours à ces paresseuses "un temps" pour trainer, nous saurons donc, en regardant une Créole, qu'elle dure trois temps au lieu de deux. Ce qui ne l'empêche pas de valoir les trois nègresses (ou noires), que vous voyez agenouillées près d'elle.

Et cette conception ingénieuse de la blanche pointée me plut si fort, et resta si bien gravée dans ma petite tête d'enfant, qu'aujourd'hui encore la Créole m'apparaît comme une exquise créature, marquée d'un grain de beauté, dont la grâce langoureuse a plus de prix que le travail des trois nègresses.

NOTE. — Nous accusons réception de "Guirlandes Roses", magnifique valse pour piano, composée par Roméo Poisson. Nous prions l'auteur de recevoir et nos félicitations et nos remerciements.

ESSAI GRATUIT
ESSAI GRATUIT



ESSAI GRATUIT — Pas un sou comptant. Envoyez-moi simplement une carte postale avec votre nom et votre adresse, et je vous enverrai immédiatement gratis une de mes plus nouvelles ceintures électriques améliorées de première qualité. Vous pourrez vous en servir pendant trois mois, puis me payer après guérison, et le prix ne sera que la moitié de celui que les autres demandent pour leurs ceintures de qualité inférieure. Si vous n'obtenez pas une guérison, renvoyez-moi la ceinture à mes frais, et VOTRE PAROLE EN DECIDERA.

JE ME FIERAI A VOUS — Cette ceinture moderne est la seule qui procure un courant thérapeutique puissant d'électricité sans tremper la pile dans du vinaigre, comme la chose a lieu pour toutes les autres ceintures, et je garantis qu'elle ne brûlera jamais. C'est un remède certain et efficace qui ne manque jamais de guérir tous les cas de rhumatisme, varicelle, dyspepsie, faiblesse dorsale, nervosité, maux de reins, de foie et d'estomac et de faiblesse due aux abus et aux excès.

JE DONNERAI GRATUITEMENT à chaque personne qui m'écrit, un exemplaire de mon traité médical superbement illustré que tous les hommes et toutes les femmes devraient lire.

Dr J. M. MACDONALD, No. 6 Bleury, Montréal.
Consultation gratuite tous les jours de 9 a.m. à 5.30 p.m., et jusqu'à 9.30 p.m., les mercredis et samedis.

ESSAI GRATUIT
ESSAI GRATUIT




Sirop d'Anis Gauvin

DES le plus jeune âge vous devez voir à ce que vos enfants jouissent d'un bon sommeil si vous voulez qu'ils deviennent forts et vigoureux.

Le Sirop d'Anis Gauvin

augmentera, régularisera et procurera un sommeil abondant et régulier à tous ceux qui le prendront régulièrement.

En vente partout à **25 cents.**

BÉBÉ PLEURE: IL VEUT DU SIROP D'ANIS GAUVIN

BÉBÉ RIT: ON LUI A DONNÉ DU SIROP D'ANIS GAUVIN

BÉBÉ DORT PAISIBLEMENT IL A PRIS DU SIROP D'ANIS GAUVIN

BÉBÉ SE RÉVEILLE CALME ET JOYEUX: EFFET DU SIROP D'ANIS GAUVIN

Un café fameux



CHAQUE ESPECE DE CAFE possède quelque mérite; à l'expert appartient le soin d'en tirer le meilleur parti au moyen de mélanges savants.

Le Café de Madame Huot

réalise le type du bon café français, alliant la force à la délicatesse de l'arôme; c'est un régal pour le gourmet.

La maison E. D. Marceau de Montréal, a le dépôt général de ce fameux Café au Canada.

Essayez-le: il donne toujours pleine et entière satisfaction.

C'est le café idéal, le Café de Madame Huot

La grande majorité des maladies viennent de la pauvreté du sang. C'est pour cela que

LE ROBUR

en rendant au sang les éléments qui lui manquent, guérit tant de maladies. Le Robur se vend sous trois formes: Robur liquide, \$1.00; Robur granulé, 50c; Robur en perles, 50c. Essayez aussi Les Tablettes "ROBUR", Purgatives, 25c.

C. BEAUPRÉ 73 Deseray, MONTREAL, et partout.

SIROP DU DR LÉONARD

Spécifique pour les coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des poumons.

En vente chez tous les pharmaciens. **PRIX: 25 cts**

Préparé par
La Cie Chimique "Léonard"
3141, rue Notre-Dame, MONTREAL



LAPRES & LAVERGNE
PHOTOGRAPHES
360 RUE ST DENIS
MONTREAL, P.Q.
TELEPHONE BELL 1263
RESIDENCE 1262
DES MARCHANDS 843

Chaussures d'Automne



Nos styles sont les plus élégants, dans tous les cuirs, et toutes les formes, de ..

\$2.00 à \$3.50

A. LECOMPTE, Jr.

1753, Ste-Catherine

TEL. BELL EST 3658

EAU des CARMES BOYER

BOUYER

CONTRE:

Vertiges,
Maux de Tête,
Évanouissements,
Dysenterie,
Digestions pénibles,
Influenza, Congestions.

Agents: ROUGIER Frères, 1597, R. Notre-Dame, Montréal

WILSON'S

INVALIDS' PORT

LE FAVORI DES GARDE-MALADES

Milton L. Hersey, M. A. Sc., analyste officiel du gouvernement, certifie la pureté des ingrédients et l'excellence de la combinaison pharmaceutique employée pour le **WILSON'S INVALIDS' PORT**.

JE certifie par les présentes que j'ai analysé le **WILSON'S INVALIDS' PORT**, et que j'ai constaté qu'il contenait ce qu'il y a de mieux en fait de vin d'Oporto et d'extrait d'écorce de Cinchona, comme principes actifs. Ceux-ci sont mélangés dans les proportions voulues pour en faire un excellent apéritif et un tonique et fortifiant des plus agréables.

Partout, chez les pharmaciens.

Grosse bouteille, \$1 00. Six bouteilles, \$5.00.

Art. Laurin & Cie

PEINTRES ARTISTES

Décoration d'Église et Tableaux Religieux. Dorure: imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Écoles (black-boards.) Scènes théâtrales pour Collèges, Couvents, Etc. Dessins fou nis avec nos prix sur demande.

Art. Laurin & Cie

Phones: 73 St-Charles-Borromée
Main 4564
Est 2069 Montréal

Ce que dit le docteur

LA VIANDE CRUE COMME ALIMENTATION, ET LA TUBERCULOSE. — EXPERIENCE FAITE SUR DES CHIENS.

On a beaucoup parlé et beaucoup écrit sur les modes d'alimentation convenables dans la tuberculose, et voilà que le professeur Richey, qui préconisait l'usage de la viande crue, non seulement comme aliment de choix, facilement digestible, et dispensateur d'énergie, mais aussi comme médicament spécifique de la tuberculose à condition que la dite viande fût absorbée en quantité suffisante, vient nous faire part de ses expériences.

Dans sa dernière expérimentation, le docteur Richey a pris douze chiens aussi semblables que possible, comme poids, taille, âge, etc., et leur a inoculé à chacun une même dose de virus tuberculeux. Après s'être assuré que leurs organes renfermaient bien des bacilles, meurtriers à bref délai, il a fait quatre lots de trois chiens chacun.

Le premier lot fut exclusivement nourri de viande crue; le deuxième lot, de viande cuite; le troisième lot, de fromage et de lait; le quatrième lot, de riz, de légumes, de pâtes. Or, au bout d'un an, les seuls chiens survivants étaient ceux qui n'avaient été nourris que de viande crue; les neuf autres étaient tous morts tuberculeux, plus ou moins rapidement, et les animaux survivants non contents de guérir, avaient encore engraisé et profité.

De quelque façon que l'expérience fut renouvelée et variée, les résultats furent toujours les mêmes.

Voici qui est intéressant, quoique M. Richey se défend formellement de tirer de ces faits aucune conclusion ferme au point de vue de la tuberculose humaine; le résultat est toujours là, et instructif pour les médecins, les phthisiques et... les chiens!

On sait que la suralimentation est, avec l'air pur, la base du traitement de la tuberculose. Or, le tuberculeux a souvent un mauvais estomac, un mauvais intestin, qui l'empêche de manger, — trop, — comme il doit le faire. C'est alors que la viande crue est surtout utile.

Mais comment absorber cette viande crue. Voici la manière d'y arriver:

Prenez une tranche de bœuf dans la "tranche", (c'est le morceau à préférer), bien plate, bien dégraissée, bien dépouillée de "nerfs" et de "peaux"; placez-la sur une planche, et, de la main droite, avec un couteau de table ordinaire, grattez-la, râpez-la, horizontalement, en la fixant de la main gauche. Râpez ensuite le morceau retourné. Vous obtenez ainsi une pulpe légère, une véritable "confiture" rouge et compacte, qui adhère au couteau et que vous amassez peu à peu dans une soucoupe. L'opération terminée, il ne reste sur la planche que des fibres blanchâtres, le "canevas", si l'on peut dire, en comparant la pulpe enlevée à la "laine" d'une broderie.

Cette pulpe rose sera délayée avec une fourchette dans du bouillon bien dégraissé et presque froid, (condition essentielle), et le tout sera avalé une demi-heure avant chaque repas.

La pulpe de viande est aussi à recommander au cours des maladies fébriles, où l'appétit fait défaut, où l'estomac est intolérant, et dans les convalescences.

Quelque répugnance qu'on éprouve pour la viande crue, on la prend ainsi très facilement et sans s'en douter. Essayez-le, et vous verrez.

L'ACNE

On réunit sous la dénomination d'acné la plupart des maladies des glandes sébacées. Il y a plusieurs variétés d'acné.

Nous étudierons aujourd'hui l'acné proprement dite sous ses trois formes: Acné simplex, Acné punctata et Acné sébacéa, qui existent fréquemment ensemble.

L'acné simplex se manifeste surtout à l'époque de la puberté; elle se développe sous l'influence d'un tempérament lymphatique, d'une peau épaisse et huileuse. Elle est caractérisée par des pustules rouges, suppurant lentement et incomplètement, ayant pour siège les follicules de la peau, surtout ceux du visage.

L'acné punctata consiste en une accumulation de matière sébacée dans les glandes de ce nom: "sebæ", qui se montre à l'extérieur, sous forme d'un point noir. Si on opère une pression de chaque côté de ce point, il en sort cette matière, sous l'aspect d'un ver.

Quelquefois, dans le produit de cette sécrétion, on a reconnu la présence d'un "Accarus", parasite qui se trouve toujours dans la partie la plus profonde; c'est le "démodex".

L'acné punctata siège surtout sur les ailes du nez et sur le visage.

L'acné sébacéa a pour caractère spécial la sécrétion d'une matière grasse qui se concrète à la surface de la peau.

Traitement. — Dans le traitement de

l'acné, le régime doit être sévère; on doit s'abstenir de vin, de thé, de café, de liqueurs. On fera usage de viandes blanches, de légumes frais, de laitage, de fruits mûrs et de bonne qualité. Il faut éviter les exercices fatigants, le séjour dans les endroits chauds, et les grandes excitations nerveuses. Il est de la plus grande importance de combattre la constipation et de soigner l'estomac. On fera des lavages journaliers avec de l'eau très chaude et légèrement alcaline. Il faut s'abstenir de cosmétique. On prendra, à chaque repas, une Granule de Sulphure de Calcium, à un centigramme.

Pour l'acné punctata, il est important de ne pas comprimer les points noirs avec les doigts, car c'est ainsi que l'on entretient l'affection. Il suffit de les laver avec une solution concentrée de bicarbonate de soude dans l'eau chaude, jusqu'à ce qu'ils soient entièrement effacés. On les badigeonnera ensuite à l'alcool.

PETIT COURRIER

Mme Charles C., Côte St Paul, me demande un remède pour faiblesse de la vue. Pour les yeux faibles et larmoyants, la solution suivante est employée avec avantage: Elle consiste en une cuillerée à thé de sel dans une pinte d'eau chaude. Baigner les yeux soir et matin avec cette solution. Elle doit être employée tiède.

M. A. A., Joliette, demande un remède pour enflure des veines. Pour les varices ou dilations des veines aux jambes, ayez un bas élastique ou un bandage soigneusement appliqué.

Mme A. A. C., Charlemagne, demande un remède pour rhumatisme avec éruption de boutons sur la figure.

Pour le rhumatisme et l'éruption de la peau qui l'accompagne, employez le mélange suivant, qui est excellent pour les deux affections:

Salicylate de soude, quatre drachmes, et essence de Peppine, quatre onces.

Dose, pour un adulte: une cuillerée à thé toutes les deux ou trois heures.

Mme L. H. C., Ste Rose, demande un remède pour mal de tête périodique.

Pour les attaques périodiques de mal de tête nerveux, l'hydrobromate de caféine effervescent est un excellent remède.

La dose est d'une cuillerée à thé dans un verre d'eau froide.

P. H. nous demande:

Pouvez-vous m'enseigner quelque chose à employer comme substitut pour les stimulants alcooliques?

Réponse. — La teinture d'avoine commune: "Teintura Avena Sativa", a été employée avec succès.

Dose: dix à quinze gouttes dans de l'eau chaude.

Un lecteur de l'Album Universel demande un moyen de conserver ses cheveux.

L'affection que vous mentionnez: "la Lébarrhée", est très réfractaire à tous les traitements, car elle entraîne avec elle l'atrophie des follicules pileux, générateur du cheveu, et par conséquent: la chute des cheveux.

Voici une lotion existante qui pourrait peut-être en retarder la chute:

Essence de térébenthine, un once; ammoniaque liquide, un demi-once; alcool camphré, cinq onces.

On l'applique à la racine des cheveux avec une petite éponge imbibée, mais sans arroser la tête, car le liquide pourrait couler dans les yeux et vous brûler cruellement.

Mme Léon H., St Henri, demande une recette pour préparer le lait peptonisé.

Pour préparer du lait peptonisé, vous pouvez vous procurer des tubes, à cette fin, chez le pharmacien, qui vous donnera toutes les instructions nécessaires pour le préparer.

S. R. L., St Lin, nous écrit: "Veuillez m'enseigner un remède pour la sciatique."

Réponse. — Pour la névralgie sciatique: une poudre composée de: Acétanilide, trois grains; monobromate de camphre, un grain, et citrate de caféine, un grain, toutes les trois ou quatre heures, est un excellent remède.

Mme N. P. P., Lachine, écrit: "Pourriez-vous me prescrire un remède pour les coliques avec flatuosité?"

Réponse. — Pour les coliques avec flatuosité, l'esprit d'ammoniaque aromatique, à la dose d'une demi à une cuillerée à thé dans de l'eau de Vichy, est un excellent remède.

A. C. H., Ste Julie, nous écrit: "Je désirerais un remède pour le mal de tête en voyageant dans les chars."

Pour mal de tête et nausée causés par voyages dans les chars, l'hydrobromate de caféine effervescent, à la dose d'une cuillerée à thé dans un verre d'eau froide, a été employé avec de bons résultats dans ces cas.

MEDICUS.

Un bienfait pour le beau sexe!



Poudres Orientales
les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédiées franco par la poste sur réception du prix.
Dépôt général pour la Puissance.

L. A. BERNARD, 1882 Rue Sainte-Catherine, MONTREAL
Aux E.-U.: Geo. Mortimer & Son, Boston, Mass.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

Grande voie internationale du commerce et des touristes

Service de trains rapides. Aménagement moderne. Voie ferrée incomparable. Employés courtois. Magnifiques chars dorés sur convois de nuit. Chars salon, café et restaurant sur tous les convois de jour.

La seule voie ferrée atteignant ce paradis tant vanté des touristes et des sportsmen qu'est le **District du Lac Muskoka**

La plus fréquentée de toutes les stations balnéaires du Canada, et celle qui offre à ses visiteurs les plus beaux paysages, les beautés naturelles les plus riches et les plus pittoresques, en même temps que le confort et les commodités qu'on ne peut se procurer même dans des endroits beaucoup moins sauvages.

Demandez à n'importe quel agent sur la ligne du Grand Tronc, les indicateurs, itinéraires et brochures sur les stations d'été, ainsi que les renseignements de tous genres.

J. QUINLAN, agent de district, Gare Bonaventure, Montréal.

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montréal.

DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
PORTLAND, OLD ORCHARD, *9.00 a.m., *7.45 p.m.
SPRINGFIELD, HARTFORD, *7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, *9.30 a.m., *10.00 p.m.
OTTAWA, *8.45 a.m., *9.40 a.m., *10.00 a.m., *4.00 p.m., *9.40 p.m., *10.10 p.m.
SHERBROOKE, *8.30 a.m., *11.40 p.m., *4.30 p.m., *7.25 a.m.
HALIFAX, ST. JOHN, N. B., *17.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, *10.10 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, *9.40 a.m., *9.40 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, *8.45 a.m., *2.00 p.m., *11.30 p.m.
OTTAWA, *8.20 a.m., *5.45 p.m.
JOLIETTE et ST-GABRIEL, *8.45 a.m., *8.50 a.m., *12.00 p.m., *4.45 p.m.
ST-AGATHE, *9.00 a.m., *9.15 a.m., *11.25 p.m., *4.30 p.m., *5.20 p.m., *5.30 p.m.
LABELLE, *9.00 a.m., *4.30 p.m.
*Quotidien, *Quotidien, excepté les dimanches, M. Mardi et jeudi, *M. Mardi et jeudi seulement, *M. Mercredi seulement, *Quotidien excepté le samedi, *Samedi seulement, *Vendredi seulement.

A. LAFANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

New York Central and Hudson River, R. R.

Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit:

7.50 A.M. tous les jours, Pour tous les points des excepté le dimanche. Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.
7.30 P.M. tous les jours.
7.50 A.M. excepté le dim.
10.20 A.M. excepté le dim.
2.00 P.M. excepté le dim.
5.10 P.M. excepté le dim.
6.10 P.M. excepté le dim.
7.30 P.M. tous les jours.
9.15 A.M. Dim. seulement.

Train local pour Chateaugay, Beauharnois, et Valleyfield.

NOTE. — Le train de 7.50 a.m. n'arrête pas à Chateaugay.

Pour billets, horaires, accommodation de chars Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HEBERT, F. E. BARBOUR,

Agent local pour la vente des billets Agent général

ANTIKOR LAURENCE

Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Duillons. Énergie, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A.-J. Laurence, Phar., Montréal.

PLUS DE CORMAUX AUX PIEDS

Recettes et procédés de ménage



Pour nettoyer les chapeaux de feutre. — Vous prenez de la terre à foulon et de l'eau; vous mélangez bien, en ayant soin de mettre suffisamment de terre pour arriver à obtenir une crème très épaisse. Ceci fait, vous étendez cette mixture sur le chapeau, avec une brosse très douce, et l'y laissez séjourner vingt-quatre heures. Il vous suffit, ensuite, de brosser le chapeau pour enlever la crème, et vous avez un chapeau de feutre tout neuf. Si votre feutre est horriblement sale, remplacez l'eau par de l'essence de térébenthine.

Moyens pour enlever les taches de graisse de voiture, cambouis, goudron. — 1° Sur la lingette, savon, essence de térébenthine, fillet d'eau alternativement;

2° Sur les tissus de couleur, frictionner avec du saindoux, puis savonner, laisser reposer, enfin laver alternativement à l'essence et à l'eau;

3° Sur la soie, remplacer l'essence par de la benzine et agir sur l'envers de l'étoffe.

Nettoyage des ustensiles en ferblanc. — Pour blanchir les assiettes, gobelets et autres ustensiles en ferblanc noirs par l'usage, on mélange de la cendre de bois avec de l'huile ordinaire, de façon à en faire une bouillie dont on recouvre la surface à blanchir. Après cela on frotte avec un chiffon de laine. Si l'on n'obtient pas un résultat complet, on renouvelle l'opération et les ustensiles deviennent comme neufs.

Remise à neuf des cadres dorés. — Lorsque les cadres dorés des glaces ou des tableaux ont subi, suivant l'expression consacrée, les outrages du temps, on peut leur rendre leur splendeur en préparant un mélange bien battu et bien homogène de 3 onces de blanc d'oeuf et de 3 onces d'eau de Javel. Cette mixture étant prête, on nettoie le cadre avec une brosse douce trempée dans ce mélange. Cela fait, on passe par-dessus une couche de vernis dont se servent les encadreurs et les doreurs sur bois, et que les droguistes fournissent pour un prix modique. La dorure reprend aussitôt son éclat et sa vivacité des premiers jours.

Nettoyage des marbres (marbres de toilette, de table de nuit, de cheminées). — On lave d'abord le marbre avec une eau tiède additionnée d'un peu de potasse, on le relave avec une eau ordinaire, on laisse bien sécher en essuyant avec un chiffon de laine. Une heure après environ, on lave de nouveau avec de l'eau additionnée d'un peu de chlorure de chaux, un tiers environ. On passe une dernière fois à l'eau froide, à grande eau, avec une éponge, et on essuie définitivement. Cette opération suffit ordinairement très bien pour ôter les taches. Toutefois, si le marbre est devenu noir et très encrassé, s'il est de couleur, on met dans de l'eau froide quelques gouttes d'acide chlorhydrique, avec précaution, car l'usage en est fort dangereux, les chimistes nous disent 4 parties pour 100 parties d'eau et éviter le contact pur, on lave alors légèrement; on enduit le marbre environ un quart d'heure, pour laisser l'effet se produire, on lave à plusieurs eaux froides. Si on s'aperçoit le lendemain de cette opération que le marbre n'est pas encore suffisamment revenu, une dernière lessive à l'eau de potasse chaude et un bon rinçage à froid achèvent l'oeuvre.

Quelques personnes passent sur le marbre blanc, pour lui donner du brillant, un peu d'huile de lin en frottant vigoureusement; sur le noir, un peu d'encaustique excessivement liquide.

Nous recommandons la plus grande précaution pour l'acide chlorhydrique.

Pour faire disparaître l'odeur de peinture dans un appartement fraîchement peint. — Il suffit, paraît-il, d'étaler une dizaine de bottes de foin par terre. L'odeur incommodante passe dans le foin et diminue pour disparaître bientôt.

Ciment pour coller les dessous de lampes. — Rien ne résiste à l'action du pétrole que le ciment suivant: 3 parties de résine (arsenon), une de soude caustique et cinq d'eau. Mêlez cette composition avec moitié de sa pesanteur de plâtre de Paris. Ce ciment est très adhésif, imperméable au pétrole, mauvais conducteur de la chaleur, etc.

Pour préserver le verre de la cassure. — Placez vos verres, cheminées de lampe ou vaisselle dans un vase rempli d'eau froide à laquelle vous ajoutez un peu de sel de cuisine; faites bouillir ce mélange, et alors faites refroidir tranquillement. Ce procédé peut s'étendre à la vaisselle en faïence, porcelaine, etc.

Manière facile d'aiguiser les ciseaux. — Prenez une aiguille à coudre et tenez-la fermement entre le pouce et l'index de la main gauche; alors prenez les ciseaux de la main droite et faites-les couler légèrement, mais promptement, de la base à la pointe.

Amélioration de l'empesage. — Dans l'empois récemment préparé et bien chaud plongez une bougie de stéarine (blanc de baleine) de première qualité, et remuez jusqu'à parfait mélange. Pour une pinte d'empois, vous laisserez fondre une hauteur de trois pouces environ de bougie. Le linge empesé de cette manière, puis repassé, prend un brillant et un poli extraordinaires. Il devient lisse et ferme; la poussière s'y attache difficilement.

Cirage luisant qui n'altère pas le cuir. — Prenez du noir de fumée non tassé, en quantité suffisante, par exemple, plein un verre à boire. Versez dessus assez d'eau de vie commune pour en faire une pâte épaisse. A cette pâte, ajoutez deux verres d'eau, dans lesquels vous aurez fait fondre 10 gros de sucre brûlé et 10 gros de savon que vous aurez dissous dans une petite quantité d'eau bouillante et que vous saturerez d'huile d'olive; c'est-à-dire que vous n'y ajouterez que l'huile qui pourra être tenue en dissolution par le savon; puis vous réunirez ce liquide au précédent et vous battrez bien le tout, afin d'opérer une parfaite combinaison.

Mastic imperméable pour raccommoder la poterie. — Prenez une livre de colle forte de Paris. Faites-la tremper 24 heures, puis faites-la fondre dans la quantité d'eau nécessaire pour lui donner une consistance convenable dans un vase de fonte, au bain-marie. Dès que la colle aura pris une bonne consistance, on y projette un mélange, par parties égales, de chaux éteinte et de plâtre pulvérisé, en quantité suffisante pour le but qu'on se propose. Ce mastic s'emploie à chaud. Il est absolument imperméable à l'eau, il bouche exactement les fentes.

Comment donner aux figures de plâtre l'apparence et presque la durée du marbre. — Ayez un feu clair de charbon de bois, approchez-en successivement toutes les parties de la figure ou du buste que vous voulez préparer, et passez dessus un bout de bougie de baleine. — La stéarine se fondant à mesure, pénètre à la superficie du plâtre. Il faut ne chauffer le plâtre qu'autant qu'il est nécessaire pour fondre la stéarine par son contact, et promener le bout de la bougie sur le plâtre de manière à ce que toute sa superficie en soit successivement recouverte d'une façon égale. S'il y a une trop grande épaisseur de stéarine dans un endroit, la chauffer de nouveau et l'excédent de stéarine pénètre dans le plâtre.

Pour nettoyer les bouteilles. — Introduire dans la carafe ou la bouteille que l'on veut laver, quelques morceaux de papier coupés menu; remplir la bouteille d'un quart d'eau, puis l'agiter en tous sens. La saleté ne résiste pas à ce simple lavage, et la bouteille est bientôt d'une propreté parfaite. On peut aussi rincer les bouteilles avec des grains de plomb, de menus morceaux de patate, et mieux encore, avec une chaînette de fer zingué.

Pour préserver le fer de la rouille. — Lors que le fer est à l'abri de la pluie, il suffit de le bien frotter avec des gousses d'ail, des oignons crus, des échalottes, et ne le mettre en place que quand il est parfaitement sec. Lorsque le fer est exposé aux intempéries des saisons, c'est-à-dire à l'air libre, le moyen qui vient d'être indiqué serait insuffisant. Dans ce cas, il faut broyer avec de l'huile de lin, de la sciure de bois, ou mieux encore, de la suie de houille, et en passer une ou deux couches sur le métal.

Comment dissoudre la rouille. — Enlever la rouille de certains objets en fer est parfois difficile, sinon impossible. On peut nettoyer dans la perfection les pièces et objets les plus chargés de rouille en les immergeant dans une solution à peu près saturée de chlorure d'étain.

La durée de l'immersion sera proportionnée à l'épaisseur de la couche d'oxyde, mais ordinairement il suffit de 12 à 24 heures.

La solution ne doit pas contenir un grand excès d'acide, sans quoi le fer serait attaqué. Au sortir du bain, il faut rincer d'abord à l'ammoniaque, et les sécher soigneusement. Les pièces qui auront été traitées ainsi auront l'apparence de l'argent mat, mais il suffira d'un simple polissage pour leur rendre leur aspect primitif.

Le Retour de l'Age

Une époque où les femmes sont sujettes à beaucoup de graves maladies. Les femmes intelligentes s'y préparent. Deux racontent leur expérience.

Le "retour de l'âge" est la période la plus critique de la vie d'une femme et l'anxiété que les femmes éprouvent quand il approche, n'est pas sans raison.

Toute femme qui néglige le soin de sa santé à ce moment provoque la maladie et les souffrances.

Quand son système est dérangé ou qu'elle est prédisposée à l'apoplexie ou à la congestion de quelque organe, cette tendance est susceptible de s'accroître à cette période—et, accompagnée d'irritation nerveuse, elle fait de la vie un fardeau. A ce moment aussi, les cancers et tumeurs ont plus de chance de se former et d'opérer leur œuvre destructive.

Des symptômes aussi menaçants que la suffocation, chaleurs, maux de tête, maux de reins, anxiété, timidité, bourdonnements dans les oreilles, palpitations du cœur, éblouissements, irrégularités, constipation, appétit capricieux, faiblesse et inquiétude et paresse sont promptement remarqués par les femmes intelligentes approchant de cette période où la femme peut s'attendre à de grands changements.

Ces symptômes sont des appels au secours de la nature. Les nerfs demandent assistance et leur appel devrait être écouté à temps.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, fut préparé pour satisfaire aux besoins de la femme à cette époque critique. Il renforce l'organisme féminin et reconstitue le système nerveux épuisé. Il a conduit sûrement des milliers de femmes hors de cette redoutable période.

Pour recevoir des conseils spéciaux au sujet de cette importante époque, les femmes sont invitées à écrire à Mde Pinkham, à Lynn, Mass., qui les leurs fournira gratis.

Lisez ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham fit pour Mde Powless et Mde Mann:

Chère Mde Pinkham: — "Selon moi il n'est pas de remède préparé pour les femmes qui puisse être comparé au Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, et vous n'avez pas de meilleure amie que moi dans toute la Puisseance. A l'époque du retour de l'âge, je souffris en devenant presque folle et je crus que j'allais mourir. J'étais si irritable, si déraisonnable et si nerveuse que j'étais un tourment pour moi et pour les autres. Je crus sérieusement que je perdrais la raison avant de m'en guérir, quand



Mrs. E. Powless

heureusement, une amie me recommanda votre Composé Végétal. J'en pris pendant cinq mois et jusqu'à ce que la période critique fût passée et il me redonna une santé parfaite. Mon conseil aux femmes souffrantes est d'essayer votre Composé Végétal et elles ne seront point déçues." Mde E. Powless, Deseronto, Ont.

Le cas d'une autre femme.

Chère Madame Pinkham: —

"Comme je dois ma splendide santé au Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, je suis heureuse de vous écrire pour vous dire ce qu'il m'a fait. Je suis mère de trois filles ayant atteint la puberté, et j'ai heureusement traversé la période du retour de l'âge et je me sens aussi jeune et aussi forte qu'à vingt ans, et je sais que je dois tout cela à votre ami de la femme, le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham. J'en pris avant que mes enfants viennent au monde et il assista beaucoup la nature et m'épargna beaucoup de souffrances à l'époque du changement de vie. J'en pris, de temps à autre, pendant quatre ans, et j'eus très peu des maux et des maladies que les femmes endurent." Mde James K. Mann, 806 rue Bathurst, Toronto, Canada.

Ce que le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham a fait pour Mdes Powless et Mann, il le fera pour toute autre femme à cette période de la vie.

Il a vaincu la douleur, rétabli la santé et prolongé la vie dans des cas qui avaient complètement désespéré les médecins.

Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham guérit où les autres échouent.

LA
GIE DE NAVIGATION
ROCHELIEU ET ONTARIO

"Anse à l'eau" à Tadoussac

DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente étonnante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUÉBEC, la MALBAIE, TADOUSSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété.

Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à

THOS. HENRY, gér. du trafic
Montréal

Le plus grand canal du monde

(Suite)

L'histoire du canal du Sault, le "Soo", comme disent nos voisins, a été plus fertile en incidents, depuis que le dit canal a passé sous le contrôle de l'Etat et plus tard sous celui du gouvernement, qu'à l'époque où il appartenait au domaine de l'industrie privée. Il y a moins de trois-quarts de siècle que la population du Michigan reconnut la valeur d'un canal de navigation à établir autour des rapides du Sault Sainte-Marie. Mais ce ne fut que quelques années après, que des fonds furent votés dans ce but. On demanda au Congrès de donner le terrain nécessaire (et qui aiderait) à la construction du canal. Finalement, la législature américaine donna 750,000 acres à cette fin; néanmoins, on n'obtint cette concession qu'après seize ans d'une agitation continuelle; temps durant lequel le commerce sans cesse croissant des grands lacs dut se contenter de l'installation absolument insuffisante qu'offraient les chemins en bois et à tramways du Sault. Il est à noter que, durant la considération de cette question par le Congrès, Henry Clay, qui s'opposait à cette entreprise, déclara: "que c'était un travail à faire au delà des campements les plus isolés des Etats-Unis."

Dès son début, on pourra se rendre compte de combien fut rapide l'augmentation du commerce du lac Supérieur vers l'Est et vers l'Ouest, quand on saura que le premier canal, ainsi que fini il y a environ 50 ans, quoique étant quatre fois plus long que désiré tout d'abord, n'était pas plutôt achevé, qu'on dut songer à l'agrandir sans retard. Même, ce fut la perspective d'agrandissements successifs et fréquents, qui motiva le transfert du canal de l'industrie privée à l'Etat américain. Cette dernière mesure fut, on le sait, adoptée en 1870. Sous son contrôle, le gouvernement de l'Union fit construire deux superbes biefs, dont l'un est le plus grand du monde. Ces biefs sont manoeuvrés absolument gratuits pour le plus grand avantage des navires qui les traversent. Le plus petit des deux coûte deux millions et demi de dollars; et il a un peu plus de 500 pieds de longueur et environ 80 pi ds de largeur. Quant au plus grand bief, qui peut contenir à la fois quatre des plus grands navires qui naviguent sur les lacs, il coûte au gouvernement plus de cinq millions de dollars. Il a plus de huit cents pieds de longueur, et est large de cent pieds.

Vis-à-vis des biefs américains, notre gouvernement canadien a construit un superbe bief de dimensions presque égales à celle du grand bief américain. La construction de ce bief fut entreprise à une époque où les relations entre les Etats-Unis et l'Angleterre étaient en quelque sorte momentanément tendues. C'est alors que le Canada comprit de quel désavantage il souffrirait, si ses navires ne pouvaient traverser le canal américain.

D'après les souvenirs d'hommes faisant encore affaires, l'augmentation du commerce qui se sert du canal du Sault est sans précédent dans les annales du développement de l'industrie américaine. Il y a vingt ans à peine, moins de mille navires de toutes sortes traversaient le canal pendant une année. Maintenant, pendant les mois où les lacs sont exempts de glace, de 19 à 20 mille navires franchissent le canal, chaque année.

Il n'y a pas plus de dix ans, annuellement, moins de 6,000,000 de tonnes passaient en face des rapides du Sault Sainte-Marie; or, le développement durant la dernière décennie a été tel, que là, maintenant, il passe un tonnage de quatre fois plus considérable de marchandises.

C'est la construction du grand canal dont nous parlons qui, avec le creusage des chenaux, a contribué à la diminution rapide des frais de transport, sur les grands lacs.

L'année dernière, les marchandises des lacs furent transportées à raison de 2-15 de "cent" par tonne et par mille. Quand on songe que la tonne, par mille, transportée par chemin de fer, revient au minimum à 3-10 de "cent", on peut facilement se rendre compte de l'énorme économie qu'on réalise en faisant transporter les marchandises par eau. Pour les consommateurs de céréales, de l'est du continent, et pour les acheteurs de charbon de l'ouest, le fait que le transport des marchandises par voies navigables des lacs de l'Amérique est celui qui coûte le moins au monde, ne laisse pas que d'être important. C'est pourquoi, par le canal du Sault Sainte-Marie, il passe chaque année une valeur de \$10,000,000 de charbon, \$35,000,000 de farine, \$50,000,000 de blé, \$30,000,000 de cuivre, \$35,000,000 de minerai de fer, et \$12,000,000 de bois. Or, pour transporter cette énorme quantité de produits absolument américains, évalués en totalité à près de \$240,000,000, cela ne coûte qu'un peu plus de \$8,000,000. En moyenne, tout le fret est transporté sur un parcours de 1,000 milles, et les navires qui servent à ce transport ont coûté de vingt-cinq à trente

millions de dollars. En outre, cet énorme commerce est presque entièrement entre les mains des Américains; moins d'un quart pour cent des navires y employés appartenant au Canada.

Chaque jour, le canal est traversé par 100 à 150 navires. On pourra se faire une idée des conséquences d'une cessation de trafic, par cette voie, si l'on se souvient qu'en 1899, un des plus grands navires des lacs ayant coulé dans la rivière Sainte-Marie, en aval de l'entrée du canal, et, de ce fait, la navigation ayant été suspendue pendant cinq jours, il en résulta, au dire des navigateurs, une perte d'environ 1,000,000 de dollars, pour les armateurs des lacs.

Pour si merveilleuse qu'ait été l'histoire du canal du Sault, elle sera de beaucoup surpassée par ce que réserve l'avenir. En ce moment, le commerce des lacs traverse une période de transition.

C'est ainsi que l'excessive demande de minerai de fer a induit MM. Rockefeller et Carnegie à acheter, entre autres producteurs métallurgiques, et des mines et des navires. Ces derniers deviennent sans cesse plus grands, et sur les lacs il existe des steamers aussi grands que l'étaient les transatlantiques il y a quelques années. Et il faut noter que ces navires remorquent une ou deux grandes barges chargées, à une vitesse de 11 milles par heure. Bref, un navire et ses barges apportent, d'un coup, assez de minerai pour charger trente trains ordinaires. Pour ce travail les armateurs reçoivent — automne de 1899 — \$40,000; or, comme les dépenses occasionnées par le navire, en dix jours, n'excèdent pas \$3,500, on peut croire ce que disent les armateurs, c'est-à-dire qu'un navire peut rapporter ce qu'il a coûté, en une seule saison.

Les navigateurs des lacs ne se plaignent que d'une chose, c'est que les chenaux ne sont pas assez profonds. S'il en était autrement, on pourrait construire des bateaux allant davantage, et qui emporteraient de plus fortes cargaisons. Déjà le gouvernement a dépensé des millions de dollars dans ce but, et il en dépensera bien d'autres. Parmi les principales améliorations à souhaiter, il faut considérer celle qui ferait élargir et approfondir les biefs du Sault. Même, il est fort probable que ce projet sera le premier à captiver l'attention des pouvoirs publics.

H. T. VIAU.

Echos des fêtes de l'Epiphanie

(Suite)

La nature y semble avoir prodigué ses richesses à profusion. L'Epiphanie à peu de distance des grands centres, possède des communications très faciles par voies ferrées: le C. P. R. et le Châteauguay & Northern.

Dès les premiers temps de la colonie, les Sulpiciens devinrent les propriétaires d'une grande étendue de terrains situés du côté nord du Saint-Laurent, et qui fut communément appelée seigneurie de Saint-Sulpice; l'autre portait le nom de seigneurie Viger.

Parmi les premiers colons canadiens de l'Epiphanie, furent les Lamarche, Bricault, Durand, Lacombe, Leblanc et quelques autres, presque tous d'origine acadienne.

Cette localité fut érigée en paroisse sur la demande de MM. Séraphin Leblanc, Omulphre relier, Pierre Charpentier et autres citoyens influents, par Mgr Bourget, qui délégua Mgr Pinsonnault, homme de talent et de mérite, afin de choisir un terrain pour la construction d'une église et d'un presbytère.

Ce terrain fut donné gracieusement à la fabrique par feu M. Séraphin Leblanc.

Primitivement, cette contrée portait le nom d'Achigan. D'après une légende, le nom Epiphanie aurait été donné à la nouvelle paroisse du fait que le procureur des Sulpiciens chargé de retirer les rentes seigneuriales à l'Achigan, arrivait invariablement, beau temps, mauvais temps, au manoir seigneurial, le soir de la fête des Rois.

L'Epiphanie a été érigée canoniquement par un décret de Mgr Bourget, second évêque de Montréal, en date du vingt-six septembre 1853. L'érection civile a été faite le 27 avril 1854.

Le Rév. M. François Caisse, qui desservait l'Achigan depuis 1853, fut nommé curé le 27 décembre 1856, et y exerça son ministère jusqu'en 1864.

En octobre 1864, M. Caisse, nommé à la Procure du collège de l'Assomption, est remplacé par M. l'abbé Pierre Bédard, qui desservit la paroisse jusqu'en octobre 1875. En 1875, Rév. M. Prudhomme; 1890, Rév. M. J. B. T. Gaudet, décédé l'année dernière, au mois de juillet. Le curé actuel est M. l'abbé Viger, ancien curé de Sainte-Marie de Salomé.

M. l'abbé Viger et M. l'abbé Joseph Riopel, professeur de philosophie au collège de l'Assomption, ont été les âmes dirigeantes de l'organisation des grandes fêtes que nous esquissons ici à grands traits.

Le maire actuel est M. Ludger Thouin, un de nos cultivateurs de progrès, animé d'un vif esprit d'initiative pour le grand avantage de notre localité.

La population de l'Epiphanie est de 1,400 à 1,500 âmes. Notre village est éclairé à l'électricité, et les usines électriques, à Saint-Roch de l'Achigan, sont la propriété de M. Cimon Forest.

Il se fait dans cette contrée un grand commerce de bois.

La Quarantaine de la Grosse Isle

(Suite)

Nous avons une grande partie de l'île à notre disposition, environ deux milles. Pour nous distraire, nous allons à la chasse et à la pêche; on attrape des poissons assez gros pour s'en faire des pendants d'oreilles. Les fusils et pistolets étant interdits, nous allons à la chasse sans armes meurtrières. Pas plus tard qu'hier, nous avons tué un écureuil avec... — devinez quoi — des cailloux. On a fait la curée séance tenante: la peau a été clouée sur une planche et panée avec du sel. La viande a ensuite été accommodée aux goûts des 300 passagers.

Pas de nouveaux cas de petite vérole; tout le monde se porte admirablement: l'air est ici si vif et si pur. Si la Compagnie voulait nous nourrir un peu mieux, Grosse-Isle serait certainement le rêve des villégiateurs.

Tout ce que nous donne le gouvernement est parfait; la question d'hygiène est très bien comprise. Deux fois par jour, le docteur Martineau, commandant de l'île, vient voir tout le monde; il est pour tous d'une bonté et d'une mansuétude paternelles; aussi, le voyons-nous tous venir chaque jour avec plaisir.

Nous avons avec nous huit religieuses chassées de France, les Filles de la Croix. Sur les 300 passagers, nous sommes à peu près 20 Français catholiques; aussi, les bonnes Soeurs ont-elles trouvé moyen de faire une chapelle tout en verdure. Dans cette chapelle toute primitive, M. l'abbé Derome, curé de l'autre bout de l'île, a bien voulu venir nous y dire la sainte messe, dimanche dernier. Parmi les jeunes Français qui sont ici, l'un d'eux possède une voix de ténor superbe; il a gracieusement prêté son concours en chantant aux offices religieux.

Tous les soirs il y a concert ou bal. La Compagnie a envoyé un piano à cet effet. Dans la journée, on joue au foot-ball. Les amoureux se promènent deux à deux dans les sentiers ombragés; des familles entières s'installent sur l'herbe et y font des pique-niques. On se croirait au parc Monceau. Toutes les scènes de la vie sont jouées ici. On y administre tous les Sacrements. Jugez plutôt: trois jeunes couples y sont en voyage de noces. Deux ou trois mariages se préparent et vont probablement se faire avant de débarquer.

Nous avons ici deux pasteurs protestants. Une autre jeune dame va nous gratifier d'un nouveau voyageur...

Le surintendant des Quarantaines, le docteur de Montizambert, vient de nous arriver avec la bonne nouvelle de notre libération pour jeudi prochain, jour de l'Ascension. Inutile de vous dire la joie de chacun. On est très bien ici, mais il y a mieux! L. C.

Nécrologie

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 6 août.

Cousineau, Vital, 74 ans.
Boisvert, Jos., Moïse, 24 ans.
O'Hearn, Daniel, 22 ans.
Pomerville, Dme Maxime, née Rhéaume, 68 ans.
Constantin, Dme J.-B., née Charbonneau, 52 ans.
Dugas, Alexina, 35 ans.
Ledoux, Dme Trefflé, née Ledoux, 41 ans.
Ouellette, Joseph, 68 ans.
Desjardins, Antoine, 63 ans.
Tigh, Dme James, née Holden, 48 ans.
Bonin, Vve Olivier, née Beauchamp, 76 ans.
Pelletier, Elzéar, 68 ans.
Dubois, Dme Cléophas, née Garneau, 54 ans.
Porlier, Ernestine, 33 ans.
Gingras, Dme Chs., née Thibault, 19 ans.
Scott, Dme Spencer, née Fafard, 25 ans.
Pigeon, Dme Hormisdas, née Dubois, 21 ans.
Charette, Dme Jos., née Charbonneau, 24 ans.
Bissonnette, Armand, 42 ans.
Quevillon, Louis, 40 ans.
Plouffe, Dme F.-X., née Maiboeuf, 42 ans.
Cayer, Alfred, 36 ans.
Langlois, Napoléon, 64 ans.
Létourneau, Dme Janvier, née Côté, 23 ans.
Dupuis, Marie-Louise, 33 ans.
Duplessis, Albina, 33 ans.
Sénécal, Louis, 62 ans.
Picard, Jacob, 49 ans.

Léger, Dme Alain, née Bouchard, 32 ans.
Roach, Dme John, née Gibbon, 44 ans.
Kehoe, Dme John, née Blackburn, 55 ans.
Bonami, Zénophile, 22 ans.
Casaubon, Vve Louis, née Desjardins, 72 ans.
Paquette, Rodolphe, 21 ans.
David, Joseph, 43 ans.
Cadieux, Théophile, 69 ans.
Messier, Ulric, 36 ans.
Gagnon, Jacques, 66 ans.
Chevalier, Narcisse, 45 ans.
Griffin, Dme Ths, née McDonald, 25 ans.
Gibault, Jos., Léonide, 23 ans.
Desroches, Dme Jos., née Lauzon, 40 ans.
Gervais, Dme Edouard, née Larivière, 62 ans.
Bergevin, Dme Louis, née Larin, 56 ans.
Cusson, Maxime, 20 ans.
Painchaud, Dme Edmond, née Bell, 33 ans.
Asselin, Dme David, née Lapierre, 38 ans.
McCrory, John, 33 ans.
Maillet, Vve Moïse, née Delcourt, 61 ans.
Ploussard, Arthur, 18 ans.
Marion, Oscar, 59 ans.
Chaput, Vve Georges, née Langlois, 78 ans.
Vermette, Louis, 38 ans.

Echange de cartes postales

Les personnes dont nous donnons ci-dessous les noms et les adresses, échangeraient volontiers des cartes postales illustrées avec tous pays.

CANADA

Mlle Blanche Dion, Boite 301, Hull, Qué.
Mlle R. Tarte, 253 Duluth, Montréal.
Mlle B. Montreuil, 23 rue du Palais, Québec. — Fantaisies spécialement.
Alphonse Marmette, 4 rue Ferland, Hauteville, Québec. — Réponse assurée.
R. Doré, Hôtel Ste Marie, Sainte-Marie, Beauce, P. Q.
Pamphile Langlais, Hôtel Ste Marie, Ste Marie, Beauce, P. Q. — Timbre, côté vue, et fantaisie de préférence.
Mlle Marie M. Gagnon, Notre-Dame d'Hébertville, Lac St Jean. — Vues du Canada pour des vues étrangères. — Réponse sûre et immédiate.
M. B. Bilodeau, 82 Richelieu, Québec. — N'échange qu'avec pays étrangers.
Mlle V. Bilodeau, 82 Richelieu, Q. — Répondra en anglais et en français. — Echange vues et avec l'Europe seulement.
Miss Hazel Wyse, 80 Richelieu, Q. — Ne correspond qu'en anglais.
D. Kirouac, 44 St Dominique, St Roch, Québec. — Répondrait par genre désiré, avec tout pays.

ALGERIE

Frédéric Manzano, Koléa, près Alger.
Mlle Emma Jeannin de Koléa, près Alger, désire correspondre avec demoiselles ou jeunes gens du Canada, pour vues du Canada, paysages, types et monuments.

LA SANTE DES VIEILLARDS

Le remède des vieillards atteints du rhume, toux, grippe, bronchite, c'est le BAUME RHUMAL. Il ne fatigue pas l'estomac. 25 cts le flacon.

IMPRESSIONS DE LUXE

Je fais une spécialité d'impressions de luxe pour les hommes de profession et les marchands résidant en dehors de Montréal. Prix modiques. Ouvrage garanti.

1000 Entêtes de Lettres, imprimées - \$3.50
1000 " Comptes, " - 2.50
1000 Enveloppes, imprimées, " - 2.25
1000 Cartes d'Affaire, " - 3.00
200 Cartes de Visite, " - 1.50

Expédition franco sur réception du prix.

EDM. SAWYER, Imprimeur de Luxe,
1727 rue Notre-Dame, - Montréal.

CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le

CATARRHE,
RHUME DE CERVEAU,
FIEVRE DE FOIN.

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé let ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ:

COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA
Ch. 6, Bâtisse "La Presse", Montréal.

En vente à l'Album Universel :
"Les Echos du Mont-Royal," 30
chansonnettes avec musique et 30
poésies, par Auguste Charbonnier,
prix : 50 cts, par la poste 55 cts.